

RUDOLF STEINER

# AUTOBIOGRAPHIE

Volume I

Traduction française  
Georges Ducommun

Cet ouvrage est dédié à  
Mr Jean Jacques RENAUD  
Les éditeurs reconnaissants

Editions Anthroposophiques Romandes  
13, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse  
1979

L'édition originale porte le titre:

MEIN LEBENSGANG

7e édition

Bibliographie No 28

© 1979. Tous droits réservés by  
Editions Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la Rudolf Steiner Nachlassverwaltung Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse

## TABLE DES MATIÈRES

Présentation . . . . .	9
Chapitre I	
1861-1872, Kraljevec, Mödling Pottschach, Neudörfl . . . . .	11
Chapitre II	
1872-1879, Wiener-Neustadt . . . . .	39
Chapitre III	
1879-1882, Vienne, Inzersdorf . . . . .	61
Chapitre IV	
1882-1884, Vienne . . . . .	83
Chapitre V	
1882-1884, Vienne . . . . .	101
Chapitre VI	
Vienne et Attersee . . . . .	114

Chapitre VII	
1886-1889, Vienne . . . . .	127
Chapitre VIII	
1886-1889, Vienne . . . . .	146
Chapitre IX	
1889-1890, Weimar, Berlin, Münich, Vienne . . . . .	157
Chapitre X	
environ 1890 . . . . .	168
Chapitre XI	
environ 1890 . . . . .	174
Chapitre XII	
environ 1890 . . . . .	179
Chapitre XIII	
1890, Vienne . . . . .	189
Chapitre XIV	
1890, Rostock, Weimar . . . . .	203
Chapitre XV	
1890-1894, Weimar . . . . .	225
Chapitre XVI	
1890-1894, Weimar . . . . .	240
Ouvrages de Rudolf Steiner	
disponibles en langue française . . . . .	251

## PRÉSENTATION

Marie Steiner a regroupé en 38 chapitres les 70 articles autobiographiques rédigés par Rudolf Steiner à l'intention de la revue hebdomadaire « Das Goetheanum », et parus entre le 9 décembre 1923 et le 5 avril 1925. Les textes ainsi réunis constituent une œuvre inachevée, éditée pour la première fois en 1925. Rudolf Steiner avait l'intention de les revoir en vue d'une publication élargie et commentée. La mort, survenue le 30 mars 1925, l'en empêcha.

Le présent récit témoigne de la quête ardue, face au matérialisme du XXe siècle, menée par un précurseur parfaitement versé dans les sciences modernes et non moins familiarisé avec l'expérience spirituelle. Homme de science, il le devint par sa formation à l'Ecole Polytechnique; citoyen d'un autre monde, il l'était par ses dispositions supra-sensibles apparues dès son enfance.

Son chemin scientifique et sa recherche philosophique garantissent l'objectivité de ses investigations spirituelles qu'il veut aussi précises, méthodiques et contrôlables que les mathématiques.

Ses expériences intérieures n'ont rien du mysticisme ou de la spéculation métaphysique. Elles se situent au niveau de la réalité spirituelle vécue en toute lucidité, se

concrétisant d'une manière décisive lors de l'épreuve qu'il connut au tournant du siècle, et dont il dit: « l'évolution de mon âme fut marquée par le fait d'être spirituellement placé face au Mystère de Golgotha par un acte de connaissance au plus haut degré intime et solennel ».

Le récit s'arrête au moment où Rudolf Steiner place son action au sein du mouvement anthroposophique. A défaut de récit autobiographique il nous reste de cette dernière période environ 6000 conférences réunies en plus de 300 volumes. La présente autobiographie retrace les luttes intérieures conduisant à l'enseignement public de l'Anthroposophie.

G. D.

## CHAPITRE I

Les comptes rendus publics de mes conférences sur l'Anthroposophie contiennent, depuis un certain temps, des allégations et jugements au sujet de ma carrière. A partir de ce qui a pu être avancé, des conclusions furent tirées quant aux causes ayant entraîné ce que l'on considère être une modification de mon évolution spirituelle. Devant une telle situation, des amis m'ont suggéré de rédiger moi-même un récit autobiographique.

Je dois l'avouer, je suis peu enclin à ce genre de travail. Pour ce que j'avais à dire et croyais avoir à faire, j'ai toujours refoulé l'élément personnel pour ne retenir que l'objectivité des faits. Je n'ai jamais cessé de penser que, dans de nombreux domaines, c'est de cet élément personnel que l'activité humaine tire sa coloration la plus précieuse. Toutefois, je pense que cet élément personnel doit se révéler par la façon de s'exprimer et la manière d'agir, et non pas par des considérations se rapportant à la personnalité elle-même. Ce qui en résulterait est affaire personnelle et regarde uniquement celui qui est concerné.

Si j'ai accepté de rédiger le présent récit, c'est que je me sens obligé de rectifier un certain nombre de jugements inexacts concernant les liens qui unissent mon

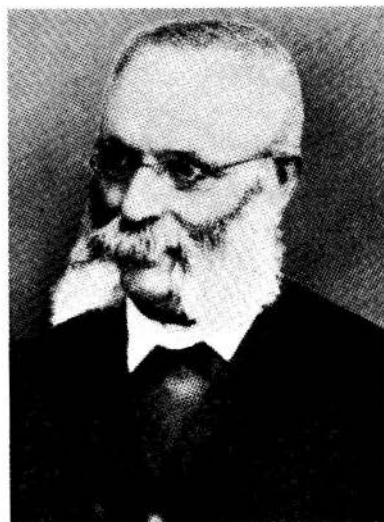
existence à la cause que je défends: je désire rétablir les faits par un récit objectif de ma biographie. Par ailleurs, l'insistance avec laquelle des amis bien intentionnés m'ont demandé de réfuter certains de ces jugements m'a semblé tout à fait légitime.

Mes parents étaient originaires de la Basse-Autriche. Mon père était né à Geras, petite localité perdue dans la forêt de la Basse-Autriche, et ma mère à Horn, une ville située dans la même contrée.

Mon père a passé son enfance et sa jeunesse en relation étroite avec l'ordre des Prémontrés de Geras. C'est toujours avec beaucoup d'affection qu'il se souvenait de cette période de sa vie. Il parlait volontiers des services rendus au couvent et de l'enseignement reçu chez les moines. Plus tard, il devint chasseur au service de la maison du comte Hoyos. Cette famille possédait un domaine à Horn. C'est là que mon père fit la connaissance de ma mère. Il abandonna son poste de chasseur et devint télégraphiste au réseau ferroviaire du sud de l'Autriche. Il fut d'abord employé dans une petite station en Styrie méridionale. Puis il fut muté à Kraljevec, à la frontière hongro-croate. A cette époque eut lieu son mariage avec ma mère. Son nom de jeune fille était Blie. Elle descendait d'une ancienne famille de Horn. Je suis né à Kraljevec le 27 février 1861. C'est la raison pour laquelle mon lieu de naissance est très éloigné de mon lieu d'origine.

Père et mère étaient donc de vrais enfants de ce merveilleux pays qu'est la région boisée de Basse-Autriche, située au nord du Danube. Ce pays n'a été doté que bien tard d'un chemin de fer qui, aujourd'hui encore, ne dessert pas Geras. Mes parents aimaient la vie qu'ils avaient menée dans leur pays natal. Lorsqu'ils en parlaient, on ressentait instinctivement que leur âme y était restée attachée, bien que leur sort les eût destinés à

Johann Steiner,  
1829-1910



Franziska Steiner-Blie,  
1834-1918





Kraljevec



Pottschach vue sur Semmering

passer la majeure partie de leur vie lo in de leur pays. Quand, après une vie laborieuse, mon père prit sa retraite, mes parents retournèrent aussitôt à Horn.

Mon père était un homme foncièrement bienveillant mais avait, surtout lorsqu'il était jeune, un tempérament explosif. Il faisait son service par devoir, plutôt que par amour. Quand j'étais encore enfant, il était parfois obligé de rester à son poste trois jours et trois nuits d'affilée; ensuite il était remplacé pendant vingt-quatre heures. Sa vie n'avait donc rien d'enchanté; elle était plutôt monotone. Il prenait du plaisir à suivre les événements politiques auxquels il portait le plus vif intérêt. Les conditions d'existence étant très précaires, ma mère eut à se consacrer entièrement au ménage. Ses journées étaient remplies par les soins dévoués qu'elle prodiguait à ses enfants et à son modeste intérieur.

Quand j'eus un an et demi, mon père fut déplacé à Mödling près de Vienne. Mes parents y restèrent six mois. Puis on confia à mon père la direction de la petite gare de Pottschach, située sur le réseau sud de la Basse-Autriche, non loin de la frontière styrienne. C'est là que je vécus jusqu'à l'âge de huit ans. Un merveilleux paysage entourait mon enfance. La vue s'étendait jusqu'aux montagnes qui relient la Basse-Autriche à la Styrie, le Schneeberg, le Wechsel, la Raxalpe et le Semmering. Le sommet pierreux et déboisé du Schneeberg retenait les rayons du soleil, et c'est ainsi que la montagne envoyait vers la petite gare le premier salut matinal des beaux jours d'été. L'arête grise du Wechsel contrastait gravement avec ce tableau. La verdure souriante de ce paysage faisait encore mieux ressortir les montagnes. Au loin se profilaient les sommets majestueux, alors que les proches alentours étaient caractérisés par une nature pleine de charme.

Autour de la petite gare tout l'intérêt était concentré

sur le trafic ferroviaire. Certes, dans cette région, les trains étaient alors encore bien rares; mais lorsqu'il en arrivait un, les gens du village, qui en avaient le temps, se retrouvaient à la gare; cela animait quelque peu une existence qui par ailleurs était bien monotone. On y rencontrait l'instituteur, le curé, le gérant de la ferme, et souvent même le maire.

Je pense qu'il est important pour moi d'avoir vécu mon enfance dans un tel entourage. Mes intérêts furent fortement marqués par le côté mécanique d'une telle existence. Et je sais combien ces intérêts s'efforcèrent d'obscurcir les sentiments de mon âme enfantine, attirée par le charme et la grandeur du paysage où disparaissaient dans le lointain les trains soumis aux lois de la mécanique.

De toutes ces impressions émergeait celle d'un homme fort original: le curé de Saint-Valentin. Il fallait trois quarts d'heure de marche pour aller de Pottschach à Saint-Valentin. Ce curé adorait nous rendre visite. Sa promenade le conduisait presque chaque jour chez nous, et il n'était pas pressé de repartir. C'était le type même de l'ecclésiastique catholique libéral, tolérant et plein de bonhomie. Homme robuste, aux larges épaules, il goûtait la plaisanterie, racontait des farces et aimait à faire rire. Et l'on riait de ses farces longtemps encore après son départ. Bien campé dans la vie concrète, il aimait donner de bons conseils pratiques. Un de ceux-ci eut dans ma famille un effet durable. A Pottschach la voie de chemin de fer empruntait une allée d'acacias. Un jour nous suivions le petit sentier qui longeait les arbres. « Quelles belles petites fleurs d'acacia » dit-il. Il grimpa rapidement sur l'un des arbres et en cueillit une grande quantité. Puis il étala son grand mouchoir rouge — il était priseur invétéré — enveloppa soigneusement son butin et emporta le paquet sous son bras,

ajoutant alors: « Vous avez de la chance d'avoir tant d'acacias ». Mon père étonné répondit: « Oui, mais à quoi bon » ? « Comment », répliqua le curé indigné, « vous ne savez donc pas qu'on peut griller les fleurs d'acacia, de même que les fleurs de sureau, et qu'elles gagnent alors en goût et en arôme » ? Depuis ce jour, lorsque l'occasion se présentait, nous eûmes souvent des fleurs d'acacia grillées sur notre table familiale.

A Pottschach notre famille s'accrut d'une fille et d'un fils. Mes parents n'eurent pas d'autres enfants.

Tout petit garçon, j'avais une habitude bizarre. A partir du moment où je pus manger seul on dut beaucoup me surveiller, car je m'étais fait à l'idée qu'une assiette à soupe ou une tasse de café ne devait servir qu'une seule fois. Dès que j'avais terminé mon repas et que je me sentais inobservé, je jetais assiette et tasse sous la table où elles se brisaient. Quand ma mère rentrait je l'accueillais en disant: « Maman, j'ai déjà terminé ».

Cela ne correspondait nullement chez moi, à un besoin de destruction, puisque par ailleurs je traitais mes jouets avec le plus grand soin et les gardais longtemps en bon état. J'étais particulièrement fasciné par quelques uns d'entre eux que je considère, aujourd'hui encore, comme excellents. Il s'agissait de livres d'images avec des figures mobiles que l'on pouvait animer au moyen de fils. De petites histoires étaient illustrées par ces images auxquelles on rendait une partie de vie en tirant les fils. Ensemble avec ma sœur nous passions de longues heures devant ces livres. J'apprenais de cette façon, comme par enchantement, les éléments de la lecture.

Mon père veillait à ce que j'apprenne de bonne heure à lire et à écrire. Dès que j'eus atteint l'âge scolaire je fus envoyé à l'école du village. Le maître d'école était un vieux bonhomme pour qui le travail d'éducateur

était une corvée. J'éprouvais la même impression à l'égard de son enseignement. Je ne pensais pas pouvoir apprendre quoi que ce soit avec lui. Il venait souvent chez nous avec sa femme et son fils. Pour ma part, je considérais ce garçon comme un vaurien. J'étais convaincu que quiconque a un fils de cette trempe, doit être incapable d'enseigner. Survint alors un événement « épouvantable ». Ce vaurien qui venait aussi à l'école eut un jour l'idée de plonger un copeau dans tous les encriers et de les entourer de cercles de taches d'encre. Son père s'en aperçut. La plupart des élèves étaient déjà partis. Il ne restait plus que moi, le fils du maître, et quelques garçons. Le maître était furieux et se fâcha violemment. S'il n'avait pas été enrôlé selon son habitude, il aurait certainement « rugi ». Sa rage ne l'empêcha pas de deviner, d'après notre comportement, qui était coupable. Mais les choses prirent une tournure imprévue. L'appartement du maître touchait à l'école. Ayant entendu le bruit, sa femme, le regard irrité, pénétra dans la classe en gesticulant. Pour elle, il était évident que son fils ne pouvait avoir commis pareil méfait. C'est moi qu'elle accusa. Je me sauvai. Mon père fut indigné lorsque je lui racontai l'incident. Quand ils revinrent en visite, mon père leur signifia avec fermeté la fin de notre amitié en déclarant : « Mon fils ne mettra plus les pieds dans votre école ». Ce fut dorénavant mon père qui se chargea de mon instruction. Je passais de longues heures auprès de lui dans son bureau pour apprendre à lire et à écrire, alors qu'il vaquait par intermittence à ses propres affaires.

Chez lui non plus, je ne pus trouver un véritable intérêt pour ce que l'enseignement devait m'apporter. Par contre je m'intéressais à ce que lui-même écrivait. Je désirais imiter ce qu'il faisait. Certes, j'acquis de cette façon bien des connaissances. Mais je fus peu attiré par ce

que mon père s'efforçait de m'enseigner. Par contre, comme le font souvent les enfants, je me familiarisai aisément avec les choses pratiques de la vie. Mon attention fut attirée par le service ferroviaire lui-même et tout ce qui s'y rapporte. Mais ce qui m'intéressait surtout, c'étaient les lois de la nature dans leurs manifestations les plus simples. Quand j'écrivais, c'était par devoir. Je le faisais même le plus rapidement possible afin de vite remplir ma page ; j'avais alors l'occasion de la sécher avec le sable fin dont se servait mon père. J'étais fasciné par la rapidité avec laquelle le sable absorbait l'encre et par le mélange qui en résultait. Je ne cessais de toucher du doigt les lettres pour vérifier lesquelles étaient sèches les premières. Le plus souvent ma trop grande curiosité me les faisait toucher trop tôt. C'est ainsi que mes pages d'écriture prenaient un aspect qui n'enchantait nullement mon père. Indulgent, il punissait l'incorrigible d'un simple blâme. Mais l'apprentissage de l'écriture me conduisit encore à d'autres expériences. La forme de la plume m'intéressait bien plus que les formes des lettres. Quand je pouvais m'emparer du canif de mon père, j'introduisais la lame dans la fente du bec. Je me livrais ainsi à des expériences de physique sur l'élasticité de l'acier. Bien entendu, je réajustais ensuite le bec de la plume, mais la beauté de mes manuscrits en souffrait cruellement.

C'est à cette même époque que mon besoin de découvrir les phénomènes de la nature perçut d'une part le rapport de cause à effet, et d'autre part « les limites de la connaissance ». A trois minutes de la maison se trouvait un moulin. Le meunier et sa femme étaient parrain et marraine de mon frère et de ma sœur. Nous étions les bienvenus au moulin. J'y allais souvent. Car « j'étudiais » avec enthousiasme le fonctionnement du moulin. Là, je pénétrais jusque « au cœur de la nature ». Mais

encore plus près de chez nous se trouvait une filature. Les matières brutes qui lui étaient destinées arrivaient à la gare, et les produits manufacturés en repartaient. J'étais toujours là lorsque les matières premières disparaissaient dans la fabrique, et je voyais les produits transformés en ressortir. Mais il était interdit de jeter le moindre regard « à l'intérieur ». Je n'en eus jamais l'occasion. Je rencontrais là les « limites de la connaissance ». Et pourtant, j'aurais tant aimé les dépasser. Presque chaque jour le directeur de la fabrique passait voir mon père pour ses affaires. Pour l'enfant que j'étais, ce directeur personnifiait un grave problème: comme par miracle il mettait un voile sur le « secret intérieur » de l'usine. Des flocons blancs adhéraient parfois à ses vêtements. La fixité de son regard s'expliquait par la fréquentation des machines; sa parole était rude, empreinte d'une tonalité mécanique. « Quel est le rapport de cet homme avec ce qui se passe derrière ces murs » ? Mon âme s'attardait devant ce problème insoluble. Mais je ne demandais à personne de me dévoiler ce secret. Car j'étais persuadé qu'il était inutile de se renseigner sur un objet que l'on ne peut voir. Ainsi continuais-je à vivre entre le moulin bienveillant et la filature hostile.

Un jour, il se passa à la gare quelque chose de « bouleversant ». Un train de marchandises entra en gare à toute allure. Mon père le regardait arriver. Un des derniers wagons était en flamme. Le personnel du train n'avait rien remarqué. Le train incendié s'arrêta en gare. Je fus très impressionné par cet événement. Une matière facilement inflammable avait provoqué cet incendie dans l'un des wagons. Je me suis longtemps demandé *comment* une pareille chose avait pu se produire. Les explications à ce sujet par mon entourage ne me semblaient, comme cela arrive en pareils cas, nullement satisfaisantes. J'étais plein de questions et je les portais

en moi sans pouvoir y répondre. C'est ainsi que j'atteignis ma huitième année.

J'avais donc huit ans lorsque ma famille alla s'installer dans ce petit village hongrois qu'est Neudörfel, juste en bordure de la Basse-Autriche où coule la Laytha qui marque la frontière. La gare qui fut confiée à mon père se trouve au bout du village. Nous étions à une demi-heure de marche de cette rivière, au-delà de laquelle il faut une autre demi-heure de marche pour atteindre Wiener-Neustadt.

Les Alpes, que je voyais de près à Pottschach, n'étaient visibles ici que dans le lointain. Mais lorsque le regard se dirigeait vers les petites montagnes peu distantes de notre nouvelle demeure, les Alpes surgissaient comme un souvenir à l'horizon. D'un côté de modestes collines boisées limitaient la vue; de l'autre côté le regard parcourait une plaine couverte de cultures et de forêts s'étendant jusqu'en Hongrie. J'eus une préférence marquée pour l'une des montagnes que l'on pouvait gravir en trois quarts d'heure. Il y avait au sommet une chapelle qui abritait une image de Sainte Rosalie. Cette chapelle devint pour moi le but de fréquentes promenades que je fis d'abord en famille; par la suite je m'y rendis volontiers tout seul. Ces promenades s'accompagnaient de joies d'autant plus grandes que, suivant les saisons, on en rapportait les riches dons offerts par la nature. Dans les forêts, on trouvait des mûres, des framboises et des fraises. Quelle joie que de rapporter, après une heure et demie de cueillette, un supplément appréciable au repas du soir qui se composait habituellement d'une simple tartine de beurre ou d'un morceau de pain et de fromage.

Il y avait encore d'autres agréments à flâner dans les forêts communales. C'est là que les villageois faisaient leur provision de bois. Les plus pauvres le ramas-

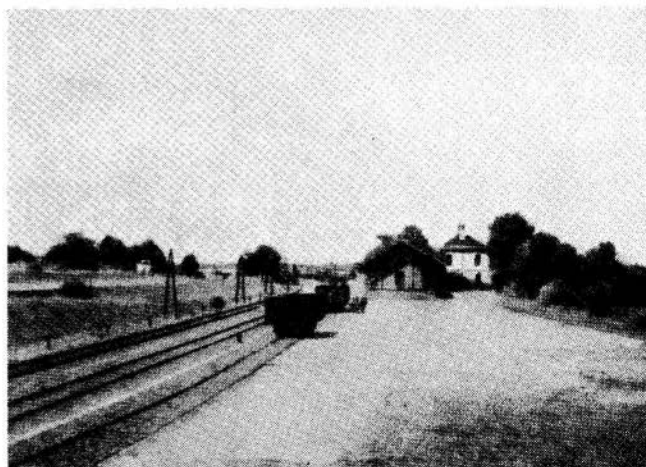
saient eux-mêmes, les plus aisés l'envoyaient chercher par des domestiques. C'était l'occasion d'apprendre à connaître tous ces braves gens. Ils avaient toujours le temps de bavarder avec celui qu'ils appelaient « le Steiner Rudolf ». « Te voilà encore, Steiner Rudolf, en train de rôder »; — c'est ainsi que s'engageaient les conversations qui portaient sur toutes sortes de sujets. Les gens ne prenaient pas en considération le fait de s'adresser à un enfant, car, au fond ils étaient eux-mêmes restés des enfants, bien qu'ils eussent souvent atteint la soixantaine. J'étais de cette manière au courant de tout ce qui se passait à l'intérieur des maisons du village.

A une demi-heure de marche de Neudörfl se trouve Sauerbrunn qui possède une source ferrugineuse riche en acide carbonique. La route longe la ligne de chemin de fer et traverse en partie de belles forêts. Pendant les vacances scolaires, j'y allais chaque matin, de bonne heure, muni d'un récipient en terre cuite, appelé « Blutzer », d'une contenance de trois à quatre litres environ. On pouvait le remplir gratuitement à la source. Au déjeuner, la famille disposait ainsi d'une eau savoureuse et pétillante.

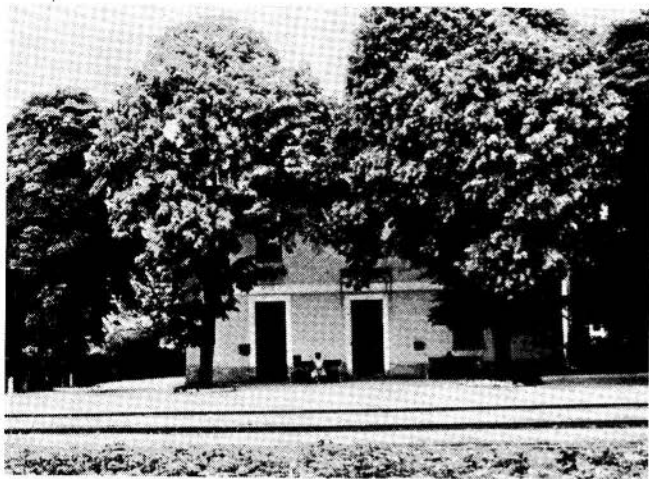
Du côté de Wiener-Neustadt et, plus loin, en direction de la Styrie, les montagnes s'abaissent dans la plaine où serpente la Laytha. Sur la pente était situé un couvent de Rédemptoristes. Lors de mes promenades je rencontrais souvent les moines. Je me souviens encore combien j'aurais aimé qu'ils m'adressent la parole. Ils ne le firent jamais. Je gardais de ces rencontres une impression vague mais solennelle, qui persistait longtemps en moi. J'avais neuf ans quand l'idée s'implanta en moi: la mission de ces moines concerne sans doute des choses importantes que je dois apprendre à connaître. Là encore se posaient à moi beaucoup de ques-



Neudörfl



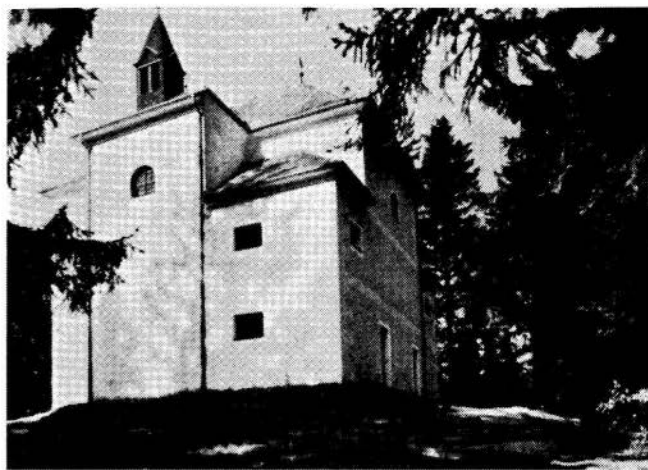
Neudörfl, la gare



Neudörfel, la gare



Wiener Neustadt



Chapelle Sainte Rosalie



Vue depuis la chapelle



Château de Frohsdorf



Comte de Chambord,  
Prince de France,  
1820-1883

tions qui restèrent sans réponse. A vrai dire, tous ces problèmes sur tant de sujets faisaient de moi un garçon bien solitaire.

Sur les contreforts des Alpes s'élevaient les deux châteaux de Pitten et de Frohsdorf. A l'époque, ce dernier était habité par le comte de Chambord qui, au début des années soixante-dix, avait voulu devenir Roi de France sous le nom de Henri V. Tout ce qui concernait ce château m'impressionnait vivement. Le comte et sa suite prenaient souvent le train à Neudörf. Tous ces personnages attirèrent mon attention. Je fus plus particulièrement impressionné par un homme de cette suite. Il n'avait qu'une seule oreille; l'autre avait été coupée net. Il portait ses cheveux nattés. J'appris alors pour la première fois ce qu'était un duel. Cet homme avait perdu son oreille en se battant.

Frohsdorf me révéla aussi un aspect de la vie sociale. Le maître auxiliaire de Neudörf, que je pouvais souvent voir travailler dans sa chambre personnelle, rédigeait d'innombrables requêtes adressées au comte de Chambord en faveur des habitants les plus déshérités du village et des environs. A chaque requête le comte répondait par l'octroi d'un florin dont le maître auxiliaire retenait toujours six kreutzers pour sa peine. Il avait besoin de ce revenu, car son emploi ne lui rapportait que cinquante-huit florins par an. Il avait de plus son café du matin et son repas de midi assurés chez « le maître d'école ». Il donnait également des « leçons privées » à une dizaine de garçons dont je faisais partie. Ceci lui rapportait un florin par mois.

Je dois beaucoup à ce maître auxiliaire. Non que son enseignement m'apportât grand chose, car sur ce point il n'y avait que peu de différence avec Pottschach. Dès notre arrivée à Neudörf je fus envoyé à l'école communale. Elle n'avait qu'une seule salle où cinq classes, filles

et garçons, recevaient un enseignement simultané. Tandis que les garçons de ma rangée avaient à copier l'histoire du roi Arpad, les tout petits étaient au tableau noir où on leur dessinait à la craie des i et u. Il était pratiquement impossible de faire autre chose que de laisser l'âme sombrer dans un engourdissement hébété et de faire machinalement courir la plume pour réaliser les copies. Presque tout l'enseignement était assuré par le maître auxiliaire. Quant au maître principal, il n'apparaissait que très rarement à l'école, car il était en même temps le notaire du village; et l'on prétendait que cette profession l'accaparait à un tel point qu'il n'avait pratiquement pas le temps de s'occuper de l'enseignement.

Malgré tout cela j'ai assez vite appris à lire convenablement, si bien que le maître auxiliaire put intervenir dans mon existence de façon déterminante. Peu de temps après mon entrée à l'école de Neudörfel je découvris dans sa chambre un livre de géométrie. J'étais en si bons termes avec cet instituteur que je pus facilement emprunter cet ouvrage pour l'étudier. Je m'y plongeai avec enthousiasme. Pendant des semaines mon âme fut absorbée par la coïncidence, la similitude des triangles, des carrés, des polygones; je me creusais la tête en me demandant où les parallèles pouvaient bien se croiser. Le théorème de Pythagore m'enchantait.

L'idée que l'âme pouvait ressentir des formes issues d'une contemplation purement intérieure sans avoir besoin de recourir à l'expérience sensible me procura une très grande satisfaction. Quelle consolation après l'attitude dans laquelle j'avais été plongé par tant de questions restées sans réponse ! Un bonheur profond m'envahit à l'idée que l'on pouvait saisir quelque chose par la pure expérience spirituelle. Je sais que c'est par la géométrie que j'ai connu le bonheur pour la première fois.

Je crois voir, dans mes rapports avec la géométrie, le premier germe d'une conception qui s'est peu à peu développée en moi. Plus ou moins inconsciemment, je la portais déjà en moi pendant mon enfance, mais ce n'est qu'autour de ma vingtième année qu'elle prit une forme précise et entièrement consciente.

Je me disais alors: les objets et les événements que les sens perçoivent se situent dans l'espace. Mais, de même que cet espace est au dehors de l'homme, il existe au dedans de lui une sorte d'espace psychique qui est le théâtre d'entités et d'événements spirituels. Pour moi, les pensées n'étaient pas simplement des images que l'homme se fait des choses, mais j'y voyais des manifestations d'un monde spirituel au sein de cet espace psychique. La géométrie m'apparaissait alors comme un savoir qui, selon les apparences, serait produit par l'homme, mais qui néanmoins a une signification toute indépendante de lui. Etant enfant, je ressentais bien, sans pourtant parvenir à le formuler clairement, que la connaissance du monde spirituel s'acquiert de la même façon que la géométrie.

La réalité du monde spirituel était pour moi aussi certaine que celle du monde sensible. Toutefois, j'avais besoin de justifier d'une certaine façon cette manière de voir. Je désirais pouvoir me dire que l'expérience du monde spirituel n'est pas moins réelle que celle du monde sensible. On peut, me disais-je, accéder en géométrie à un savoir que l'âme seule, par sa propre force, peut expérimenter. Ce sentiment fut pour moi la justification de mon expérience du monde spirituel et me permit d'en parler comme du monde sensible. Et j'en parlais ainsi. J'avais en moi deux sortes de représentations qui, bien que vagues, jouaient un rôle important dans mon âme dès avant ma huitième année. Je distinguais les choses et les entités « que l'on voit » de celles « que l'on ne voit pas ».

Je raconte ces faits conformément à la vérité; bien sûr, ceux qui cherchent des raisons pour qualifier l'Anthroposophie d'enseignement fantaisiste conclueront peut-être que j'avais déjà comme enfant des dispositions fantasques, et que, dès lors, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir se former en moi une aussi étrange conception du monde.

J'ai conscience de n'avoir jamais fait intervenir mes inclinations personnelles dans la description des mondes spirituels, et de m'être toujours conformé à la nécessité inhérente au sujet traité. C'est pourquoi je peux, avec toute l'objectivité requise, restituer la manière gauchement enfantine avec laquelle je justifiais par la géométrie mon besoin de parler d'un monde « que l'on ne voit pas ».

Je dois honnêtement avouer que je vivais volontiers dans ce monde. J'aurais ressenti le monde sensible comme une obscurité spirituelle autour de moi, s'il n'avait pas reçu de la lumière de ce côté là.

Cette justification du monde de l'esprit dont j'avais besoin, je la dois au maître auxiliaire de Neudörfel qui me prêta son livre de géométrie.

Je lui suis redevable de bien d'autres choses encore. C'est lui qui m'apporta l'élément artistique. Il jouait du violon et du piano. Il dessinait beaucoup. Ces deux talents m'attiraient fortement vers lui. J'allais le voir le plus souvent possible. Il aimait particulièrement le dessin. Dès l'âge de neuf ans il m'incita à dessiner au fusain. Sous sa direction j'avais à copier des images. J'ai, entre autre, passé beaucoup de temps à reproduire un portrait du comte Szechenyi.

Dans le village voisin de Sauerbrunn, bien plus souvent qu'à Neudörfel, j'avais l'occasion d'entendre la musique si émouvante des tziganes hongrois.

Tout cela animait une enfance passée dans le voisi-

nage de l'église et du cimetière. La gare de Neudörfel se situe à quelques pas de l'église; entre les deux se trouve le cimetière.

En longeant ce dernier, on accédait directement au cœur du village. Il se composait de deux rangées de maisons. L'une commençait près de l'école, l'autre au presbytère. Entre les deux rangées de maisons coulait un petit ruisseau bordé de superbes noyers, lesquels permettaient aux enfants de l'école de créer toute une hiérarchie. Quand les noix commençaient à mûrir, filles et garçons s'efforçaient de les faire tomber en jetant des cailloux. Ils constituaient ainsi des provisions pour l'hiver. En automne, le principal sujet de conversation portait sur l'importance de la récolte de noix. Celui qui avait réussi la meilleure cueillette jouissait de la plus haute considération; puis s'établissait une liste en ordre décroissant. J'étais le dernier, car en ma qualité « d'étranger au village » je n'avais pas le droit de participer à ce classement.

Les deux principales rangées de maisons du village appartenaient aux paysans les plus riches. A hauteur du presbytère partait à angle droit une autre rangée d'environ vingt maisons où habitaient les « moyennement fortunés ». Puis touchant aux jardins de la gare, il y avait un groupe de chaumières « les petites maisons », où vivaient les plus pauvres. Ils constituaient notre voisinage immédiat. Le chemin qui partait du village conduisait aux champs et aux vignes appartenant à ces paysans. C'est chez ces villageois moins favorisés que je participais chaque année aux vendanges; une fois j'eus même l'occasion d'assister à une noce.

Parmi les personnalités s'occupant de l'école, ma sympathie allait avant tout au maître auxiliaire, mais également au curé. Il venait régulièrement deux fois par semaine pour l'instruction religieuse, et d'autres

fois pour inspecter l'école. L'image de cet homme est profondément gravée dans mon âme; tout au long de mon existence j'en ai conservé un souvenir vivant. Il était de beaucoup l'être le plus important que j'aie rencontré jusqu'à ma dixième ou onzième année. C'était un patriote hongrois convaincu. Il s'occupait activement à promouvoir la conscience magyare en territoire hongrois. Il écrivait avec conviction des articles en langue hongroise dont j'eus connaissance, car le maître auxiliaire chargé de les mettre au propre m'en parlait toujours, malgré mon jeune âge. Le curé travaillait également avec énergie pour le bien de l'église. J'en fus avisé surtout par l'un de ses sermons.

Il y avait à Neudörfl une loge maçonnique. Pour les villageois elle était entourée de secrets, et les légendes les plus extravagantes allaient bon train. Le rôle prépondérant dans cette loge était assumé par le directeur d'une fabrique de matières inflammables, située à l'extrémité du village. Parmi ceux qui, dans son entourage, s'en occupaient directement, il y avait un autre directeur de fabrique et un marchand d'habits. Au demeurant on ne s'apercevait du rôle joué par la loge que par l'arrivée épisodique d'étrangers « venant de loin » et qui paraissaient très peu rassurants aux habitants du village. Le marchand d'habits était un homme étrange. Il marchait toujours la tête baissée, comme absorbé dans ses pensées. On l'appelait le « simulateur ». Cette singularité empêchait ou décourageait toute approche. La loge maçonnique était installée dans sa maison.

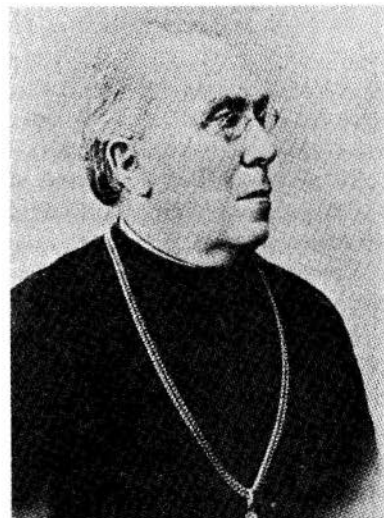
Je n'ai jamais pu trouver de rapports justes avec cette loge. L'attitude des personnes de mon entourage m'empêcha, une fois de plus, de poser des questions. Je fus également heurté par les discours absurdes que le fabricant de matières inflammables tenait au sujet de l'église.

Or, un dimanche, le curé fit un sermon énergique où

Heinrich Gangl,  
maître auxiliaire



Franz Maráz,  
curé de Neudörfl



il exposa le sens de la vraie morale dans toute vie humaine. Puis il parla des ennemis de la vérité, en se servant d'images manifestement empruntées à la loge. Son sermon culmina dans l'apostrophe suivante: « Mes chers chrétiens, n'oubliez pas que tout franc-maçon ou juif est un ennemi de cette vérité ». Les villageois comprirent fort bien que le curé avait d'autorité désigné le fabricant et le marchand d'habits. Ce qui me plut tout particulièrement dans ces paroles, c'est le ton énergique avec lequel elles avaient été prononcées.

Je dois à ce même curé avant tout *une* impression qui ne fut pas sans exercer une influence considérable sur l'orientation ultérieure de mon esprit. Un jour il rassembla dans la petite salle des maîtres les élèves les plus avancés au nombre desquels il me comptait. Il déploya un dessin qu'il avait exécuté et nous illustra le système du monde selon Copernic. D'une façon très vivante il nous expliqua les mouvements de la terre autour du soleil et la rotation terrestre, l'inclinaison de l'axe terrestre, et le phénomène d'été et d'hiver, et enfin les différentes zones. Je fus transporté de joie par ces explications. Je passai des journées à reproduire le dessin. J'eus droit ensuite à des leçons particulières sur les éclipses du soleil et de la lune. Dorénavant, et pour une période prolongée, tout mon intérêt se concentra sur cet objet.

J'avais alors environ dix ans et je ne possédais pas encore correctement l'orthographe et la grammaire.

Le voisinage de l'église et du cimetière qui l'entourait exerça également une profonde influence sur mon enfance. Tout ce qui se passait à l'école était en rapport avec ce lieu. La raison n'en incombait pas tellement aux conditions sociales ou politiques de la région, mais bel et bien au fait que le curé était une très forte personnalité. Le maître auxiliaire était à la fois organiste

de l'église et responsable des vêtements sacerdotaux et des objets consacrés au culte. Il aidait le curé dans la célébration des offices. Nous, les scolaires, devions servir la messe comme enfants de chœur et prendre part à l'office des morts et aux enterrements. Mon âme enfantine aimait la solennité de la langue latine et des cérémonies. Ayant participé intensivement au service de l'église jusque vers mes dix ans, j'eus souvent l'occasion de vivre dans l'entourage du curé pour lequel j'avais tant d'admiration.

Dans la maison paternelle, mes rapports avec l'église ne recevaient aucun encouragement. Mon père n'y prêtait aucun intérêt. Il était, à cette époque, « libre penseur ». Il ne fréquentait jamais cette église à laquelle je me sentais si lié; et pourtant, lui aussi avait été dans son jeune âge tout dévoué à l'église. Cela ne devait changer que dans sa vieillesse, lorsqu'il prit sa retraite à Horn, sa patrie. Il redevint un « homme pieux ». Mais j'avais alors quitté depuis longtemps la maison paternelle.

Mon âme conserve de cette enfance passée à Neudörfel l'impression forte que suscitait la célébration du culte et la musique solennelle; à mon esprit se posaient avec insistance les énigmes de l'existence. Mon âme fut bien moins touchée par l'histoire biblique et le catéchisme enseigné par le curé, que par la célébration du culte comme acte médiateur entre le monde sensible et le monde supra-sensible. Dès le début, je n'y voyais pas simplement un acte symbolique, mais j'éprouvais une expérience très profonde. Je la ressentais d'autant plus que j'étais à cet égard un étranger dans ma famille. L'élément vivifiant que me procurait la célébration du culte ne m'abandonnait pas lorsque je me retrouvais dans mon entourage familial. Je vivais sans vraiment participer à cet entourage. Je le voyais, certes, mais mes

pensées et mes sentiments étaient continuellement dans un autre monde. Je dois dire cependant que je n'étais nullement un rêveur, car je savais m'adapter très naturellement à toutes les situations de la vie pratique.

Les préoccupations politiques de mon père contrastaient avec mon monde à moi. Il y avait un autre fonctionnaire qui venait à Neudörfl pour relayer mon père dans son service tous les deux ou trois jours. Il habitait dans une petite gare dont il avait la charge. Pendant leurs soirées libres, ils parlaient politique. Cela se passait autour de la table près de la gare, sous deux tilleuls superbes et majestueux. Toute la famille s'y réunissait, ainsi que le remplaçant étranger. Ma mère tricotait ou faisait du crochet; mon frère et ma sœur s'amusaient. Quant à moi, je m'asseyais souvent à la table et j'écoutais les propos politiques interminables de ces deux adultes. Cependant mon intérêt ne portait jamais sur le contenu de leurs discussions, mais sur la tournure que prenait l'entretien. Le désaccord était constant: si l'un disait oui, l'autre répondait non. Les discussions étaient toujours violentes, voire passionnées, et cependant, puisque telle était la nature de mon père, le ton de bonhomie ne faisait jamais défaut.

A ce petit cercle constitué fréquemment par les notables, se joignait occasionnellement un docteur de Wiener-Neustadt. Il soignait un grand nombre de malades dans notre village qui n'avait pas de médecin. Il faisait à pied le chemin de Wiener-Neustadt à Neudörfl, après ses visites il venait à la gare pour y attendre le train du retour. Cet homme passait pour un original auprès de ma famille, comme d'ailleurs aux yeux de la plupart des gens. Il ne parlait pas volontiers de sa profession; il préférait s'entretenir de littérature allemande. C'est par lui que j'entendis prononcer pour la première fois les noms de Lessing, de Goethe et de Schiller. Dans

ma famille on ne les connaissait pas. Je ne les ai pas davantage entendu mentionner à l'école du village. On ne s'occupait que de l'histoire hongroise. Le curé et le maître auxiliaire ne témoignaient pas le moindre intérêt pour les sommités de la littérature allemande. C'est donc grâce à ce médecin de Wiener-Neustadt qu'un monde tout nouveau entra dans l'horizon de mes préoccupations. Il s'intéressait volontiers à moi et, après s'être reposé un court instant sous les tilleuls, il me prenait souvent à part; nous nous promenions de long en large sur la place de la gare, et il me parlait de la littérature allemande, non en professeur, mais avec d'autant plus d'enthousiasme. Il me faisait part, en même temps, de toutes sortes de réflexions sur la nature du beau et du laid.

Tout au long de mon existence il m'est resté une impression forte de ce médecin à la silhouette élancée et à la démarche énergique, portant toujours dans la main droite son parapluie ballotant au rythme de son pas. A sa gauche il y avait ce garçon de dix ans qui buvait ses paroles.

J'étais d'autre part très intéressé par tous les services de la gare. En regardant fonctionner le télégraphe, je fis connaissance avec les lois de l'électricité. J'eus même l'occasion d'apprendre à télégraphier moi-même.

J'ai été élevé entièrement dans le dialecte allemand que l'on parlait en Basse-Autriche orientale. Dans ses traits essentiels, ce dialecte était, à cette époque, également en usage dans les régions voisines de la Hongrie. Je n'ai pas appris à lire de la même façon dont j'ai appris à écrire. Lorsque j'étais enfant, je lisais par-delà les mots; mon âme accédait immédiatement aux images, concepts et idées, de sorte que la lecture ne me permettait pas d'améliorer mon orthographe, ni mes connaissances grammaticales. Par contre, lorsque j'écrivais,

je m'efforçais de donner au mot la forme dialectale que j'entendais autour de moi. Ceci explique pourquoi l'écriture de la langue littéraire me causa de grandes difficultés, alors que la lecture m'avait été facile dès le début.

C'est dans les circonstances décrites que j'évoluai jusqu'au jour où se posa pour mon père la question de savoir si je serais envoyé au lycée classique ou au collège technique de Wiener-Neustadt. A partir de ce moment j'entendis souvent mon père intercaler dans ses discussions politiques certaines réflexions concernant mon avenir. Mon père reçut de nombreux conseils. Mais à l'époque je savais déjà que, s'il aimait bien entendre l'avis des autres, il n'agirait pas moins selon sa propre volonté bien arrêtée.

## CHAPITRE II

Devais-je fréquenter le lycée classique ou le collège technique ? Mon père allait trancher cette question à partir de son intention de me donner une bonne préparation pour un emploi au chemin de fer. Ses réflexions l'amènèrent à la conclusion que je devais faire carrière d'ingénieur des chemins de fer. La préférence alla donc au collège technique.

En premier lieu il fallait décider si j'étais assez avancé pour passer de l'école communale de Neudörfl à l'un de ces types d'école de Wiener-Neustadt. Je fus d'abord envoyé à l'école cantonale pour y passer l'examen d'admission.

Ces événements dont devait dépendre mon avenir me laissèrent, somme toute, assez indifférent. A cet âge ma profession future ne m'intéressait pas plus que le choix de l'école que j'allais fréquenter: école cantonale, collège technique ou lycée classique. Ayant observé mon entourage et réfléchi à ce que j'avais vu, mon âme fut pénétrée de questions indécises mais brûlantes concernant l'existence et le monde. Je désirais donc simplement apprendre quelque chose, afin de pouvoir y répondre. Peu m'importait alors le choix de l'école qui me permettrait d'atteindre ce but.

Je n'eus aucune difficulté à passer l'examen d'admission à l'école cantonale. On avait apporté tous les dessins que j'avais exécutés chez mon maître auxiliaire. Mes examinateurs furent tellement impressionnés par ces travaux, qu'ils ne s'attardèrent pas à certaines lacunes dans mes connaissances. J'obtins un « brillant » certificat. La joie fut grande chez mes parents, mon maître auxiliaire, le curé, et les notables de Neudörfl. Tout le monde était heureux de mon succès, car pour beaucoup d'entre eux il attestait la bonne qualité de l'école de Neudörfl.

Tout cela incita mon père à penser que ce résultat satisfaisant devait me permettre de sauter cette année d'école cantonale pour entrer immédiatement au collège technique. Quelques jours plus tard j'y subis l'examen d'admission. Certes, tout n'alla pas aussi brillamment que la première fois, néanmoins je fus reçu. C'était en octobre 1872.

J'avais à parcourir dorénavant chaque jour le chemin de Neudörfl à Wiener-Neustadt. Le matin je pouvais prendre le chemin de fer, mais le soir je devais rentrer à pied car il n'y avait plus de train à cette heure là. Neudörfl était en Hongrie, Wiener-Neustadt en Basse-Autriche. Je passais donc chaque jour de « Transleithanie » en « Cisleithanie ». Ce sont là les appellations officielles de ces territoires hongrois et autrichiens.

À midi je restais à Wiener-Neustadt. Nous avions fait la connaissance d'une dame qui, de passage à Neudörfl, avait entendu dire que j'allais fréquenter l'école à Wiener-Neustadt. Mes parents lui avaient fait part de leur souci au sujet du repas de midi. Elle s'offrit à me le servir gratuitement et à me recevoir dans sa maison chaque fois que j'en aurais besoin.

Le sentier de Wiener-Neustadt à Neudörfl est fort beau en été. En hiver il était souvent bien moins com-

mode. En sortant de la ville il fallait une demi-heure pour atteindre le village; j'empruntais un sentier où la neige n'avait pas été balayée. J'eus donc souvent à me frayer un passage à travers la neige qui m'arrivait aux genoux, et je rentrais à la maison « blanc comme un bonhomme de neige ».

Je ne parvenais pas à trouver dans mon âme le même intérêt pour la vie citadine que pour la vie à la campagne. Je restais rêveur devant tout ce qui se passait autour de moi et dans ces maisons étroitement serrées les unes contre les autres. Je m'attardais, par contre, de longs moments devant les étalages des librairies de Wiener-Neustadt.

L'enseignement donné à l'école ainsi que mes activités qui en découlaient n'éveillèrent tout d'abord en mon âme pas le moindre intérêt. J'eus beaucoup de peine à suivre les deux premières classes. Ce n'est qu'au second semestre de la deuxième année que les choses allèrent mieux. Je devins à ce moment là un « bon élève ».

J'étais dominé par un désir profond: celui de connaître des hommes sur le modèle desquels il m'eût été possible de régler ma vie. Je n'en trouvais aucun parmi les professeurs des deux premières classes.

Intervint alors dans ma vie de collégien un événement qui marqua profondément mon âme. Dans le bulletin annuel, qui était édité à la fin de l'année scolaire, le directeur avait fait paraître un article intitulé: « De l'attraction considérée comme un effet du mouvement ». Agé de 11 ans seulement, je ne pouvais, dans un premier temps, presque rien saisir du contenu de cette étude, car elle se référait immédiatement aux mathématiques supérieures. Mais je parvins quand même à saisir le sens de quelques phrases isolées. Je réalisai intérieurement un lien entre les doctrines du système de l'univers que m'avait communiquées le curé, et les idées expri-

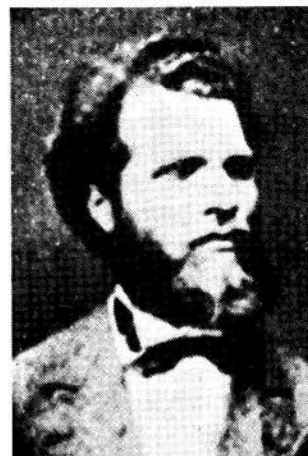
mées dans cet article. On faisait allusion aussi à un livre que le directeur avait écrit: « Le mouvement général de la matière considéré comme la cause première de tous les phénomènes de la nature ». J'économisai mon argent jusqu'à ce qu'il me fut possible d'acheter ce livre. A partir de ce moment je n'avais qu'une idée — ce fut pour ainsi dire mon idéal: — apprendre aussi vite que possible tout ce qui pouvait me permettre de comprendre le contenu de l'article et du livre.

Il s'agissait de la chose suivante. Le directeur d'école considérait que l'idée d'une matière d'où émaneraient des forces agissant au loin n'était qu'une hypothèse « mystique » que rien ne justifiait. Il voulait expliquer que « l'attraction » des corps célestes aussi bien que des molécules ou atomes se faisait sans ces « forces ». Il prétendait que l'espace entre deux corps est rempli d'une multitude de corpuscules en perpétuel mouvement. Dans leur course ininterrompue ils heurtent des corps plus grands. Ceux-ci sont également heurtés sur leur face extérieure par laquelle ils ne s'opposent pas. Ces impulsions périphériques sont plus nombreuses que celles qui agissent dans l'espace situé entre les corps. C'est la raison pour laquelle ceux-ci se rapprochent l'un de l'autre. « L'attraction » n'est donc pas une force particulière, mais simplement un « effet du mouvement ». Au début de ce livre je remarquai deux propositions: « premièrement qu'il existe un espace et dans celui-ci un mouvement durable; deuxièmement que l'Espace et le Temps sont des données continues et homogènes; la Matière, par contre, est faite de particules séparées (atomes). C'est à partir des mouvements qui se produisent entre les petites et les grandes parties de la matière que l'auteur voulait expliquer tous les phénomènes physiques et chimiques de la nature.

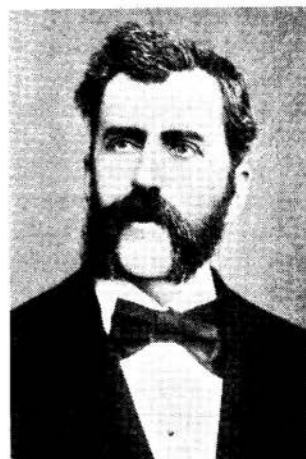
Rien en moi ne me poussait à adopter une telle



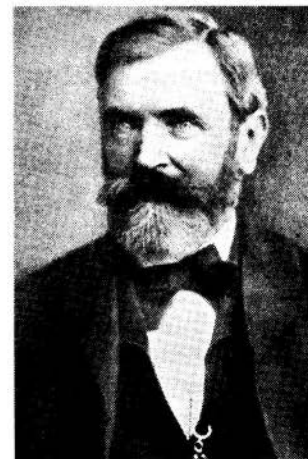
Heinrich Schramm, Directeur  
du collège technique



Laurenz Jelinek,  
professeur de géométrie



Georg Kosak, professeur  
de dessin géométrique



Hugo von Gilm,  
professeur de chimie

conception; mais j'avais le sentiment qu'il serait très important pour moi d'arriver à comprendre ce qui avait été ainsi exprimé. Et je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour y parvenir. Je ne manquais aucune occasion de me procurer des livres de mathématiques et de physique. J'avais bien lentement. Je recommençais toujours à nouveau la lecture de l'article et du livre; et je faisais chaque fois des progrès.

Puis survint un fait nouveau. J'eus en troisième classe un professeur qui correspondait vraiment à l'« idéal » vers lequel j'aspirais. J'avais enfin un exemple à suivre. Il enseignait le calcul, la géométrie et la physique. Ses leçons étaient d'une ordonnance parfaite et d'une clarté extraordinaire. Ses constructions, à partir des données élémentaires, étaient lumineuses. Quelle satisfaction pour la pensée de suivre sa démarche !

Le second bulletin annuel de l'école contenait également un article de lui. Il traitait du calcul des probabilités et des assurances sur la vie. Je me plongeai également dans cet article, bien que n'y comprenant, là encore, pas grand chose. Mais j'eus tôt fait de saisir le sens du calcul de probabilité. Ce qui m'importait bien plus encore, c'était le fait d'avoir trouvé, dans la précision avec laquelle mon professeur avait traité cette matière, un idéal pour mes réflexions mathématiques. Cela contribua à créer, entre ce professeur et moi, des rapports merveilleux. L'idée de pouvoir suivre dorénavant toutes les classes de mathématiques et de physique au lycée technique sous la conduite de ce même professeur me comblait de bonheur.

Son enseignement m'aidait à déchiffrer progressivement l'énigme que me posait le sujet traité par le directeur d'école.

Bien plus tard j'entrai plus intimement en rapport avec un autre professeur. Il enseignait le dessin géomé-

trique dans les classes inférieures et la géométrie descriptive dans les classes supérieures. J'étais son élève en seconde classe, mais ce n'est qu'au cours de la troisième que je fus en mesure d'apprécier sa manière de faire. Il était un constructeur extraordinaire. Son enseignement était d'une clarté exemplaire et d'une ordonnance parfaite. Grâce à lui, le dessin avec compas, règle et triangle devint mon occupation préférée. Ce que j'avais appris chez le directeur d'école, le professeur de mathématiques et de physique et celui de dessin géométrique, suscita en moi une conception juvénile au sujet des énigmes de la nature. Je sentais qu'il me fallait approcher la nature afin de me situer par rapport au monde de l'esprit qui tout naturellement se révélait à ma contemplation.

Je me disais: pour que l'âme puisse admettre l'expérience du monde de l'esprit, il est indispensable aussi de développer une pensée capable d'accéder jusqu'à l'essence même des phénomènes naturels. Mes troisième et quatrième années au lycée technique furent marquées par ce genre de sentiments. Tout ce que j'apprenais, je l'ordonnais moi-même en vue de m'approcher du but que je m'étais proposé.

Un jour, en passant devant une librairie, je vis dans la vitrine la « Critique de la raison pure » de Kant, dans l'édition classique « Reclam ». Je fis de mon mieux pour me procurer ce livre le plus vite possible. Lorsque Kant pénétra dans la sphère de mes réflexions, je n'avais pas la moindre idée de la place qu'il occupait dans l'histoire de la pensée humaine. J'ignorais tout ce qui avait pu être dit à son sujet, tant l'approbation que la réprobation. C'est l'aspiration tout à fait personnelle de ma vie intérieure qui suscita cet intérêt illimité pour la « Critique de la raison pure ». Je m'efforçais, d'une façon bien juvénile, de comprendre jusqu'à quel point

la raison humaine était capable d'accéder véritablement à l'essence même des choses.

La lecture de Kant fut entravée par la réalité de la vie quotidienne. Le long chemin entre mon domicile et l'école me faisait perdre journallement au moins trois heures. Je n'arrivais guère à la maison avant six heures du soir. Des devoirs interminables prenaient alors tout mon temps. Je consacrais les dimanches presque exclusivement au dessin constructif. Je m'étais donné pour idéal d'exécuter les dessins de construction géométrique avec la plus grande précision possible et de traiter les hachures et la coloration de la manière la plus parfaite.

Il ne me restait donc presque plus de temps pour la lecture de la « Critique de la raison pure ». J'eus alors recours au subterfuge suivant: l'histoire était enseignée par un professeur qui faisait semblant d'exposer librement son sujet, alors qu'en réalité il lisait simplement dans un livre. Pour la leçon suivante nous devions apprendre la partie correspondante dans notre manuel. Je me dis alors, qu'à la maison j'aurais de toute façon à relire le texte, et que par conséquent, la « conférence » du professeur ne m'apportait absolument rien. En écoutant simplement cette lecture, rien ne venait augmenter mes connaissances. Je détachai une à une les pages du livre de Kant et les intercalai dans le manuel d'histoire qui était ouvert devant moi pendant la leçon. De cette façon je pouvais lire Kant pendant que, du haut de la chaire, le professeur « enseignait » l'histoire. Certes, c'était là une faute grave contre la discipline de l'école; cependant cela ne gênait personne, et nuisait si peu à mes qualités réceptives, que j'obtenais à l'époque d'excellentes notes en histoire.

Pendant les vacances je poursuivais avec ardeur la lecture de Kant. Je relus certaines pages plus de vingt fois de suite. Je voulais me faire une opinion sur les

rapports de la pensée humaine avec l'acte créateur de la nature.

Ma sensibilisation pour cette action de la pensée avait une double origine. Je voulais, en premier lieu, perfectionner mes facultés de telle sorte que chaque pensée soit vérifiable dans toute son étendue et qu'aucun sentiment imprécis ne puisse la faire dévier. En second lieu, je voulais réaliser un accord entre un tel mode de penser et l'enseignement de la religion qui, à l'époque, m'intéressait au plus haut degré. Dans ce domaine nous disposions d'ouvrages excellents. J'étudiais avec une véritable dévotion la dogmatique, le symbolisme, la description du culte et l'histoire de l'Eglise. J'étais intensément préoccupé par ces doctrines. Mes études étaient dominées par cette certitude: le monde spirituel peut être l'objet de la contemplation humaine ! Ces pensées pénétrèrent d'autant plus profondément en moi que je ressentais bien comment l'esprit humain peut s'engager sur le chemin de la connaissance jusque dans le supra-sensible. Ma vénération pour les valeurs spirituelles, j'en suis certain, ne fut nullement entachée par mon attitude vis-à-vis de la connaissance.

J'étais d'autre part sans cesse préoccupé par l'étendue de la faculté de penser propre à l'homme. Je présentais que la pensée pouvait être développée et devenir une force capable d'embrasser véritablement les choses et les événements du monde. Imaginer une « matière » qui resterait en dehors de la pensée et dont nous n'aurions qu'un simple « reflet », cela m'était insupportable. Je me répétais sans cesse à moi-même: le contenu des choses doit pénétrer dans la pensée de l'homme.

Sur ce point je me heurtais constamment à Kant. Cependant, je ne percevais alors pas réellement ce désaccord. Car je voulais avant tout acquérir par la « Critique de la raison pure » des points d'appui solides

pour parfaire mon propre système de pensée. Quel que soit le lieu ou l'époque de mes vacances, lorsque je me promenais, j'éprouvais le besoin de m'asseoir pour réfléchir calmement à la question: comment accéder à une représentation des phénomènes naturels en partant de concepts simples et immédiats ? A cette époque, mon attitude vis-à-vis de Kant était exempte de toute critique. Sa philosophie ne me permit cependant pas de progresser.

Cette quête ne me détourna pas du sens pratique et de l'habileté qu'exige la vie courante. Il se trouva qu'un des employés qui remplaçait mon père dans son service savait faire de la reliure. C'est lui qui me montra comment relier les livres. Pendant mes vacances, entre la quatrième et la cinquième classe, j'eus ainsi la possibilité de relier moi-même mes manuels scolaires. Pendant ces mêmes vacances, j'appris la sténographie sans que personne ne me l'eût enseignée. Cela ne m'empêcha pas de suivre les cours de sténographie qui furent donnés à partir de la cinquième classe.

Les occasions de se consacrer aux travaux pratiques ne manquaient pas. A proximité de la gare, mes parents disposaient d'un modeste jardin avec des arbres fruitiers, ainsi qu'un petit champ de pommes de terre. Mon frère, ma sœur et moi-même, nous cueillions les cerises, assurions les travaux de jardinage, préparions les plants de pommes de terre, bêchions le champ et récoltions les pommes de terre. Lorsque les travaux scolaires me le permettaient, je ne laissais jamais échapper l'occasion d'aller au village faire les commissions.

Vers l'âge de quinze ans, j'eus l'occasion de voir plus souvent le médecin de Wiener-Neustadt dont j'ai parlé. Je l'aimais beaucoup pour la bienveillance qu'il m'avait témoignée lors de ses visites à Neudörfel. Je passais souvent à pas de loup devant l'appartement qu'il habitait

au rez-de-chaussée, à l'angle de deux ruelles étroites de Wiener-Neustadt. Un jour, il était justement à la fenêtre. Il m'invita à entrer dans sa chambre. Je trouvai chez lui une bibliothèque qui me semblait « énorme ». Une fois de plus il me parla de littérature; puis saisissant « Minna von Barnhelm » de Lessing, il me conseilla de lire cet ouvrage et de revenir ensuite chez lui. Il continua ainsi de me prêter des livres, me permettant de venir le voir de temps à autre. Chaque fois que je lui rendais visite, je devais lui donner les impressions que ces lectures avaient produites sur moi. C'est ainsi qu'il devint pour ainsi dire mon professeur de littérature et de poésie. On ne parlait pas de littérature à la maison, guère plus à l'école, mis à part quelques extraits lus occasionnellement. Grâce à ce médecin si enthousiaste pour tout ce qui est beau, j'appris surtout à connaître Lessing.

Un autre événement influença profondément mon existence. Je découvris les livres d'initiation mathématique pour autodidactes, de Lübsen. J'eus ainsi l'occasion de me familiariser avec la géométrie analytique, la trigonométrie et même le calcul différentiel et intégral. Cela se passa bien avant d'en entendre parler à l'école. Je fus ainsi en mesure de reprendre la lecture du livre sur « Le mouvement général de la matière considéré comme la cause première de tous les phénomènes de la nature ». Mes connaissances mathématiques m'en facilitaient maintenant la compréhension. Entre temps d'ailleurs, des cours de chimie étaient venus s'ajouter à ceux de la physique, ce qui suscita en moi de nouvelles énigmes de connaissance. Le professeur de chimie était un homme remarquable. Son enseignement était presque exclusivement expérimental. Il parlait peu. Il laissait aux phénomènes naturels eux-mêmes le soin de s'exprimer. Ce professeur était un de ceux que nous préférions. Selon nous, quelque chose de particulier le distinguait

des autres enseignants. Nous étions persuadés qu'il était beaucoup plus profondément scientifique que ces derniers. Nous appelions « professeur » nos maîtres d'école; mais il y en avait un que nous appelions toujours « Herr Doktor », « Monsieur le Docteur ». Il était le frère du délicat poète tyrolien Hermann von Gilm. Son regard était fascinant. On eût dit que cet homme était habitué à observer, avec la plus haute précision, les phénomènes naturels, pour en imprégner son regard d'une manière durable.

J'étais quelque peu déconcerté par son enseignement. Mon âme avide d'une vision globale des choses ne parvenait pas toujours à embrasser l'abondance des faits qu'il nous présentait. Néanmoins, il dut estimer que je faisais des progrès en chimie puisqu'il me donna la note « louable » dès le début et la maintint jusqu'en terminale.

Je découvris occasionnellement chez un libraire de Wiener-Neustadt l'Histoire Universelle, de Rotteck. Bien qu'ayant toujours eu les meilleures notes, je n'ai jamais pu m'enthousiasmer pour l'histoire. A partir de ce moment, elle éveilla en moi un profond intérêt. La chaleur avec laquelle Rotteck saisissait et dépeignait les faits historiques me passionna. Je ne me rendais pas bien compte encore de l'interprétation partielle qu'il donnait des événements. C'est à lui que je dois d'avoir été dirigé vers deux autres historiens qui, par leur style et leur vision de l'histoire, firent sur moi une profonde impression. Il s'agit de Johannes von Müller et de Tacite. Dès lors, j'eus quelque peine à suivre l'enseignement de l'histoire et de la littérature tel qu'il était pratiqué à l'école. J'essayai cependant d'animer cet enseignement grâce à tout ce que j'avais acquis en dehors de l'école. C'est ainsi que se déroulèrent les trois dernières des sept années passées au collège technique.

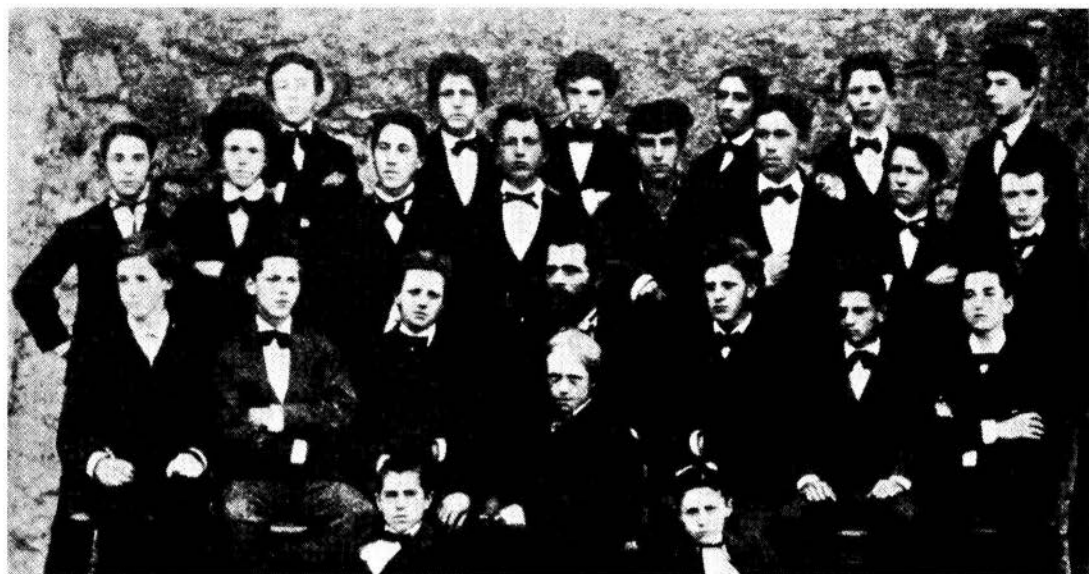
Dès ma quinzième année je donnais des répétitions à des élèves de mon âge ou des classes inférieures. Le collège des professeurs me confiait volontiers cette tâche, car on me considérait comme un « bon élève ». Mes parents ne disposaient que d'un revenu modeste: j'avais de la sorte la possibilité d'alléger un peu les sacrifices qu'ils consentaient pour ma formation.

Je dois beaucoup à ces répétitions. Car ayant à transmettre aux autres l'enseignement reçu, j'eus moi-même à l'approfondir davantage. Je dois en effet avouer que si j'assimilais les connaissances enseignées à l'école, c'était dans une sorte d'état de rêve. Eveillé, je ne l'étais que pour les connaissances que j'eus à acquérir moi-même ou pour l'enseignement que me transmettait un bienfaiteur spirituel, tel ce médecin de Wiener-Neustadt. Quelle différence énorme entre ce que je recevais dans la pleine conscience de mon âme et l'impression de rêve que me laissait l'enseignement scolaire ! En vue de ces leçons particulières, il était indispensable que je transforme et vivifie les connaissances reçues à l'état de demi-torpeur.

D'autre part, je fus amené très tôt à m'occuper de psychologie pratique. Par le contact avec mes élèves j'eus l'occasion de connaître les difficultés inhérentes à l'évolution du psychisme.

Avant tout, je devais faire les compositions allemandes des camarades de classe auxquels je donnais des leçons. Et comme j'avais également à faire ma propre composition, il me fallait élaborer différentes variantes du même sujet. Je me suis souvent trouvé dans une situation délicate, car je ne rédigeais ma propre composition qu'après avoir distribué aux autres les meilleures idées que je pouvais avoir sur le sujet à traiter.

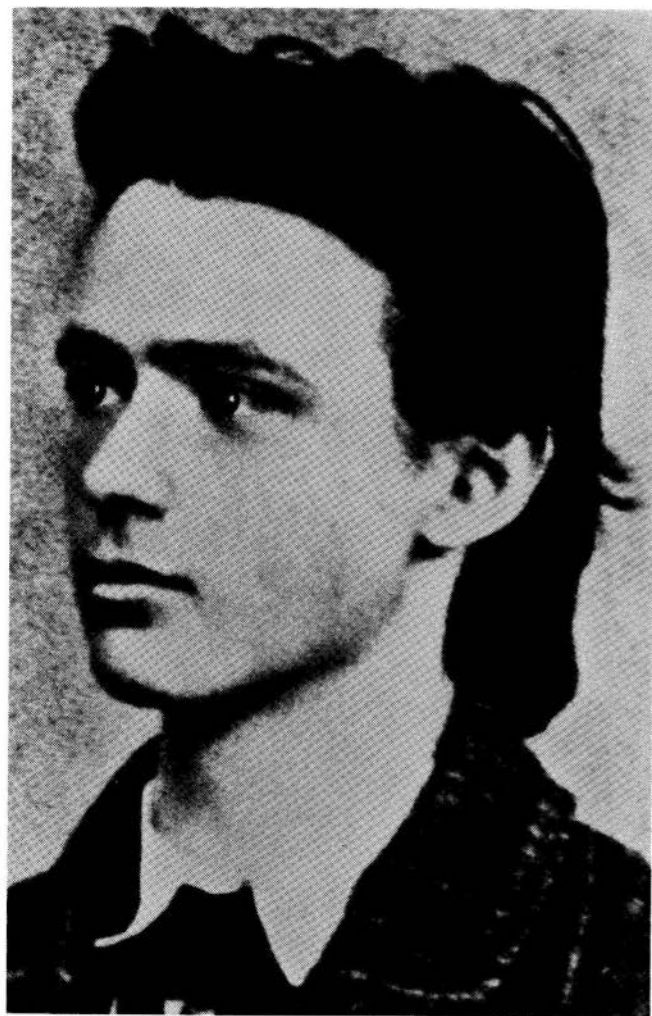
Mes relations avec le professeur de langue et de littérature allemande des trois classes supérieures étaient



Classe de Rudolf Steiner en 1876 (milieu à l'extrême droite)



Classe de Rudolf Steiner en 1879 (en haut, à droite)



Rudolf Steiner, bachelier, 1879

assez tendues. Mes camarades le considéraient à la fois comme le plus intelligent et le plus sévère. Mes compositions étaient toujours particulièrement longues. En effet, j'avais déjà dicté les textes plus courts à mes camarades. Le maître avait besoin de beaucoup de temps pour lire les miennes. Lors de la fête d'adieu qui suivit l'examen final, il passa pour la première fois des moments « détendus » avec ses élèves; à cette occasion il me confia combien je l'avais irrité par la longueur de mes compositions.

A cela s'ajoute encore un autre fait. J'avais l'impression que ce professeur introduisait dans l'école un élément que j'allais devoir affronter. Lorsqu'il parlait, par exemple, de la nature des images poétiques, je ressentais bien que ses paroles cachaient quelque chose. Au bout d'un certain temps, je finis par découvrir de quoi il s'agissait. Il était disciple du philosophe Herbart. Il n'en parla jamais. Je réussis à pénétrer ce secret. Je me procurai aussitôt deux ouvrages reflétant la pensée philosophique de Herbart: une « Introduction à la philosophie » et une « Psychologie ».

Dès ce moment mes compositions instaurèrent un jeu de cache-cache entre ce professeur et moi-même. Je commençais à saisir certains aspects de son enseignement qui portait l'empreinte de la philosophie de Herbart; lui-même décelait dans mes compositions des idées provenant de la même source. Ni lui, ni moi, ne mentionnions l'origine herbartienne. Il y avait entre nous comme une entente secrète. Mais un jour, je terminai une composition par des propos qui, étant donné ces circonstances, étaient pour le moins imprudents. J'avais à traiter d'une particularité du caractère humain. Je résumai ma conclusion par cette phrase: « un tel homme possède la liberté psychologique ». Après avoir corrigé les compositions, le professeur les discutait avec

nous. Lorsqu'il arriva à la mienne il eut un sourire ironique et me dit: « vous avez mentionné une liberté psychologique; or celle-ci n'existe pas ». Je répondis: « je ne pense pas que ce soit exact, Monsieur le professeur; il existe bien une liberté psychologique ! Ce qui n'existe pas, c'est la liberté transcendante, du moins au niveau de la conscience ordinaire ». Le sourire ironique du professeur disparut, puis il me jeta un regard pénétrant et répliqua: « je constate depuis un certain temps déjà, que, d'après vos compositions, vous devez posséder une bibliothèque philosophique. Je vous conseille vivement de renoncer à ce genre de lecture. Cela ne fait que troubler votre esprit ». Je n'ai pas pu arriver à comprendre comment mes idées pouvaient être troublées par la lecture de livres dans lesquels lui-même puisait les siennes. Aussi nos relations demeurèrent-elles tendues.

L'enseignement qu'il donnait me mettait à lourde contribution. Car en cinquième classe le programme portait sur la poésie grecque et latine, dont des extraits nous étaient présentés dans la traduction allemande. C'est alors que je commençai à ressentir douloureusement le fait de ne pas avoir été envoyé par mon père au lycée classique, mais simplement au collège technique, car je devinais combien peu les traductions me révélaient le caractère spécifique de l'art grec et latin. J'achetai donc des grammaires grecques et latines; tout seul et en secret je me consacrai à acquérir l'enseignement qui était dispensé au lycée classique. Cela me prenait beaucoup de temps, mais allait me permettre plus tard, bien que dans des conditions très exceptionnelles, de terminer régulièrement les études du lycée. Lorsque, par la suite, j'entrai à l'Ecole Polytechnique de Vienne, le nombre de leçons particulières augmenta sensiblement. J'eus bientôt un élève du lycée classique.

Les circonstances, dont je parlerai plus loin, firent que j'eus à m'en occuper durant toutes les classes qu'il suivit au lycée. Je lui enseignais également le latin et le grec, de sorte que je dus me familiariser avec tous les détails de l'enseignement dispensé au lycée classique.

Dans les classes inférieures j'avais été peu attiré par les professeurs d'histoire et de géographie. Dans les classes supérieures, par contre, il en fut tout autrement. Celui, précisément, chez qui j'avais pratiqué la lecture de Kant, écrivit un essai sur « L'époque glaciaire et ses causes ». C'est avec avidité que je pris connaissance de cette étude qui suscita en moi un intérêt durable pour ce problème. Notre maître était également un bon disciple de l'excellent géographe Friedrich Simony. Cela l'amena, dans les classes supérieures, à nous exposer au tableau noir les conditions géologiques et géographiques des Alpes. J'étais tout oreilles et me gardais bien alors de lire Kant ! Autant j'appréciais mon professeur dans cette matière, autant je restais indifférent à ses cours d'histoire.

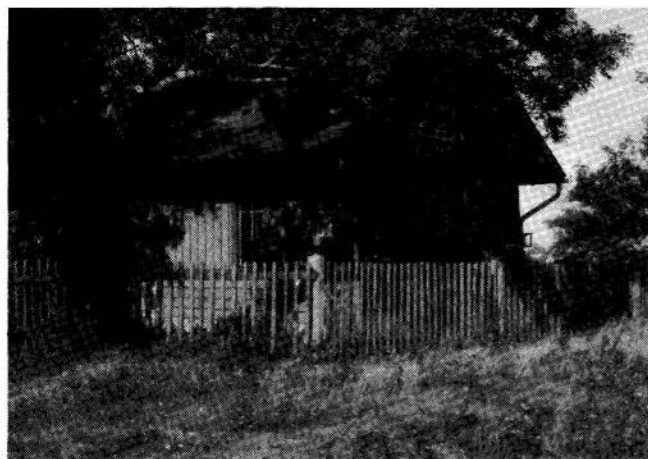
En classe terminale j'eus enfin un professeur dont les leçons d'histoire surent me passionner. Il enseignait également la géographie. Son cours sur la géographie des Alpes n'était pas moins séduisant que celui de son prédécesseur. Par sa façon de présenter l'histoire, son enseignement exerçait sur nous une profonde empreinte. Nous admirions sa forte personnalité. C'était un homme de parti, épris des idées avancées que défendait la fraction libérale de l'Autriche d'alors. Mais on ne s'en apercevait pas à l'école. Il se gardait d'y introduire ses opinions politiques. Toutefois, son insertion dans une vie très active donnait à son enseignement de l'histoire un cachet particulier. Mon esprit, imprégné de la lecture de Rotteck, s'accordait parfaitement avec ses fougueux exposés historiques. Je considère que ce fut très

important pour moi d'avoir été initié, de cette manière, à l'histoire contemporaine.

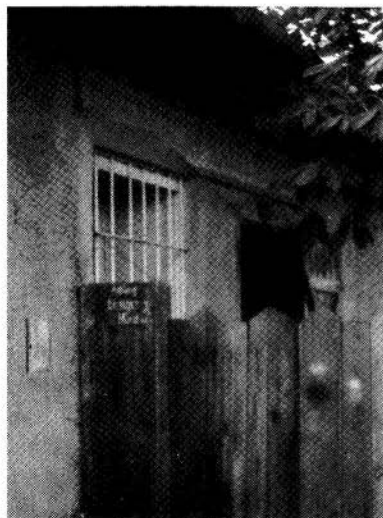
La guerre russo-turque (1877 à 1878) était alors un sujet de discussions fréquentes en famille. Le fonctionnaire qui tous les trois jours relayait mon père, était un original. Il arrivait toujours à son service avec un énorme sac de voyage. Celui-ci contenait de volumineux paquets de manuscrits. Il s'agissait d'extraits de livres scientifiques les plus divers. Progressivement il me les donna à lire. Je les dévorais. Il s'entretenait avec moi des différents sujets. Il possédait effectivement une connaissance étendue, bien que chaotique, de tout ce qu'il avait recopié. Avec mon père il parlait de politique. Il prenait fermement parti pour les Turcs. Mon père, par contre, prenait avec ardeur la défense des Russes, car il était de ceux qui gardaient à l'égard de ces derniers un sentiment de reconnaissance pour les services rendus aux Autrichiens lors de l'insurrection hongroise (1849). Mon père ne partageait pas du tout l'attitude des Hongrois. Nous vivions dans ce village frontalier de Neudörfl où régnait alors un courant de magyarisation. Sur la tête de mon père planait sans cesse l'épée de Damoclès, en ce sens que, ne parlant pas hongrois, il risquait à chaque instant de perdre son emploi à la station de Neudörfl. Or, parler hongrois ne servait absolument à rien puisque cette région était foncièrement allemande. Mais le gouvernement hongrois s'efforçait d'obtenir que les postes au chemin de fer hongrois soient confiés à des fonctionnaires parlant le magyar. Mon père désirait garder sa place à Neudörfl jusqu'au moment où j'aurais terminé mes études à l'école de Wiener-Neustadt. Rien d'étonnant, dès lors, qu'il nourrisse peu de sympathie à l'égard des Hongrois. De ce fait, son jugement, quelque peu simpliste, l'amenait à conclure qu'en 1849 les Russes avaient su prouver aux Hongrois « qui était le maître ».

C'est avec une grande passion, mais aussi avec beaucoup de courtoisie, que mon père s'opposait aux opinions de son « remplaçant », cet « ami des Turcs ». Les discussions étaient souvent très animées. Pour ma part, j'étais bien plus intéressé par le choc de ces deux esprits que par leurs idées politiques. La question qui m'importait le plus à cette époque était la suivante: comment peut-on prouver que c'est la réalité de l'esprit qui agit dans la pensée ?

### CHAPITRE III



Inzersdorf, station près de Vienne



Inzersdorf

La Direction de la ligne du Sud avait promis à mon père la mutation vers une petite gare proche de Vienne, lorsque, après avoir terminé le collège technique, j'aurais à fréquenter l'Ecole Polytechnique. Il me serait alors possible de faire chaque jour le trajet jusqu'à Vienne. C'est ainsi que ma famille vint se fixer à Inzersdorf, à proximité de la forêt viennoise. La station était loin du village, complètement isolée, dans un cadre peu attrayant.

Ma première visite à Vienne, après notre arrivée à Inzersdorf, fut consacrée à l'achat d'un grand nombre d'ouvrages philosophiques. Je vouais une attention toute particulière à la première version des « Principes de la doctrine de la science » de Fichte. J'avais suffisamment progressé dans la lecture de Kant pour me faire une idée, certes encore naïve, de la façon dont Fichte se proposait de dépasser Kant. Mais ce point m'intéressait au fond peu. Ce qui m'importait alors, c'était de parvenir à exprimer sous forme d'idées parfaitement claires, l'impulsion vivante qui anime l'âme humaine. Mes efforts dans le domaine des concepts scientifiques précis m'avaient finalement conduit à voir dans l'activité du Moi humain le seul point de départ possible pour toute

vraie connaissance. Je me disais: lorsque le Moi est actif et qu'il observe lui-même cette activité, alors la conscience détient un élément spirituel immédiat. Je pensais qu'il suffisait, dès lors, d'exprimer en des concepts clairs et intelligibles ce que l'on percevait de la sorte. Pour y parvenir, je m'en tins alors aux « Principes de la doctrine de la science » de Fichte. Toutefois, j'avais également mes propres idées. Il s'ensuivit donc que j'entrepris l'étude, page après page, de cette « Doctrine de la science » pour en faire ma propre version. Je rédigeai ainsi un long manuscrit. Autrefois je m'étais efforcé d'exprimer en concepts clairs les manifestations de la nature, dans le but de dégager l'idée du « Moi ». Maintenant j'en étais arrivé à la démarche inverse: pénétrer, à partir du « Moi », dans le devenir de la nature. L'Esprit et la Nature me semblaient manifester une opposition inconciliable. J'étais certain qu'il existait un monde d'entités spirituelles. J'avais la perception directe que le « Moi » est de nature spirituelle et qu'il vit dans un monde peuplé d'esprits. Toutefois je ne parvenais pas à insérer la Nature dans cette expérience du monde spirituel.

La lecture des « Principes de la doctrine de la science » m'amena à étudier avec un grand intérêt les traités de Fichte: « Leçons sur la destination du savant » et « La nature du savant ». Ces écrits reflétaient un idéal que je désirais suivre moi-même. A part cela, je lus ses « Discours à la nation allemande ». Cependant à cette époque, cet écrit me passionna bien moins que ses autres œuvres.

Il me restait à acquérir de Kant une compréhension plus exacte que je n'avais pu le faire jusqu'alors. Mais je n'y accédais pas en m'en tenant à la « Critique de la raison pure ». Je me plongeai donc dans les « Prolégomènes pour toute métaphysique de l'avenir ». Je crus

comprendre, dans ce livre, qu'il était indispensable d'étudier à fond tous les problèmes que Kant avait proposés aux philosophes. Je m'efforçai, avec une conscience toujours plus lucide, de transposer en un moule de *pensées* claires la *vision* immédiate que j'avais des mondes spirituels. Alors même que je me consacrai à ce travail intérieur, je cherchai à m'orienter parmi tous les chemins empruntés par les philosophes contemporains ou épigones de Kant. J'étudiai la froide et sèche « Synthèse transcendantale » de Traugott Krug avec autant d'ardeur que « La destination de l'homme », cet ouvrage de Fichte qui met en évidence le côté tragique de son épistémologie. « L'Histoire de la Philosophie » de Thilo, conçue dans l'esprit de Herbart, élargit mes vues sur les courants philosophiques inspirés par la pensée de Kant. Je m'élevai à la compréhension de Schelling et de Hegel. L'opposition des systèmes de Fichte et de Herbart m'apparut dans toute son intensité.

Les mois de l'été 1879, depuis ma sortie du collège technique jusqu'à mon entrée à l'Ecole Polytechnique, je les consacrai à ce genre d'études philosophiques. En automne, il me fallut décider de mon orientation professionnelle. J'optai pour un professorat au collège technique. L'étude des mathématiques et la géométrie descriptive m'attiraient. Je dus pourtant renoncer à la géométrie, car ce genre d'études impliquait chaque jour plusieurs heures d'exercices pratiques. Or je devais trouver le temps de donner des leçons particulières pour gagner un peu d'argent. Cette nécessité me contraignit à ne suivre que des cours, dont on pouvait lire les résumés lorsque l'on était empêché d'y assister; je ne pouvais pas envisager de travaux pratiques nécessitant plusieurs heures par jour de présence à l'école.

Je me fis donc inscrire pour l'enseignement des mathématiques, de l'histoire naturelle et de la chimie.

Les exposés de la littérature allemande, que Karl Julius Schröer faisait, à cette époque, à l'Ecole Polytechnique, furent pour moi d'une importance capitale. Durant la première année de mes études il parla de « la littérature allemande depuis Goethe », ainsi que de « la vie et l'œuvre de Schiller ». Je fus captivé dès sa première conférence. Esquissant l'évolution de la pensée spirituelle en cette Allemagne de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, il exposa d'une façon dramatique la foudroyante révélation qu'avait été pour ce siècle la première manifestation du génie de Goethe. La chaleur de son enseignement, son enthousiasme à réciter les œuvres des poètes, nous faisaient pénétrer dans l'essence intime de la poésie.

Il avait organisé, en outre, des exercices d'exposés oraux et de rédaction. Les élèves avaient à traiter un sujet et à le présenter sous forme de conférence ou de simple lecture. Se référant aux travaux de ses élèves, Schröer donnait des conseils sur le style, sur la manière de faire un exposé, etc... Je fis une première conférence sur le « Laokoon » de Lessing. J'entrepris ensuite un travail plus important. J'abordai le sujet: « jusqu'à quel point l'homme est-il, dans ses actions, un être libre ? » Je m'engageai fortement dans le système philosophique de Herbart. Cela déplut à Schröer. Il n'avait pas participé à ce courant en faveur de Herbart qui, à l'époque, en Autriche, dominait aussi bien l'enseignement de la philosophie que celui de la pédagogie. Il vouait toute son attention à l'esprit de Goethe. Tout en admettant l'excellente discipline de la pensée herbartienne, il lui semblait que ce courant philosophique demeurait pédant et froid.

J'eus également l'occasion de suivre quelques cours à l'Université. Je m'étais beaucoup réjoui à l'idée de pouvoir entendre Robert Zimmermann défendre la pen-

sée de Herbart. Il traitait de la « Philosophie pratique ». J'assistai à une partie du cours dans lequel il exposait les principes fondamentaux de l'Ethique. J'étais obligé d'alterner: un jour je fréquentais son cours et le lendemain celui de Franz Brentano, qui, à la même heure, parlait du même sujet. Je ne pus malheureusement pas continuer longtemps cette expérience, car cela m'obligeait trop souvent à négliger mes études à l'Ecole Polytechnique.

Je fus vivement impressionné par le fait de pouvoir m'initier à la philosophie en entendant directement les philosophes, au lieu d'avoir à me contenter de la lecture de leurs ouvrages.

Robert Zimmermann était un personnage curieux. Il avait un front exceptionnellement haut et une longue barbe de philosophe. Tout en lui était plein de mesure et de style. Lorsqu'il passait le seuil pour monter en chaire, sa démarche paraissait recherchée, non sans susciter en même temps l'impression d'une attitude tout à fait naturelle. Sa manière d'être et ses mouvements semblaient refléter une discipline patiemment acquise selon les principes esthétiques de Herbart. Et tout cela, en fin de compte, n'était pas antipathique. Il prenait lentement place sur une chaise, jetait à travers ses lunettes un long regard sur son auditoire, puis enlevait posément ses lunettes et observait encore une fois, sans lunettes, ses auditeurs; puis il commençait son cours, parlant librement en phrases soigneusement choisies, prononcées avec art. Son style était classique, mais les longues périodes de son exposé nous faisaient facilement perdre le fil de son discours. Il professait une variante de la philosophie de Herbart. La structuration rigoureuse de ses développements m'impressionnait. Il n'en fut pas de même pour les autres auditeurs. Lors des trois ou quatre premières leçons, le grand auditorium,

où avaient lieu les cours, était bondé. La « Philosophie pratique » était, pour les étudiants en droit de première année, une branche obligatoire. Leur carnet d'inscription devait porter le visa du professeur. La plupart des auditeurs disparurent dès la cinquième ou sixième leçon; les rares étudiants qui continuaient à écouter ce philosophe classique se pressaient sur les premiers bancs.

Ces conférences constituèrent pour moi un puissant stimulant. J'étais très intéressé par la différence des conceptions de Schröer et de Zimmermann. Le peu de temps qui me restait en dehors de ces cours et des leçons particulières que j'avais à donner, je le passais, soit à la Bibliothèque Impériale, soit à la Bibliothèque de l'Ecole Polytechnique. C'est là que je lus pour la première fois le « Faust » de Goethe. En effet, jusqu'à ma dix-neuvième année, c'est-à-dire jusqu'à ma rencontre avec Schröer, je n'avais pas eu l'occasion d'entreprendre cette lecture. Mais maintenant je m'y consacrai avec ferveur et intérêt. Schröer avait déjà publié son premier volume de commentaires. C'est grâce à cet ouvrage que je connus la première partie du « Faust ». D'autre part, après quelques-unes de ses conférences, j'eus l'occasion de faire la connaissance personnelle de Schröer. Il m'invitait souvent chez lui, où la conversation constituait un complément de ses cours; il répondait volontiers à mes questions et me prêtait des livres de sa bibliothèque. En de telles occasions il me parlait parfois de la seconde partie du « Faust », dont il était en train de préparer une édition commentée. Je la lus également à cette époque.

Les heures passées à la bibliothèque, je les consacrais à l'étude de « la Métaphysique » de Herbart, ainsi qu'à « l'Esthétique ou science de la forme » de Zimmermann, écrite dans l'esprit de Herbart. A cela s'ajoutait un approfondissement de la « Morphologie générale » de Ernest Haeckel. Je dois l'avouer, tout ce que m'ap-

portèrent les cours de Schröer et de Zimmermann, ainsi que les lectures mentionnées, constituaient pour moi, à cette époque, une expérience intérieure très profonde. Je me familiarisais de la sorte avec les énigmes de la connaissance et de la conception du monde.

Schröer était un esprit qui n'avait rien de systématique. Ses pensées et ses paroles relevaient d'une certaine intuition. Il apportait le plus grand soin à la bonne présentation de ses conceptions. C'est probablement pour cette raison qu'il n'improvisait jamais ses cours. Il avait besoin du calme d'une rédaction pour que la transformation de sa pensée en parole puisse le satisfaire. Il lisait ensuite son manuscrit avec une profonde sensibilité. Pourtant, un jour, il dut improviser son cours sur Anastasius Grün et Lenau, car il avait oublié son manuscrit. La fois suivante il traita le même sujet, mais en lisant son manuscrit. Il n'avait pas été satisfait du résultat précédent.

Schröer me fit connaître un grand nombre d'ouvrages consacrés au monde de la Beauté. Zimmermann, de son côté, m'initia à une théorie élaborée du Beau. Ces deux aspects s'accordaient d'ailleurs assez mal. Schröer, l'intuitif, dédaignait quelque peu tout système; Zimmermann, par contre, était pour la théorie systématique et sévère.

Franz Brentano, chez qui je suivais des cours de « Philosophie pratique », me fascinait par sa personnalité. Il était un penseur averti autant qu'un rêveur. C'était un conférencier à l'attitude solennelle. Tout en l'écoutant, je ne pouvais m'empêcher d'épier son regard, chaque mouvement de sa tête, et chaque geste de ses mains expressives. C'était un logicien accompli. Chaque idée devait être totalement transparente et bien étayée par la démarche de la pensée. Ses démonstrations répondaient à une logique rigoureuse. Mais j'avais le senti-

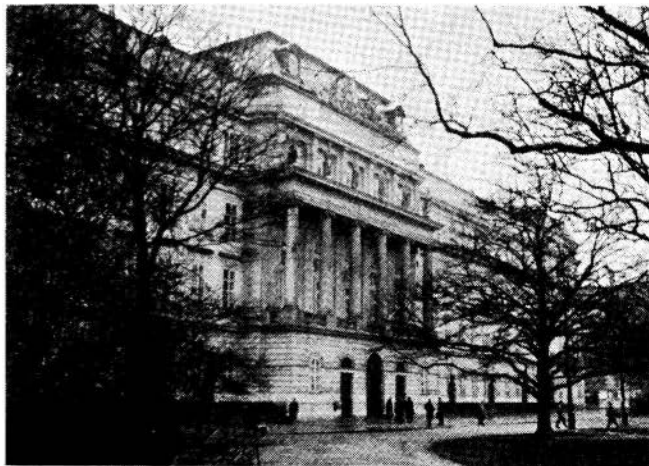
ment que cette pensée n'arrivait pas à briser son étreinte, car nulle part elle n'accédait à la réalité. Il en était de même pour l'attitude de Brentano. Il tenait si légèrement le manuscrit entre ses doigts qu'on croyait à chaque instant qu'il allait le laisser échapper; son regard ne faisait que glisser sur les lignes. Ce geste ne cherchait qu'à effleurer la réalité et non à la saisir avec détermination. Ses « mains de philosophe » me révélaient bien mieux la nature de sa pensée que ne le faisaient ses propres paroles.

Je fus profondément stimulé par la pensée de Brentano. J'entrepris l'étude de ses écrits et eus, au cours des années qui suivirent, l'occasion de lire la plupart de ses publications.

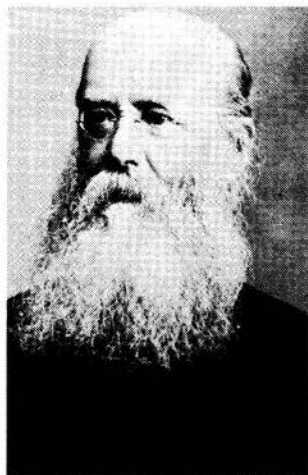
Pour chercher la vérité, je croyais devoir me servir de la philosophie. J'avais à étudier les mathématiques et les sciences naturelles. J'étais persuadé de ne pas pouvoir trouver de juste rapport avec ces sciences sans avoir préalablement élaboré un fondement philosophique solide. Cependant, la contemplation du monde spirituel était pour moi une *réalité*. L'individualité spirituelle de chaque être humain se révélait à moi avec évidence. Le corps physique et ses activités dans le règne sensible n'en étaient que la manifestation. Cette individualité spirituelle s'unissait au germe physique venu des parents. Le cheminement des morts vers les mondes spirituels m'était familier. Lors du décès d'un de mes condisciples, j'écrivis à l'un de mes anciens professeurs, avec qui j'étais resté en relation amicale depuis la fin de mon cycle scolaire, et j'eus ainsi l'occasion de m'exprimer sur cet aspect de ma vie intérieure. Il me répondit avec beaucoup de bienveillance, mais ne fit aucune allusion à ce que je lui avais écrit au sujet du camarade décédé.

Ma conception du monde spirituel reçut partout le

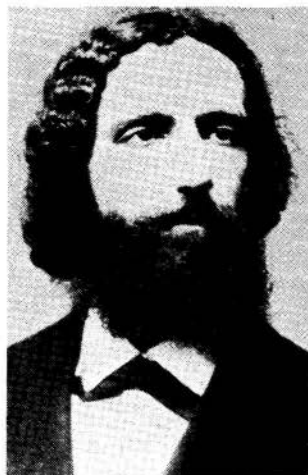
Felix Koguzki,  
ramasseur de simples



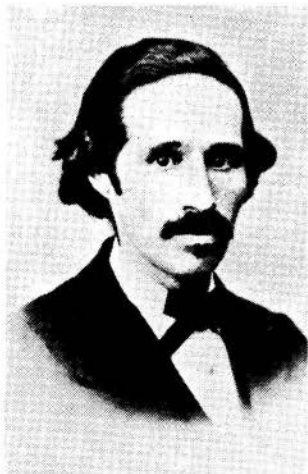
Ecole Polytechnique de Vienne



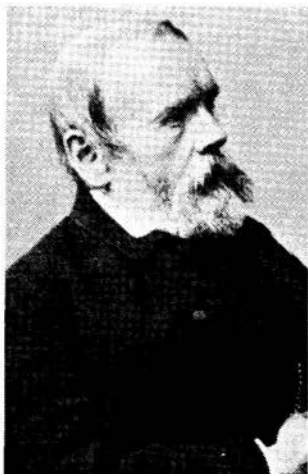
Robert Zimmermann,  
1824–1898



Franz Brentano, 1838–1917



Edmund Reitlinger,  
1830–1882



Friedrich Theodor Vischer,  
1807–1887

même accueil: on ne voulait pas en entendre parler. Tout au plus, par-ci par là, évoquait-on le spiritisme. A mon tour je faisais la sourde oreille. Il me semblait absurde de vouloir s'approcher du spirituel par de tels procédés.

Il m'arriva alors de faire la connaissance d'un homme simple, sorti d'un milieu populaire. Il prenait chaque semaine le même train que moi pour aller à Vienne. Il récoltait des simples à la campagne et les vendait aux pharmaciens de Vienne. Nous devînmes des amis. On pouvait parler avec lui du monde spirituel comme avec quelqu'un qui en a fait l'expérience. C'était une personnalité profondément pieuse. Il était dépourvu de toute instruction scolaire. Il avait, certes, lu beaucoup d'ouvrages mystiques, mais ses propos n'étaient nullement influencés par cette lecture. Ses paroles reflétaient une vie intérieure empreinte d'une sagesse élémentaire et créatrice. On s'apercevait vite que s'il lisait des livres, ce n'était que pour découvrir chez d'autres ce qu'il savait déjà lui-même. Cette lecture ne le satisfaisait pas. Sa façon d'être était celle d'une personnalité qui ne serait que l'organe au moyen duquel un contenu spirituel, issu d'un univers caché, désirait s'exprimer. Auprès de lui on pouvait plonger son regard dans les mystères de la nature. Il portait sur son dos sa botte d'herbes; mais dans son cœur il portait les résultats qu'il avait, pendant sa récolte, puisés dans la spiritualité de la nature. J'ai souvent vu sourire des gens qui s'étaient joints à nous lorsque, en compagnie de cet « initié », je passais dans l'Allegasse à Vienne. Cela n'avait rien d'étonnant, car ce qu'il disait était, de prime abord, peu compréhensible. Il fallait, en quelque sorte, apprendre à déchiffrer son « dialecte spirituel ». Moi-même, je ne le comprenais pas non plus au début. Dès notre première rencontre il me fut profondément sympathique. J'eus

peu à peu l'impression d'avoir affaire à une âme d'une époque très lointaine; une âme qui n'ayant pas été touchée par la civilisation, la science et les conceptions modernes, me révélait une sagesse instinctive émergeant d'un passé très ancien.

Si l'on s'en tient au sens ordinaire du mot « apprendre », on peut dire que chez cet homme on ne pouvait rien apprendre. Mais la rencontre d'un tel personnage, pour qui le monde spirituel était une réalité vécue, ne pouvait qu'affermir la conviction de celui qui avait lui-même accès à ce monde de l'esprit.

Cette personnalité n'avait que faire de toute exaltation. Lorsqu'on allait chez lui, on se trouvait dans une famille de paysans sobres et modestes. On lisait au-dessus de la porte d'entrée cette inscription: « Tout repose dans la bénédiction divine ». L'hospitalité qui y régnait ne différait pas de celle des autres foyers du village. J'ai toujours dû boire un café, non dans une tasse, mais dans une « écuelle » qui contenait presque un litre; puis on m'offrait un morceau de pain de dimension gigantesque. Les villageois ne voyaient pas non plus en lui un exalté. Sa façon de se comporter dans le village désarmait toute envie de raillerie. Il était plein d'humour, et chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un, jeune ou ancien du village, il savait trouver le mot pour plaire. Ici personne ne souriait comme les passants qui nous accompagnaient dans l'Alleegasse de Vienne, voyant en lui quelque être étrange.

Le souvenir de cet homme est resté profondément ancré dans mon cœur, bien après que la vie nous eût séparés. On le retrouve dans mes drames-mystères sous la figure de Félix Balde.

Le fait que la pensée philosophique de l'époque n'accédait pas à la perception du monde spirituel suscita en moi maintes difficultés. Celles-ci m'amènèrent à

élaborer moi-même une sorte de « théorie de la connaissance ». La vie dans la pensée me paraissait être le reflet, projeté dans l'être physique, des expériences que l'âme vivait dans les régions de l'esprit. Selon moi, la pensée avait une existence réelle, qui ne pouvait faire l'objet d'aucun doute, puisque j'avais vécu cette expérience. Il ne me semblait pas que l'on puisse accéder au monde sensible de la même façon. Il est là, mais on ne peut pas le saisir comme on saisit la pensée. En lui, ou derrière lui, peut se trouver une réalité inconnue. Or l'homme en fait partie. Alors surgit en moi cette question: Ce monde est-il une réalité complète? La pensée de l'homme vient de l'intérieur et apporte la lumière dans ce monde sensible, mais elle est suscitée par ce dernier; dans ce cas, l'homme ajoute-t-il réellement au monde quelque chose qui lui était jusqu'alors étranger? Cela ne s'accorde pas avec ce que l'homme éprouve lorsque, placé en face de l'univers sensible, il le pénètre au moyen de ses pensées. Ce sont alors quand même les pensées qui semblent être le moyen par lequel s'exprime le monde sensible. Une partie importante de ma vie intérieure fut consacrée au développement de ce genre de réflexions.

Mais je désirais rester prudent. Il me semblait dangereux de vouloir prématurément conduire une démarche intellectuelle jusqu'à l'élaboration de ma propre conception philosophique. Cela me conduisit à une étude approfondie de Hegel. J'étais très sensible à la façon dont ce philosophe représentait la réalité de la pensée. Cependant, le fait qu'il n'atteigne qu'un monde d'idées, — un monde vivant, il est vrai — sans parvenir jusqu'à l'acceptation d'un monde spirituel concret, me déplut. L'assurance qu'acquiert la philosophie lorsqu'elle progresse d'idée à idée m'attirait. Je constatai que de nombreux penseurs ressentaient l'opposition qui existe

entre l'expérience sensible et la pensée. Pour moi, la pensée était elle-même une expérience au sein de laquelle on vit, et non pas quelque chose qui nous atteindrait du dehors. C'est ainsi que, pendant un certain temps, Hegel fut très précieux pour moi.

Mes préoccupations philosophiques auraient pu nuire à mes cours obligatoires quelque peu délaissés, si je n'avais tiré profit de ce que précédemment j'avais déjà beaucoup travaillé le calcul différentiel et intégral, ainsi que la géométrie analytique. Je pus donc négliger certaines leçons de mathématiques sans perdre la vue d'ensemble. Les mathématiques gardèrent pour moi toute leur importance en tant que fondement de mes recherches dans le domaine de la connaissance. En effet, elles possèdent un système de perceptions et de concepts qui sont accessibles en dehors de toute expérience sensible. Et pourtant, je ne cessais de me dire que c'est au moyen de ces perceptions et concepts que l'on approche la réalité sensible, pour découvrir les lois qui la régissent. Par les mathématiques on apprend à connaître le monde; et cependant, pour y parvenir, il faut que préalablement l'âme ait engendré les mathématiques.

Je fis, à cette époque, une expérience décisive qui découlait, pour ainsi dire, des mathématiques. J'éprouvais les plus grandes difficultés intérieures à me représenter l'Espace. La théorie scientifique considérait l'espace comme un néant se perdant dans l'infini; il n'était guère possible de s'en faire une idée cohérente. La géométrie moderne (synthétique) que je connus par des cours et mes études personnelles, me permit de concevoir une ligne prolongée à l'infini du côté droit et revenant par la gauche à son point de départ. Le point qui se trouve à l'infini du côté droit est identique au point situé à l'infini à gauche.

Il me parut qu'avec ce genre de représentations

découlant de la géométrie moderne, on pouvait se faire une idée de l'Espace qui, sans cela, resterait suspendu dans le vide. La droite pouvant revenir sur elle-même comme un cercle, fut pour moi une révélation. En sortant du cours où j'eus pour la première fois cette révélation, je me sentis débarrassé d'un lourd fardeau. Un sentiment de délivrance m'envahit. Pour la seconde fois, comme dans ma première jeunesse, la géométrie m'apportait le bonheur.

A l'énigme de l'Espace s'ajoutait pour moi celle du Temps. Pouvait-on imaginer, là aussi, une progression dans un avenir « infiniment lointain » contenant en idée un retour par le passé? La joie qui découlait de cette représentation de l'Espace jetait une ombre profonde sur le problème du Temps. Mais, pour le moment, je ne voyais aucune solution possible. Toutes les tentatives raisonnées m'amènèrent à reconnaître qu'il fallait se garder de transposer cette représentation de l'Espace au problème du Temps. L'énigme du Temps me fit découvrir toutes les déceptions que peut engendrer le besoin de connaissance.

L'intérêt que Zimmermann éveilla en moi pour les questions sur l'Esthétique, m'amena à lire les écrits du célèbre esthéticien de l'époque: Friedrich Théodor Vischer. Je tombai sur un passage où il faisait allusion à la nécessité, pour la pensée scientifique moderne, de réformer l'idée du Temps. J'étais toujours particulièrement heureux lorsque je découvrais d'autres êtres manifestant des besoins de connaissance semblables aux miens. Dans ce cas particulier, je considérai cette découverte comme une justification de mes efforts pour accéder à une notion satisfaisante du Temps.

A l'Ecole Polytechnique je devais, à la fin de chaque cours auquel je m'étais inscrit, passer un examen. On m'avait alloué une bourse, et pour continuer à en béné-

ficier il me fallait chaque année apporter la preuve de mes progrès.

L'enseignement obligatoire, surtout en sciences naturelles, ne répondait que modérément à mon besoin de connaissance. A l'université de Vienne, on pouvait alors assister aux cours et se livrer à des travaux pratiques. Je fus reçu avec bienveillance chaque fois que je cherchais à parfaire mes connaissances scientifiques, même à la Faculté de Médecine.

J'évitais que ma vision du monde spirituel ne vienne perturber les notions des sciences naturelles telles qu'elles étaient enseignées alors. Je me consacrais entièrement à cette étude, tout en nourrissant, au fond de moi-même, l'espoir de trouver un jour le trait d'union entre les sciences de la nature et la science spirituelle. Deux choses cependant m'inquiétaient.

Les sciences de la nature organique étaient dominées par des idées darwiniennes. Or, le principe même du Darwinisme me semblait être une impossibilité scientifique. J'étais parvenu peu à peu à me faire une certaine image de la nature intime de l'homme. Elle était pour moi d'essence spirituelle. Elle faisait partie du monde de l'esprit. Je la voyais quitter ce monde de l'esprit pour plonger dans la vie de la nature et s'insérer dans cet organisme naturel, afin de percevoir ainsi, — de l'intérieur, — le monde sensible, et être à même d'agir.

Cette représentation demeurerait invulnérable, malgré une certaine considération que j'avais acquise pour les démarches propres à la théorie de l'évolution organique. L'idée d'expliquer les organismes supérieurs par une filiation partant des organismes inférieurs, me semblait féconde. Mais il me paraissait infiniment difficile de relier cette idée avec ce que je connaissais du monde spirituel.

L'enseignement de la physique était entièrement domi-

né par la théorie mécanique de la chaleur, et l'enseignement de l'optique par la théorie des mouvements ondulatoires.

L'étude de la théorie mécanique de la chaleur avait pour moi un charme tout particulier, car elle était enseignée par une personnalité que j'admirais profondément. Il s'agissait d'Edmund Reitlinger, l'auteur d'un beau livre intitulé « *Libres Aperçus* ».

Cet homme était d'une amabilité parfaite. Lorsque je devins son auditeur, il souffrait déjà d'une affection pulmonaire très avancée. Je suivis ses cours pendant deux ans; il traitait la théorie mécanique de la chaleur, de la physique à l'usage du chimiste, et de l'histoire de la physique. J'ai travaillé dans son laboratoire de physique et me suis occupé de plusieurs questions, plus particulièrement d'analyse spectrale.

Les cours d'histoire de la physique, donnés par Reitlinger, furent pour moi d'une importance particulière. On avait l'impression que sa maladie l'empêchait de parler. Et pourtant, ses conférences soulevaient l'enthousiasme le plus sincère. Sa recherche procédait par induction rigoureuse; pour tout ce qui concernait la méthode à suivre en Physique, il aimait à citer le livre de Whewells sur la méthode inductive des sciences. Newton représentait, selon lui, l'apogée de la recherche dans le domaine de la physique. Il divisait l'histoire de celle-ci en deux parties: la première allait des temps les plus reculés jusqu'à Newton, la seconde de Newton à nos jours. Sa pensée était universelle. Il ne négligeait jamais d'élargir ses considérations historiques relatives à la Physique jusqu'à des réflexions plus générales traitant de la culture et de l'histoire. Il ne se privait pas de glisser dans son enseignement des sciences certaines réflexions philosophiques. Un jour, il discuta le problème de l'optimisme et du pessimisme; puis une autre

fois, il nous entretenait des hypothèses scientifiques et du problème de leur justification. Son exposé sur Kepler, et la façon dont il caractérisa Julius Robert Mayer, témoignèrent d'une maîtrise incomparable dans l'art de présenter des conférences scientifiques.

Je fus alors amené à lire presque tous les écrits de Julius Robert Mayer, et j'eus la très grande satisfaction de pouvoir souvent en discuter avec Reitlinger.

Quelques semaines après avoir passé chez Reitlinger mon examen de fin d'études, dans le domaine de la théorie mécanique de la chaleur, ce maître, que j'aimais tant, devait succomber à son mal incurable; cette perte me causa un profond chagrin. Peu avant sa mort, il m'avait encore donné, comme un dernier legs, des recommandations auprès de personnes susceptibles de me procurer des élèves pour des leçons particulières. Ces recommandations furent efficaces. Les moyens dont j'eus besoin pour vivre pendant les années suivantes, je les trouvai en grande partie grâce à Reitlinger.

La théorie mécanique de la chaleur ainsi que la théorie ondulatoire des phénomènes lumineux et de l'électricité, m'incitèrent à étudier la théorie de la connaissance. Le monde physique était alors considéré comme un ensemble de mouvements de la matière. Les perceptions sensorielles ne semblaient être que des expériences subjectives, que les effets des mouvements transmis aux sens. Dans l'espace qui nous est extérieur, il y a les mouvements de la matière; lorsque ces mouvements touchent l'organe du sens calorique, l'homme a une sensation de chaleur. Il existe, *en dehors* de l'homme, des processus ondulatoires de l'éther; lorsque ceux-ci affectent le nerf optique, l'homme éprouve, *à l'intérieur*, une sensation de lumière ou de couleur.

Je rencontrais partout cette même conception. Elle fut pour moi la cause d'indicibles difficultés. Elle frus-

trait le monde objectif de tout élément spirituel. J'étais préoccupé par cette pensée: si l'observation de la nature devait conduire à de telles hypothèses, *celles-ci* demeureraient à jamais fermées à toute approche spirituelle. Je voyais à quel point la pensée moderne, nourrie de science, pouvait être séduite par de telles notions. Néanmoins je ne pouvais toujours pas me résoudre à opposer, ne fût-ce qu'à titre personnel, ma propre doctrine aux idées qui avaient cours. Cela me causa, c'était inévitable, de graves luttes intérieures. Face à de telles idées, j'eus sans cesse à refouler les réflexions critiques qui m'envahissaient; il me fallait attendre le moment où je disposerais de nouvelles sources de connaissances et de moyens m'assurant une sûreté plus grande.

A cette même époque, la lecture des « Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme » de Schiller, m'apporta une puissante stimulation. J'y trouvai exprimée la pensée que la conscience de l'homme oscille, pour ainsi dire, entre différents états; et je rapportai cette idée à l'image que je m'étais faite de l'activité mouvante de l'âme. Schiller distingue deux états de conscience qui permettent à l'homme de développer ses rapports avec le monde. S'il s'abandonne à l'activité sensuelle, il subit les exigences de la nature. Son existence sera alors déterminée par les sens et les désirs. Si, par contre, il se soumet aux lois logiques de la raison, la détermination qu'il subira sera d'origine spirituelle. Mais l'être humain peut développer en lui-même un état de conscience *intermédiaire*, et accéder à une conscience esthétique qui n'est pas exclusivement tributaire soit de la nature, soit de la raison. Dans cette « conscience esthétique », l'âme vit par les sens; mais elle introduit dans la perception sensorielle et l'action qui en découle un élément spirituel. Lorsque l'on perçoit avec les organes des sens, c'est comme si l'esprit s'était déversé dans les sens. Lorsque

l'on agit, on subit l'agrément qui découle du désir immédiat; mais ce désir a été ennobli au point qu'il aspire au bien et évite le mal. Dans ce cas la raison a réalisé une union étroite avec le sensible. Le bien devient instinct, et l'instinct est libre et peut choisir sa direction parce qu'il a assimilé l'essence spirituelle. Schiller voit dans cet état de conscience l'attitude intérieure grâce à laquelle l'homme peut apprécier les œuvres de beauté, et les créer. Je pense qu'en développant cette faculté, l'homme accède au véritable épanouissement de son humanité.

Les démarches intellectuelles de Schiller me séduisaient. Elles indiquaient que l'esprit devait être développé d'une certaine façon pour que les rapports qu'il cherche à établir avec les phénomènes du monde soient conformes à la nature profonde de l'homme. Pour ma part, je trouvais là un élément qui me permit de mieux préciser le problème que me posaient la perception du monde sensible et l'expérience du monde spirituel. Schiller a parlé de l'état de conscience qui était nécessaire pour accéder à la *Beauté* du monde. Ne pouvait-on pas également imaginer un état de conscience permettant d'accéder à la vérité essentielle des choses ? Si tel était le cas, on ne peut, à la manière de Kant, se saisir de la conscience humaine, donnée a priori, pour l'examiner afin de savoir, en fin de compte, si elle est susceptible de connaître l'essence profonde des choses. Or, il faut d'abord analyser l'état de conscience auquel l'homme recourt pour établir avec le monde un rapport tel que les choses et les phénomènes lui révèlent leur véritable essence.

Je crus reconnaître qu'un tel état de conscience est réalisé jusqu'à un certain degré, quand l'être humain ne se contente pas seulement de pensées reproduisant des choses et des événements extérieurs, mais accède à des pensées qui, en tant que telles, constituent *sa propre*

*expérience intime*. Cette expérience vécue de la pensée était pour moi toute différente de celle se révélant dans la vie courante ou la recherche scientifique. En développant toujours plus cette expérience de la pensée, on découvre que la réalité spirituelle vient à sa rencontre. On s'engage sur un chemin intérieur conduisant vers l'esprit, et l'on accède de la sorte à une réalité spirituelle que l'on peut ensuite retrouver aussi à l'intérieur de la nature. Notre connaissance de la nature sera d'autant plus profonde que nous nous servirons, pour l'observer, des qualités acquises grâce à la contemplation spirituelle.

Je voyais toujours plus nettement que l'homme participe à une réalité dont l'éloigne la conscience ordinaire; — il y participe, à condition de passer de la pensée abstraite courante à une vision spirituelle aussi claire et réfléchie que la pensée. La conscience ordinaire possède la vivacité de la perception sensible, mais aussi le caractère abstrait de la création intellectuelle. Comme les sens perçoivent la nature, la contemplation spirituelle perçoit l'esprit. Au niveau de la conscience ordinaire, l'acte pensant est distinct de la perception sensible, alors qu'il se recouvre avec la perception spirituelle dans le cas de la contemplation spirituelle; cette dernière réalise la pensée en faisant l'expérience de l'esprit, et elle fait cette expérience grâce à l'éveil de la spiritualité qui permet à l'homme de penser.

Une contemplation spirituelle nullement fondée sur d'obscurs sentiments mystiques se révéla à moi. Il s'agissait, bien au contraire, d'une démarche spirituelle d'une transparence comparable à celle de la pensée mathématique. Je m'approchais de l'état d'âme me permettant de croire que j'allais pouvoir légitimer devant la pensée scientifique ma conception du monde spirituel.

J'avais vingt-deux ans quand ces expériences traversèrent mon âme.

## CHAPITRE IV

Je m'efforçais, à l'époque, de donner un fondement solide à la forme de mon expérience spirituelle; mais la musique, telle que je la connus alors, me plongea dans une situation critique. Dans l'entourage spirituel qui était le mien, la « controverse autour de Wagner » battait son plein. Pendant mon enfance et mon adolescence j'avais saisi chaque occasion de perfectionner mes connaissances de la musique. C'était une conséquence de mon attitude à l'égard de la pensée. Pour moi, la pensée avait un *contenu* qui lui appartenait en propre. Elle ne le recevait pas simplement de la perception, bien qu'étant l'expression de celle-ci. Cela m'amena tout naturellement à l'expérience de la sonorité musicale pure. Le monde des sons en tant que tel était, pour moi, la révélation d'une face essentielle de la réalité. Il me semblait qu'il était contraire au génie de la musique de prétendre qu'elle dût encore, en plus de la phrase musicale, « exprimer » autre chose, — comme le proclamaient en de multiples variantes les partisans de Wagner. —

J'ai toujours eu une nature sociable. Pendant que je fréquentais l'école à Wiener-Neustadt, et plus tard à Vienne, j'eus beaucoup d'amis. Je partageais rarement leurs opinions. Néanmoins, cela n'empêcha jamais nos

relations d'être cordiales et stimulantes. Il y avait, parmi ces amis, un jeune idéaliste doué d'une rare élévation d'âme. Avec ses boucles blondes et ses yeux bleus si francs, il était le type même de l'adolescent germanique. Il était subjugué par le courant wagnérien. Une musique qui se limiterait à ce qu'expriment les sons, en tant que tels, constituait pour lui une conception périmée, chère à d'exécrables bourgeois. Il pensait que les sons traduisent une sorte de langage, et c'est en cela qu'il voyait la valeur d'une phrase musicale. Nous entendîmes ensemble bien des concerts et nous allions souvent à l'opéra. Nos avis étaient toujours divergents. J'éprouvais dans les membres une sensation de plomb quand la « musique expressive » l'enflammait jusqu'à l'extase; quant à lui, il s'ennuyait terriblement en écoutant une musique qui ne voulait être que telle.

Les discussions avec mon ami étaient interminables. Pendant nos longues promenades ou au cours de nos échanges prolongés devant une tasse de café, il développait avec enthousiasme les « preuves » de sa conception; selon lui, la vraie musique était née avec Wagner, et tout ce qui l'avait précédé n'était qu'une préparation à cette découverte de l'élément musical. De telles théories m'incitaient à faire valoir mon sentiment en des termes souvent très catégoriques. Je parlais de la barbarie wagnérienne, tombeau de toute véritable compréhension musicale.

A certaines occasions nos débats devenaient particulièrement animés. Un beau jour, mon ami prit l'habitude singulière de diriger nos promenades presque quotidiennes vers une ruelle étroite; nous y faisions les cent pas tout en nous entretenant au sujet de Wagner. J'étais tellement absorbé par nos discussions qu'il me fallut un certain temps pour comprendre d'où était venu ce penchant. A l'heure de nos promenades, une charmante

jeune fille était assise à la fenêtre d'une maison de cette ruelle. Pour mon ami, il n'existait d'abord pas d'autres rapports avec cette jeune fille que de la voir assise à la fenêtre, et de s'imaginer que les regards qu'elle dirigeait parfois vers la rue lui étaient destinés.

Je remarquai bien, tout d'abord, que son apologie de Wagner, déjà fort ardente d'habitude, s'amplifiait dans cette ruelle comme une énorme flamme. Lorsque je découvris la nature de l'autre flamme qui alimentait l'enthousiasme de son cœur, j'eus droit à ses aveux; cet adolescent exalté me confia le secret de cet amour particulièrement délicat et merveilleux. La liaison ne dépassa guère le stade que je viens de décrire. Mon ami, issu d'une famille modeste, dut bientôt accepter un petit emploi de journaliste dans une ville de province. Il ne pouvait songer à nouer des liens plus intimes avec cette jeune fille. Il lui manquait d'ailleurs l'énergie pour dominer cette situation. J'ai longtemps correspondu avec lui. Ses lettres reflétaient l'écho d'une triste résignation. Dans son cœur vivait toujours le souvenir de ce renoncement.

Bien longtemps après que la vie se fut chargée de mettre fin à ma correspondance avec cet ami de jeunesse, je rencontrai une personnalité habitant la ville où il avait trouvé sa place de journaliste. J'avais toujours conservé une grande affection pour lui, et je demandai de ses nouvelles. Cette personne me répondit: « Son sort a été cruel; il gagnait à peine sa vie, et je l'ai finalement engagé comme copiste; il est mort d'une maladie pulmonaire ». Cette nouvelle me frappa au cœur, car je savais que, contraint par les événements, ce jeune idéaliste aux cheveux blonds avait dû renoncer à son premier amour; il l'avait fait avec un sentiment d'indifférence pour ce que la vie pouvait encore lui apporter. Il n'attachait aucun prix à se construire une existence qui

ne pouvait être conforme à l'idéal entrevu pendant nos promenades dans cette ruelle étroite.

Au contact de cet ami, mon aversion pour l'engouement wagnérien s'était exprimée plus violemment. De toute manière elle jouait alors un rôle important dans ma vie intérieure. Je cherchais de tous côtés à m'initier à l'élément musical qui n'aurait pas subi l'influence de Wagner. Mon amour pour la « musique pure » ne cessa de s'accroître pendant plusieurs années. Mon horreur pour la barbarie que représente la « musique expressionniste » ne fit que croître. Et pourtant, ma destinée me plaçait toujours dans un entourage composé presque exclusivement de wagnériens. Tout cela contribua largement à ce que, bien plus tard, j'eus beaucoup de peine à comprendre Wagner, et donc à trouver l'attitude humaine qui s'impose naturellement à l'égard d'une expression culturelle aussi considérable. Cette quête, toutefois, appartient à une époque ultérieure de mon existence. A ce moment là, je dus accompagner un de mes élèves à une représentation de « Tristan » qui me sembla « mortellement ennuyeuse ».

Cette époque est marquée par une autre amitié très significative. Il s'agit d'un camarade qui était en tous points le contraire du jeune homme aux boucles blondes décrit plus haut. Il se croyait poète. Nous avons aussi eu de longues conversations très intéressantes. Son enthousiasme pour tout ce qui se rapportait à la poésie était immense. Très tôt il s'attaqua à de grands sujets. Lorsque nous nous rencontrâmes, il avait déjà écrit une tragédie « Annibal », et de nombreuses pièces lyriques.

Nous participions, mes deux amis et moi, aux « Exercices oraux et écrits » que Schröer dirigeait à l'Ecole Polytechnique. Comme tant d'autres, nous y recevions les suggestions les plus précieuses. C'était l'occasion pour nous jeunes étudiants, de faire des conférences se rap-

portant à notre recherche personnelle; Schröer en discutait avec nous et, grâce à son idéalisme merveilleux et son noble enthousiasme, savait éveiller en nos âmes les élans les plus généreux.

Mon ami m'accompagnait parfois lorsque j'étais invité à me rendre chez Schröer. Au cours de ces visites il s'animait toujours, alors que par ailleurs il avait souvent une attitude grave. Une contradiction intérieure l'empêchait de dominer la vie. Aucune profession n'était assez attrayante pour qu'il pût s'y vouer avec joie. Tout son intérêt était consacré à la poésie, et en dehors d'elle il ne parvenait pas à établir un juste rapport avec l'existence. Il dut finalement se résigner à accepter un emploi très quelconque. Je restai en rapports épistolaires avec lui. Ses essais poétiques ne pouvant lui apporter de satisfactions véritables, il en fut profondément affecté. La vie ne lui apporta rien de bien précieux. Je dus, à regret, me rendre compte, d'après ses lettres et nos conversations, qu'il était de plus en plus hanté par l'idée d'une maladie incurable dont il souffrirait. Il n'y avait rien à faire contre ce soupçon dénué de fondement. Je reçus un jour la nouvelle que ce jeune homme, auquel j'étais très attaché, avait volontairement mis fin à ses jours.

J'eus, à cette époque, des liens d'amitié très étroits avec un jeune homme venu du Siebenbürgen allemand pour fréquenter l'Ecole Polytechnique de Vienne. Je l'avais rencontré pour la première fois à l'occasion de ces cours pratiques de Schröer. Il avait fait un exposé sur le pessimisme. Dans sa conférence, il fit revivre toute l'argumentation de Schopenhauer en faveur d'une telle conception de la vie. Il y ajouta ses propres sentiments pessimistes. Je me proposai pour lui donner la réplique. J'utilisai des accents tonitruants pour réfuter le pessimisme; je qualifiai Schopenhauer de « génie borné » et

terminai par ces mots: « Si l'honorable conférencier devait avoir raison avec ses théories pessimistes, je préférerais être la poutre de bois que mes pieds foulent plutôt qu'un être humain ». Dans mon entourage on allait longtemps encore me railler à propos de cette phrase, mais elle créa entre moi et ce jeune pessimiste un lien de profonde amitié. Nous passions de longs moments ensemble. Lui aussi se croyait poète. Je restais souvent des heures dans sa chambre à écouter avec plaisir la lecture de ses poèmes. De son côté, il manifestait un intérêt chaleureux pour mes aspirations spirituelles, bien plus cependant à cause de l'amitié qu'il me portait, que par quelque penchant pour l'objet de mes préoccupations. Il sut nouer de beaux et nombreux liens d'amitié et s'éprit de plusieurs jeunes filles. Il en avait besoin, car sa vie était très difficile. Démuni de tout, il avait fréquenté l'école de Hermannstadt; il était alors déjà obligé de gagner sa vie en donnant des leçons privées. Monté à Vienne, il eut l'idée géniale d'enseigner ses élèves de Hermannstadt par correspondance. Il manifestait peu d'attrait pour l'enseignement universitaire. Un jour, il voulut pourtant passer un examen de Chimie. Il n'avait suivi aucun cours, ni ouvert aucun manuel. La nuit précédant l'examen, il se fit lire par un ami un résumé de toute la matière. Finalement il s'endormit en cours de lecture. Néanmoins il se présenta à cet examen en même temps que son ami. Tous deux d'ailleurs furent « brillamment » recalés.

Ce jeune homme avait en moi une confiance illimitée. Pendant un certain temps il me considéra presque comme un confesseur. Il étalait devant mon âme une vie intéressante où dominait souvent un accent de tristesse, et néanmoins plein d'enthousiasme pour le Beau. Il me témoignait tant d'amitié et d'affection qu'il était bien difficile parfois de ne pas le décevoir. C'était le cas

surtout lorsqu'il pensait que je ne lui accordais pas suffisamment d'attention. Or cela était inévitable, puisque j'avais certains centres d'intérêts pour lesquels je ne trouvais pas chez lui de véritable compréhension. Mais tout ceci ne fit que rendre notre amitié plus cordiale. Chaque été il passait ses vacances à Hermannstadt. Il y recrutait des élèves auxquels, dans le courant de l'année, il adressait de Vienne des leçons par correspondance. Je recevais alors toujours de longues lettres de lui. Il souffrait de ce que je ne lui répondais que rarement, ou pas du tout. Mais quand, en automne, il revenait à Vienne, il courait à ma rencontre comme un enfant; et notre vie commune reprenait de plus belle. Je lui dois de m'avoir, à cette époque, mis en rapport avec beaucoup de monde. Il aimait m'entraîner chez toutes les personnes qu'il fréquentait. Et de mon côté, j'avais soif de société. Cet ami enrichit mon existence, m'apporta bien des joies et beaucoup de chaleur.

Cette liaison amicale a duré toute la vie, jusqu'à la mort de cet ami il y a quelques années. Elle survécut à bien des tourments et j'aurai encore souvent l'occasion d'y revenir.

Dans ma contemplation rétrospective surgissent de nombreuses relations qui, aujourd'hui encore, remplissent mon âme de sentiments d'affection et de reconnaissance. Je ne peux ici tout raconter en détail et dois même passer sous silence certaines expériences personnelles qui me touchèrent de près et dont je me souviens toujours.

Les amitiés de jeunesse, que j'ai nouées à l'époque, eurent une influence curieuse sur le cours de mon existence. Elles m'obligèrent à cultiver dans mon âme un genre de double vie. Ma lutte intérieure tournée vers les énigmes de la connaissance intéressait bien mes amis, mais la part active qu'ils y prenaient était insignifiante.

Devant ces énigmes je demeurais plutôt solitaire. Par contre, je participais intensivement aux événements qui jalonnaient l'existence de mes amis. Ma vie connaissait donc deux courants parallèles: l'un que je suivais comme un voyageur solitaire, l'autre où je me trouvais en compagnie de gens qui m'étaient chers. Dans bien des cas ces dernières expériences eurent une importance profonde et durable pour mon évolution.

Je me souviens plus particulièrement d'un ami qui était mon camarade de classe à Wiener-Neustadt. Toutefois, à cette époque, il m'était étranger. Ce n'est qu'à Vienne, où il me rendit d'abord souvent visite, puis se fixa comme fonctionnaire, que j'appris à mieux le connaître. Déjà à Wiener-Neustadt il avait exercé une certaine influence sur ma vie, sans que nous eussions de contacts directs. Cela se passa lors d'une leçon de gymnastique en commun. Pendant qu'il faisait de la gymnastique et que j'étais justement inoccupé, il abandonna un livre à portée de main. C'était « L'Ecole Romantique » et « L'histoire de la Philosophie en Allemagne » de Heine. J'y jetai un regard. Ceci m'amena à lire l'ouvrage. J'y puisai de nombreuses suggestions, mais je ressentis une très vive aversion pour la manière dont Heine traitait les sujets vitaux qui me touchaient de près. Sa façon de penser et de sentir conduisait à une conception totalement opposée à la mienne; elle m'incita néanmoins à m'interroger sur l'orientation que je devais donner à ma vie intérieure.

Ce livre fut l'occasion d'une conversation avec mon camarade; elle me révéla sa vie intérieure qui allait être la base d'une amitié durable. Mon ami était un être renfermé; ses confidences étaient rares. Il passait le plus souvent pour un original. Avec les rares personnes à qui il se confiait, il était très loquace, surtout dans ses lettres. Il s'était découvert une vocation de poète. Il croyait

être porteur d'une grande richesse intérieure. Dans ses relations, surtout lorsqu'il s'agissait de jeunes filles, il était enclin à rêver une situation plutôt qu'à véritablement la réaliser. Il était parfois sur le point de le faire, mais ne parvenait pas à une concrétisation effective. Dans nos conversations il vivait ses rêves avec intensité et enthousiasme, comme s'il s'agissait de réalités. Aussi éprouvait-il inévitablement une grande amertume chaque fois que ses rêves s'évanouissaient.

Il en résulta pour lui une vie intérieure qui n'avait rien de commun avec sa vie extérieure. Elle était l'objet de douloureuses introspections qui se reflétaient dans ses nombreuses lettres et ses conversations. C'est ainsi qu'un jour, il m'envoya une longue dissertation pour m'expliquer comment la moindre expérience, aussi bien que la plus profonde devenait intérieurement pour lui un symbole, et comment il vivait au milieu de ces symboles.

J'aimais cet ami et c'est avec affection que je me prêtais à ses rêves; mais en sa présence j'avais toujours le sentiment qu'en nous élevant vers les nuages nous perdions pied. Cela fut une expérience singulière pour moi qui m'efforçais sans cesse de trouver précisément dans la connaissance les bases solides de toute existence. Lorsque j'étais en face de mon ami, je devais toujours pour ainsi dire m'échapper de ma propre entité pour en revêtir une autre. Il aimait beaucoup ma compagnie; parfois il se lançait dans de grandioses considérations théoriques sur la « différence de nos natures ». Porté par des liens d'amitié plus puissants que la pensée, il ne se doutait pas à quel point nos idées s'accordaient peu.

Je connus une situation semblable avec un autre condisciple de Wiener-Neustadt. Il avait appartenu à la classe immédiatement au-dessous de la mienne au collège technique; mais notre fréquentation date de son entrée, un an plus tard que moi, à l'Ecole Polytechnique

de Vienne. Nous fûmes alors souvent ensemble. Lui aussi s'intéressait peu à mes préoccupations concernant les problèmes de la connaissance. Il étudiait la chimie. La conception scientifique moderne à laquelle il était confronté, le rendait sceptique vis-à-vis de ma conception spirituelle de la vie. Je ne sus que plus tard combien cet ami, dans son être intime, était très proche de mon attitude intérieure; mais à l'époque il n'avait jamais laissé entrevoir ses convictions profondes. De ce fait, nos longues et interminables discussions devinrent-elles pour moi une « lutte contre le matérialisme ». Il opposait à ma conviction des valeurs spirituelles du monde tous les soi-disant arguments qu'il croyait pouvoir tirer de la conception scientifique d'alors. J'eus donc, à cette époque déjà, à mobiliser toutes mes ressources intellectuelles pour combattre les objections que la pensée matérialiste pouvait émettre contre une conception spirituelle du monde.

Nos débats furent un jour particulièrement animés. Après ses cours, mon ami faisait chaque soir le voyage de Vienne à Wiener-Neustadt où il résidait toujours. Je l'accompagnais souvent par la Alleeasse jusqu'à la gare du sud. Ce jour là, au moment où nous entrâmes en gare et où le train allait partir, nous atteignîmes justement au paroxysme de notre débat sur le matérialisme. Je résumai alors ce que j'avais encore à dire en ces mots: « tu prétends donc, lorsque tu dis: « je pense », — que cela est un effet nécessaire des processus qui se déroulent dans ton système cérébro-nerveux. Seuls ces processus constitueraient la réalité. Et il en serait ainsi, lorsque tu dis: « je vois ceci ou cela, je marche etc... » Mais attention: tu ne dis pas « mon cerveau pense, mon cerveau voit ceci ou cela, mon cerveau marche ». Or si tu étais vraiment persuadé de ce que tu avances en théorie, tu devrais corriger ta façon de parler. Si, néan-

moins tu emploies le mot « je », tu exprimes tout simplement une contre-vérité. Mais tu ne peux pas résister à ton instinct sain qui s'oppose aux insinuations de ta théorie. Ton expérience concrète est donc différente de la théorie que tu avances. Ta conscience fait de ta théorie un mensonge ». Mon ami secoua simplement la tête. Il n'eut pas le temps de répondre. Je m'en retournai tout seul et, à force d'y réfléchir, je dus m'avouer que l'objection faite contre le matérialisme ne correspondait pas, sous cette forme grossière, à une philosophie particulièrement exacte. Mais juste cinq minutes avant le départ du train, je m'attachais moins à développer une preuve philosophiquement irrécusable, qu'à exprimer la certitude intérieure que j'avais de la nature du « Moi » humain. Celui-ci constituait à mes yeux l'expérience intime d'une *réalité* immanente, pouvant être vérifiée. Cette réalité ne me semblait pas moins certaine que toutes celles admises par le matérialisme. Mais elle ne contenait rien de matériel. La conviction de la réalité et de la spiritualité du Moi m'a aidé, au cours des années suivantes, à triompher de toutes les tentations venant du matérialisme. Je savais que ce Moi est inébranlable. Il était évident pour moi que celui qui ne voit dans le Moi qu'une apparence, que la résultante de processus divers, ignore ce qu'est ce « Moi ». Qu'il s'agissait là de ma conviction spirituelle intérieure, c'est ce que je désirais faire comprendre à mon ami. Nous eûmes encore souvent l'occasion de nous combattre sur ce terrain. Mais comme nous avions par ailleurs tant de sentiments communs dans nos considérations générales sur la vie, la violence de nos discussions théoriques ne suscita jamais le moindre malentendu dans nos rapports personnels.

Ma participation à la vie estudiantine de Vienne se concrétisa à cette époque. Je devins membre de la

« Salle de lecture allemande de l'Ecole Polytechnique ». En assemblée ou petits groupes nous discussions à fond l'actualité politique et culturelle de notre temps. Ces discussions faisaient surgir toutes les opinions possibles et impossibles que des jeunes gens peuvent avancer. Les avis s'opposaient avec véhémence surtout lorsqu'il s'agissait d'élire des fonctionnaires. Cette concertation de la jeunesse sur les événements de la vie publique en Autriche était à la fois suggestive et excitante. C'était l'époque où se formaient les partis nationaux aux nuances toujours plus accentuées. On pouvait déjà discerner les germes de cette prochaine désagrégation de l'Empire que la guerre mondiale allait confirmer.

J'avais été nommé responsable de la bibliothèque de cette « Salle de lecture ». En cette qualité je m'efforçais de découvrir des auteurs dont on pouvait penser que les ouvrages auraient quelque valeur pour la bibliothèque des étudiants. J'adressai à ces auteurs des lettres de sollicitations. J'eus souvent une centaine de ces lettres à rédiger par semaine. Mon « travail » contribua à augmenter rapidement notre bibliothèque. Mais je n'étais pas le dernier à en bénéficier. J'eus ainsi très largement l'occasion de me familiariser avec la littérature scientifique, artistique, culturelle et politique de l'époque. J'étais d'ailleurs un lecteur assidu des livres ainsi reçus.

Je fus par la suite nommé président de cette « Salle de lecture ». C'était une fonction délicate, car j'étais confronté à un nombre important de partis très différents les uns des autres, et je devais tenir compte de la part relative de vérité chez chacun. Les membres de ces partis venaient me voir. Tous voulaient me persuader que leur parti était le seul à avoir raison. Lors de mon élection, tous les partis avaient voté pour moi, car jusqu'alors ils avaient simplement entendu mes interventions, dans des assemblées, en faveur de ce qui me sem-

Moriz Zitter, 1860–1921,  
ami de Herrmannstadt



Bartholomäus Carneri,  
1821–1909



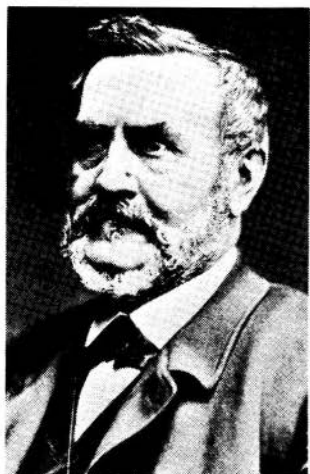
Ernst von Plener, 1841–1923



Constantin Tomaszczuk



Georg Lienbacher,  
1822–1896



Franz Ladislaus von Rieger,  
1818–1903



Otto Hausner, 1827–1903

blait juste. Mais après six mois de présidence, tous votèrent contre moi. Ils avaient entre temps découvert que je ne pouvais pas donner raison à chaque parti, tel qu'ils l'exigeaient.

Mon besoin de compagnie fut largement comblé à la « Salle de lecture ». On y gagnait en intérêt pour les problèmes de la vie publique du fait que celle-ci se reflétait dans les manifestations de nos cercles d'étudiants. J'assistai à de nombreux et passionnants débats des parlementaires dans la galerie de la Chambre des Députés et du Sénat autrichien.

En dehors des débats parlementaires d'une portée souvent considérable, je m'intéressais plus spécialement à la personnalité des députés. Assis au bout d'un banc on pouvait voir chaque année le fin philosophe Bartholomäus Carneri dans sa fonction de rapporteur principal du budget. Il lançait un réquisitoire cinglant contre le ministère Taaffe, et défendait ainsi l'ethnie allemande en Autriche. On trouvait aussi Ernst von Plener, un orateur sec, autorité incontestée des problèmes financiers. On avait la chair de poule quand il critiquait froidement, preuves chiffrées en main, les dépenses du ministre des finances Dunajewski. Puis il y avait les coups de tonnerre du Ruthène Tomaszczuk contre la politique des nationalités. On avait l'impression qu'il lui importait surtout de trouver, au bon moment, une formule bien placée pour entretenir l'antipathie contre les ministres. Il y avait aussi Lienbacher, le député clérical toujours intelligent et rusé comme un paysan. Sa tête légèrement penchée en avant donnait à son discours une auréole de sérénité. Gregor, le député des jeunes Tchèques, se faisait remarquer par ses interventions tranchantes. Il avait presque tout d'un démagogue. Le parti tchèque conservateur était représenté par Rieger, personnalité caractéristique de cette culture nationale tchèque, issue d'un

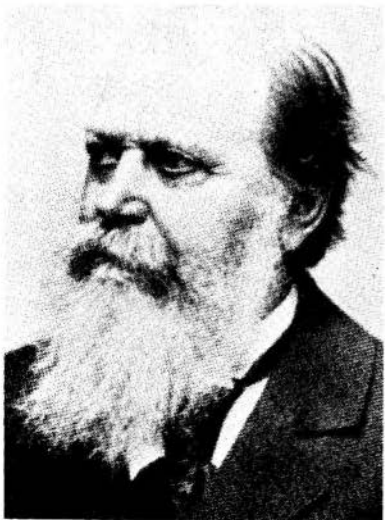
long passé, qui avait pris conscience d'elle-même dans la seconde moitié du XIXe siècle. C'était un homme d'une parfaite maturité d'esprit, d'une rare sensibilité, et doué d'une volonté très sûre. A l'aile droite, au milieu des sièges occupés par les polonais, parlait Otto Hausner. Il se contentait souvent de commenter avec esprit des extraits de ses lectures; d'autres fois, il décochait, avec un malin plaisir, des traits bien mérités dans toutes les directions de la Chambre. Derrière son monocle clignait un œil satisfait et intelligent, alors que l'autre œil semblait approuver ce que le premier venait d'exprimer. Cet orateur avait parfois des paroles prophétiques sur l'avenir de l'Autriche. On devrait aujourd'hui relire ce qu'il avait dit; on serait alors étonné de sa clairvoyance. A l'époque on riait de choses qui, quelques décades plus tard, sont devenues d'amères réalités.



Rudolf Steiner, 1882



Karl Julius Schröer,  
1825–1890



Karl Julius Schröer  
à 70 ans

## CHAPITRE V

La vie publique de l'Autriche ne m'a pas suggéré de réflexions allant jusqu'à influencer mon être intime. Je m'en tins à l'*observation* d'une situation extrêmement complexe. Seules mes conversations avec Karl Julius Schröer surent m'intéresser en profondeur. Il m'avait permis, à cette époque, d'aller souvent lui rendre visite. Sa propre destinée était étroitement liée à celle des Allemands d'Autriche-Hongrie. Il était le fils de Tobias Gottfried Schröer, qui dirigeait à Presbourg un lycée allemand et écrivait des drames ainsi que des livres d'Histoire et d'Esthétique. Ces derniers parurent sous le nom de Chr. Oeser et eurent comme manuels d'enseignement une certaine vogue. Les œuvres poétiques de Tobias Gottfried Schröer n'atteignirent pas le grand public, malgré leur valeur incontestée; leur notoriété ne dépassa pas certains milieux avertis. Les opinions de l'auteur contrastaient avec le courant politique qui caractérisait la Hongrie à cette époque. Ces ouvrages durent être publiés, sans nom d'auteur, à l'étranger, dans des pays de langue allemande. Si ses opinions avaient été connues en Hongrie, il aurait non seulement été démis de ses fonctions, mais encore risqué de sévères sanctions.

Dès sa jeunesse, et jusqu'au sein même du foyer

paternel, Karl Julius Schröer connu cet esprit hostile dirigé contre la culture allemande. C'est dans ces conditions qu'il cultiva son attachement pour le génie de la littérature allemande, ainsi que pour tout ce qui concernait Goethe. « L'Histoire de la poésie allemande », de Gervinus, exerça sur lui une forte influence.

Dans les années quarante du XIX<sup>e</sup> siècle, il se rendit en Allemagne pour y étudier la langue et la littérature allemande à l'université de Leipzig, puis de Halle et Berlin. Après son retour, il entra au lycée de son père comme professeur de littérature allemande et directeur d'un séminaire. C'est là qu'il connut les Jeux de Noël populaires que la colonie allemande des environs de Presbourg interprétait chaque année. Il eut beaucoup de sympathie pour cette expression populaire du génie germanique. Les Allemands immigrés dans cette région de Hongrie étaient venus, il y a plusieurs siècles, des pays de l'ouest d'où ils avaient apporté ces jeux; ils entretenaient cette tradition de Noël, sans doute originaire des régions voisines du Rhin. Ces jeux populaires faisaient revivre les récits du Paradis, de la Nativité du Christ, et de l'Apparition des trois rois mages. Après avoir assisté aux représentations et consulté les anciens manuscrits que détenaient les paysans, Schröer les publia sous le titre « Jeux de Noël allemands joués en Hongrie ».

De plus en plus séduit par le folklore germanique, Schröer s'y consacra avec une profonde affection. Il voyagea pour étudier les dialectes allemands dans les différentes contrées d'Autriche. Chaque fois qu'il trouvait des traces du folklore allemand inséré dans les régions slaves, magyares et italiennes de la Monarchie danubienne, il s'efforçait d'en connaître le caractère spécifique. C'est ainsi que naquirent ses dictionnaires et grammaires du dialecte de Zip répandu au sud des Carpathes, du dialecte de Gottschee parlé par une petite

partie de la population allemande dans le Krain, ainsi que du dialecte des Heanzen encore en usage dans l'ouest de la Hongrie.

Schröer ne considérait pas ces études sous leur aspect purement scientifique. Il se consacrait de toute son âme à déchiffrer les manifestations du folklore; auprès de ceux qui en avaient été déracinés par la vie, il s'efforça, par la parole et dans ses écrits, de stimuler l'éveil de la conscience pour ces valeurs populaires. Il devint ensuite professeur à Budapest. Compte tenu des idées qui y avaient cours, il ne s'y sentit pas à l'aise. Il choisit de s'établir à Vienne où il fut d'abord chargé de la direction des écoles protestantes et, plus tard, nommé professeur de langue et de littérature allemande. Il occupait déjà cette situation lorsque j'eus le bonheur de le connaître et de l'approcher. Sa vie et toutes ses pensées étaient consacrées à Goethe. Il travaillait à l'édition et à la préface de la seconde partie du Faust, dont il avait déjà publié la première.

Lors de mes visites, quand j'entrais dans la petite bibliothèque de Schröer, qui lui servait de cabinet de travail, je me sentais pris par une atmosphère spirituelle bien agréable. Je savais déjà combien Schröer était controversé pour ses ouvrages, notamment pour son « Histoire de la poésie allemande du XIX<sup>e</sup> siècle », par les partisans des nouvelles méthodes apparues dans l'histoire littéraire. Il n'écrivait pas comme, par exemple les adeptes de Scherer, qui traitaient les créations littéraires à la manière des sciences naturelles. Il cultivait certains sentiments et certaines idées concernant la littérature, et il les exprimait d'une façon humaine, sans trop se référer aux « sources ». On est allé jusqu'à l'accuser d'avoir tout simplement improvisé ses livres.

Or, cela m'intéressait peu. En sa présence j'étais comme envahi par une chaleur spirituelle. Il me permet-

taît de passer des heures auprès de lui. Lorsqu'il évoquait les Jeux de Noël, c'est avec un cœur débordant d'enthousiasme qu'il faisait revivre l'esprit des dialectes allemands, et plus généralement toute l'évolution de la vie littéraire. Je m'initiai ainsi au rapport des dialectes avec le langage classique. Je ressentis une grande joie à l'entendre parler, comme il l'avait déjà fait à l'occasion d'un de ses cours, sur Joseph Misson, ce poète du dialecte bas-autrichien, auteur du livre: « Le Naaz, un jeune paysan de Basse-Autriche, part pour l'étranger ». Schröer me prêtait toujours des livres de sa bibliothèque; je pouvais ainsi approfondir l'objet de nos entretiens. Chaque fois que je restais en tête à tête avec lui, j'avais l'impression d'une troisième présence: l'esprit de Goethe. Schröer se consacrait si intensément à cet auteur et à ses œuvres, que chaque sentiment ou pensée surgissant en lui, lui faisaient se demander intérieurement: Goethe aurait-il senti ou pensé de même ?

Mon esprit écoutait avec sympathie tout ce qui venait de Schröer. Cependant, sa présence ne me dispensa pas d'avoir à élaborer dans mon âme, en toute indépendance, l'objet de ma quête spirituelle. Schröer était un idéaliste, et pour lui le monde des idées s'identifiait avec la force agissante qui se manifeste dans toute création de la nature et de l'homme. Pour moi, l'idée n'était que l'ombre d'un monde spirituel autrement plus vivant. J'allais jusqu'à éprouver quelques difficultés à m'expliquer clairement la différence entre la conception de Schröer et la mienne. Les idées étaient pour lui les puissances agissantes de l'Histoire. Il sentait de la vie dans leur existence. Quant à moi, la vie de l'esprit, je la situais *derrière* les idées, et je considérais que celles-ci n'en étaient, dans l'âme humaine, que ses manifestations. Je ne pus trouver alors d'autre expression pour caractériser ma façon de penser que celle d'« *idéalisme objec-*

*tif* ». Je voulais dire par là que le fait d'apparaître liée à l'*objet spirituel*, comme la couleur à l'être sensible, me semblait constituer la caractéristique essentielle de l'idée, et non le fait de se manifester dans le sujet humain; l'âme humaine, le sujet, peut alors l'y apercevoir, au même titre que l'œil perçoit la couleur sur un être vivant.

Par sa forme d'expression Schröer se rapprochait très largement de ce que je pensais des manifestations de « l'âme du peuple », dont nous débattions. Il en parlait comme s'il s'agissait d'une réelle entité spirituelle qui se manifeste dans l'ensemble des individus appartenant à un peuple. Ses paroles prenaient alors un caractère qui ne visait pas simplement une idée abstraite. C'est ainsi que nous considérions ensemble la constellation de la vieille Autriche et l'effet individuel de chacune des âmes des peuples qui la composait. Dans un tel contexte, je pus me faire sur la vie publique une idée qui atteignit mon âme en profondeur.

Ainsi, mes expériences intérieures d'alors se rattachaient étroitement à mes rapports avec Karl Julius Schröer. Les sciences naturelles ne le touchaient guère, mais elles étaient un sujet constant de mes réflexions intimes. Je désirais que mon « idéalisme objectif » soit en accord avec la connaissance de la nature.

Au temps de mes plus fréquentes visites chez Schröer, le problème des rapports du monde spirituel et du monde naturel m'apparut sous un angle nouveau. La méthode scientifique de Goethe n'y était absolument pour rien, car Schröer lui-même ne pouvait rien me dire de décisif au sujet des travaux de Goethe dans ce domaine. Il se réjouissait chaque fois qu'il découvrait chez des savants quelque commentaire bienveillant à l'égard des considérations goethéennes sur les plantes et les animaux. En ce qui concerne la théorie des cou-

leurs de Goethe, par contre, il ne rencontra dans les milieux scientifiques qu'un refus absolu de l'admettre. Lui-même ne se forma aucune opinion précise à ce sujet.

Mon attitude vis-à-vis des sciences ne fut, à cette époque de ma vie, nullement influencée par mes contacts avec Schröer qui pourtant me fit pénétrer assez avant dans la vie spirituelle de Goethe. J'éprouvais des difficultés à m'expliquer, à la manière des physiciens, les faits révélés par l'Optique.

Je considérais comme inadmissible l'analogie entre la lumière et le son, établie par la théorie scientifique. On parlait de « son en général » et de « lumière en général ». Voici en quoi consistait cette analogie: On expliquait chaque son ou timbre par une modification spécifique des vibrations de l'air; ce qu'il y a d'objectif dans le son, on le cherchait dans l'état ondulatoire de l'air et nullement dans l'expérience humaine de la sensation sonore. On se représentait la lumière à peu près de la même façon. Un mouvement ondulatoire dans l'éther, c'est-à-dire un phénomène extérieur à l'homme, servait d'explication pour la sensation visuelle qu'il pouvait avoir. Les couleurs étaient alors des ondes éthériques aux formes spéciales. La pensée de cette analogie constituait pour moi un supplice intérieur. En effet, je croyais avoir clairement compris que le concept « son » n'était qu'une concentration abstraite des différents incidents dans le monde sonore, alors que la « lumière » était quelque chose de concret par rapport aux phénomènes du monde illuminé. Le « son » était, selon moi, un concept d'ensemble à caractère *abstrait*, alors que la « lumière » était une réalité concrète. Je me disais que la lumière en tant que telle n'était jamais perçue par les sens; on ne percevait que les « couleurs »; on les percevait *grâce* à la lumière qui se révèle dans toute perception de couleur

mais qui, elle-même, ne peut pas être directement perçue par les sens. La lumière « blanche » n'est pas de la lumière, mais déjà une couleur.

La lumière devint ainsi pour moi une véritable entité *au sein du monde sensible*, tout en étant elle-même extra-sensible. Je m'éveillai alors à l'antinomie du nominalisme et du réalisme, telle qu'elle s'est développée dans la scolastique. Les réalistes affirmaient que les concepts étaient des entités vivantes dans les choses, et que seule la connaissance humaine peut les en extraire. Les nominalistes, par contre, ne voyaient dans les concepts que des noms formés par les hommes, noms qui résument des éléments variés des choses, mais qui ne possèdent, dans celles-ci, aucune existence. Je considérais donc de façon nominaliste les expériences sonores, et de façon réaliste les expériences qui résultent de la lumière.

C'est à partir de cet ordre d'idées que j'abordai l'Optique des physiciens. Je dus en récuser de nombreux aspects. Je fus amené ainsi à des conceptions qui me conduisirent à la théorie des couleurs de Goethe. C'est par ce côté-là que je me frayai un chemin jusqu'aux œuvres scientifiques de cet auteur. Je commençai par apporter à Schröer de petits traités où j'avais consigné mes idées scientifiques. Il ne savait trop qu'en faire, car ils n'étaient pas encore élaborés dans l'esprit de Goethe; je m'étais simplement contenté d'ajouter à la fin la remarque suivante: lorsque l'on sera parvenu à réfléchir sur la Nature dans le sens que j'ai indiqué, alors seulement la science rendra justice aux recherches naturalistes de Goethe. Schröer éprouvait une joie intime à m'entendre parler de la sorte; mais cela n'entraîna aucune conséquence pratique. L'incident suivant caractérise bien la situation dans laquelle je me trouvais. Schröer me raconta un jour qu'il avait eu une conver-

sation avec un de ses collègues physicien. « Oui », lui avait dit ce collègue, « Gœthe s'est révolté contre Newton, et Newton était pourtant un grand génie »; à cela Schröer avait répondu: « Mais Gœthe, lui aussi, était un génie ». Je demeurai donc, là encore, tout seul devant cette énigme qui me tracassait.

Les idées que je pus acquérir par l'étude de l'Optique expliquée par les physiciens, semblèrent devoir me permettre d'établir un pont entre mes connaissances du monde spirituel et celles venant des sciences naturelles. Je sentis alors la nécessité d'expérimenter certaines manifestations optiques, afin de contrôler sur le *plan sensible* le bienfondé de mes *pensées* relatives à l'essence de la lumière et des couleurs. Il ne m'était pas facile d'acheter les appareils nécessaires à de telles expériences. Les leçons privées que je donnais ne me procuraient que de maigres ressources. Je fis donc l'impossible pour arriver à faire des séries d'expériences capables de m'apporter une connaissance, exempte de préjugés, des phénomènes optiques dans la nature.

Je m'étais familiarisé avec les procédés de l'expérimentation physique, au cours de mes travaux effectués dans le laboratoire de Reitlinger. Je pratiquais couramment le traitement mathématique des données de l'Optique, car j'avais fait des études plus poussées dans cette spécialité. Malgré toutes les objections de la physique classique contre la théorie des couleurs de Gœthe, je fus, à partir de mes propres expériences, amené à m'éloigner de plus en plus de la théorie classique, pour rejoindre Gœthe. Je me rendais compte que toute l'expérimentation courante ne restituait que la reconstitution de manifestations consécutives à la lumière, « liées à la lumière », — pour employer une expression de Gœthe —, et non la vérification de phénomènes dus à la lumière elle-même, réalisés « avec la lumière ». Je me disais: la

couleur n'est pas extraite de la lumière, comme le prétend la conception newtonienne; la couleur apparaît bien plutôt lorsque des obstacles entravent la libre expansion de la lumière. Cette conclusion me semblait découler immédiatement des expériences réalisées.

De ce fait, je ne pouvais plus ranger la « lumière » dans la série des réalités purement physiques. Elle apparaissait comme un degré intermédiaire entre les réalités accessibles aux sens et celles accessibles à l'esprit.

Je ne désirais pas m'occuper de ces choses en me contentant de théories philosophiques. Par contre, je tenais beaucoup à *déchiffrer correctement* les faits de la nature. Je me rendais toujours mieux compte que la lumière ne pénètre *pas* dans le domaine perceptible aux sens, mais qu'elle demeure au-delà; par contre on peut voir les couleurs apparaître dès que le domaine sensible entre dans le rayon d'action de la lumière.

Je sentis alors le besoin de m'approcher une nouvelle fois des connaissances scientifiques à partir des points de vue les plus variés. Je fus donc amené à reprendre l'étude de l'Anatomie et de la Physiologie. J'étudiai les différentes formes de l'organisme humain, animal et végétal. J'accédai ainsi, d'une manière toute personnelle, à la théorie des métamorphoses de Gœthe. Je me rendis de mieux en mieux compte comment l'image de la nature, perçue par les sens, mène tout droit à la connaissance issue de ma vision spirituelle.

Lorsque j'observais, avec cette attitude spirituelle, l'activité psychique de l'homme, sa pensée, son sentiment et sa volonté, l'image de « l'homme spirituel » se formait en moi avec une netteté saisissante. Je ne pouvais me contenter de voir dans la pensée, le sentiment et la volonté de simples abstractions comme on le fait communément. Je voyais en effet, dans ces manifesta-

tions intimes de la vie, des forces créatrices qui faisaient surgir devant mon regard intérieur cet « homme en tant qu'esprit ». Lorsque mes yeux se tournaient ensuite vers l'apparence sensible de l'homme, celle-ci faisait naître en moi son complément, sa forme spirituelle qui se manifeste dans le sensible.

J'accédai ainsi à cette forme « *sensible-suprasensible* » dont parle Goethe, et qui, pour la conception naturaliste aussi bien que celle véritablement spirituelle, s'insère entre le sensible que l'on peut saisir et le spirituel que l'on peut contempler.

L'Anatomie et la Physiologie me poussèrent progressivement vers cette forme sensible-suprasensible. Alors mon regard s'arrêta, de façon encore bien imparfaite, sur la triple constitution de l'entité humaine, que je n'allais communiquer au public que bien plus tard, après trente années d'études silencieuses, dans mon livre « Enigmes de l'âme ». Il m'apparut d'abord que c'est dans la partie de l'organisme humain, où la formation tend vers une prépondérance neuro-sensorielle, que la forme sensible-suprasensible s'imprègne le plus intensément dans le support sensible-perceptible. L'organisation de la tête me semblait être celle où le sensible-suprasensible se montre le plus nettement dans la forme sensible. Le système des membres, par contre, me paraissait être celui où le sensible-suprasensible demeure le plus discret; ici, ce sont les forces agissantes de la nature, donc extérieures à l'homme, qui se propagent jusque dans la formation humaine. Entre ces deux pôles de l'organisation humaine je plaçais tout ce qui s'exprime par le rythme, le système respiratoire et circulatoire etc....

Je ne trouvais alors personne à qui parler de ces notions. S'il m'arrivait d'y faire allusion, on les considérait aussitôt comme le résultat d'une spéculation

philosophique; j'étais pourtant certain qu'elles s'étaient révélées à moi au cours de mes recherches expérimentales, tout à fait objectives, dans le domaine de l'Anatomie et de la Physiologie.

J'étais seul avec mes idées; mon âme quelque peu déprimée se trouvait soulagée chaque fois que je reprenais la lecture de la conversation entre Goethe et Schiller, au sortir de la séance de la Société d'Histoire naturelle d'Iéna. Selon leur avis à tous deux, on ne pouvait étudier la Nature d'une façon aussi morcelée que l'avait fait le botaniste Batsch dans la conférence qu'ils venaient d'entendre. Devant Schiller, Goethe esquissa en quelques traits sa « plante originelle » (Urpflanze). Elle représentait sous une forme à la fois sensible et suprasensible la plante dans sa globalité, d'où se dégagent la feuille, la fleur, etc.... reproduisant dans les détails son entité totale. Schiller ne s'était alors pas encore débarrassé de ses idées kantienne et ne voyait dans ce « tout » qu'une « idée » que la raison humaine se forme par l'observation des détails. Cela, Goethe ne voulait pas l'admettre. En esprit il « voyait » le tout, comme il voyait le détail par les sens. Il n'admettait aucune différence de principe entre la perception spirituelle et la perception sensible, mais seulement une transition de l'une à l'autre. Il se rendait bien compte que toutes deux prétendent à une réalité expérimentale. Or Schiller ne parvenait pas à se défaire de sa conviction que la « plante originelle » n'est pas une expérience, mais une idée. A cela Goethe répondit en accord avec sa manière de penser, que dans ce cas il voyait de ses yeux ses idées devant lui.

Ma longue lutte intérieure se trouva apaisée quand je crus avoir saisi le sens de ces paroles de Goethe. Sa conception de la nature me parut être conforme à la réalité spirituelle.

Une nécessité interne me poussait désormais à étudier

en détail les œuvres scientifiques de Goethe. Je n'enviais nullement, dans un premier temps, de commenter ces écrits, comme je le fis plus tard dans l'introduction que je rédigeai pour la Littérature Nationale Allemande, éditée par Kürschner. Je pensais bien plutôt à traiter, en toute indépendance, l'un des domaines des Sciences naturelles, et de le décrire sous l'aspect de cette conformité avec l'esprit, tel que je l'entrevois.

Ma vie extérieure, cependant, ne me permettait pas d'entreprendre une pareille tâche. J'étais toujours contraint de donner des leçons privées dans les branches les plus diverses. Les situations « pédagogiques » auxquelles j'eus à me conformer étaient très variées. Ainsi, à Vienne, surgit un jour un officier prussien qui, pour une raison quelconque, avait dû quitter l'armée allemande. Il voulait se préparer pour entrer dans l'armée autrichienne en qualité d'officier du génie. Un destin particulier fit de moi son professeur de mathématiques et de sciences naturelles. Cet enseignement m'apporta les plus grandes satisfactions, car mon « élève » était un homme extrêmement aimable, qui, une fois que nous avions terminé les leçons de mathématiques et de mécanique, dont il avait besoin, ne demandait qu'à engager des entretiens privés avec moi. En d'autres occasions j'eus des étudiants qui, après avoir achevé leurs études, se préparaient au doctorat; là encore, j'avais surtout à enseigner les mathématiques et les sciences.

Cela m'obligea à retravailler sans relâche les sciences et à me familiariser avec les idées scientifiques de l'époque. En effet, mon enseignement ne pouvait porter que sur les conceptions en cours; mais ce qui m'importait le plus, au sujet de la connaissance de la nature, je devais le garder dans le silence de mon âme.

Les leçons privées que je donnais, et qui constituaient

alors ma seule ressource matérielle, me préservèrent de toute étroitesse d'esprit. Je devais moi-même acquérir bien des connaissances avant d'être en mesure de les enseigner. Ainsi, je m'initiai aux « secrets » de la comptabilité, puisque l'occasion se présenta d'enseigner cette matière.

Schröer sut animer ma réflexion pédagogique par ses fructueuses suggestions. Il avait dirigé pendant de longues années les écoles évangéliques de Vienne, et avait consigné ses expériences dans un agréable petit livre intitulé « Questions d'enseignement ». Je pouvais discuter avec lui de mes lectures. Il manifesta souvent sa réprobation contre tout enseignement qui se limitait à l'accumulation de connaissances; sa préférence allait au développement de l'être humain dans sa globalité.

## CHAPITRE VI

Mon destin me plaça devant une mission pédagogique particulière. A la suite d'une recommandation, je devins précepteur dans une famille où il y avait quatre garçons. J'eus à en préparer trois pour l'enseignement communal, et ensuite, pour le cycle secondaire, à leur donner des leçons privées. Quant au quatrième, qui avait environ dix ans, il me fut entièrement confié. Pour ses parents, et surtout pour sa mère, il était l'objet de constants soucis. Quand j'entrai dans cette famille, il avait à peine acquis les premiers éléments de lecture, d'écriture et de calcul. On estimait que son développement physique et psychique n'était pas normal. La famille doutait qu'il pût accéder à la moindre formation. Sa pensée était lente et paresseuse. Le plus petit effort intellectuel entraînait des migraines, une diminution de la vitalité, des pâleurs, et d'inquiétants symptômes psychiques.

Une fois que je connus cet enfant, je jugeai qu'une éducation appropriée à cet organisme physique et psychique devait permettre d'éveiller ses facultés assoupies; et je proposai aux parents de me céder l'entière éducation de leur fils. La mère me fit confiance, et je pus ainsi entreprendre cette tâche pédagogique très spéciale.

Je devais trouver accès auprès d'une âme qui, dans

un premier temps, était dans un état proche du sommeil; il fallait donc l'amener progressivement à dominer les manifestations du corps. Il s'agissait en premier lieu d'insérer, pourrait-on dire, cette âme dans le corps. J'avais la nette impression que ce garçon possédait de grandes facultés spirituelles qui, pour l'instant, demeuraient cachées. Aussi, ma tâche allait-elle m'apporter de très profondes satisfactions. J'obtins rapidement de la part de cet enfant un attachement chaleureux. Nos excellents contacts permirent l'éveil de ses facultés psychiques endormies. Pour ce qui est de l'enseignement, j'eus à inventer des méthodes spéciales. Le temps d'étude était prévu d'avance; chaque fois que nous le dépassions, ne fût-ce que d'un quart d'heure, cela entraînait des répercussions fâcheuses sur son état de santé. Il éprouvait parfois de grandes difficultés à se familiariser avec certaines matières enseignées.

Ce préceptorat devint pour moi une riche source de connaissances. La pratique de l'enseignement que j'avais à appliquer m'initia aux rapports qui existent entre la partie psycho-spirituelle et la partie corporelle de l'homme. Je fis ainsi mon véritable apprentissage en physiologie et en psychologie. Je réalisai à quel point l'éducation et l'enseignement doivent devenir un art s'appuyant sur une réelle connaissance de l'homme. Il fallait observer scrupuleusement un principe d'économie. Pour une leçon qui ne durait qu'une demi-heure, j'avais souvent à me préparer pendant deux heures, car la matière à enseigner devait être ordonnée de telle sorte qu'en le moins de temps possible et avec la moindre dépense de forces physiques et intellectuelles, ce jeune garçon puisse réaliser un maximum de progrès. Je devais soigneusement régler la succession des matières enseignées et consciemment les répartir sur l'ensemble de la journée. J'eus la satisfaction de voir ce garçon rattraper en

deux ans tout le programme de l'école communale, puis passer son examen d'admission au lycée. Son état de santé s'était notablement amélioré. L'hydrocéphalie était en forte régression. Je pus proposer alors aux parents de l'envoyer à l'école publique. Il me semblait indispensable qu'il puisse se développer au contact d'autres garçons. Je restai plusieurs années comme précepteur dans cette famille et m'occupai plus particulièrement de ce garçon; pour réussir son cycle scolaire, il était impératif que la préparation à la maison soit maintenue dans l'esprit de ce qui avait été fait dès le départ. Comme je l'ai déjà mentionné, ce fut pour moi l'occasion de perfectionner mes acquisitions en grec et en latin, puisqu'il y avait dans cette famille encore un autre garçon auquel j'avais à donner des leçons privées en ces matières enseignées au lycée.

Je dois être reconnaissant au destin de m'avoir placé dans de telles conditions de vie, car j'acquis, de la sorte, une connaissance de l'être humain que je n'aurais sans doute pu posséder d'une façon aussi vivante, si j'avais dû emprunter une autre voie. J'avais été accueilli dans cette famille d'une manière tout à fait charmante, et il s'était formé peu à peu une belle communauté de vie. Le père de ce garçon importait du coton en provenance des Indes et de l'Amérique. Je pus m'initier quelque peu à la marche de l'entreprise et découvrir de multiples aspects qui s'y rattachaient. Ce fut là un moyen d'apprendre bien des choses et d'entrevoir la gestion d'une intéressante branche d'importation; je vis comment s'établissent les relations d'affaires et s'enchaînent les activités commerciales et industrielles.

Mon jeune protégé réussit à suivre toutes les classes du lycée; je le secondai jusqu'en terminale. A partir de ce moment, il n'eut plus besoin de moi. Après le lycée, il entra à la Faculté de médecine et devint médecin; il

mourut dans l'exercice de sa profession, victime de la guerre mondiale. La mère, reconnaissante de ce que je m'étais consacré à son fils, devint pour moi une amie fidèle. Demeurée profondément attachée à son fils, elle ne lui survécut pas longtemps. Quant au père, il avait quitté ce monde bien avant eux.

Une bonne partie de mon adolescence est liée à cette mission qui m'avait été confiée. Pendant plusieurs étés j'accompagnai la famille de mes élèves à l'Attersee, lac situé dans le Salzkammergut; j'eus ainsi l'occasion de découvrir le splendide paysage alpestre de la Haute-Autriche. Peu à peu je me libérai des leçons que j'avais continué de donner à côté de cette activité de précepteur; je trouvai alors le temps de poursuivre mes propres études.

Avant d'entrer dans cette famille, je n'avais eu que très rarement l'occasion de prendre part à des jeux d'enfants. C'est pourquoi « l'âge des jeux » se situe pour moi autour de la vingtième année. Je dus également apprendre comment on joue, car c'était à moi de diriger les jeux, et j'en tirai une grande satisfaction. Je pense même ne pas avoir moins joué dans ma vie que d'autres personnes, sauf que j'eus à rattrapper entre vingt-trois et vingt-huit ans ce que l'on fait habituellement avant dix ans.

A cette époque j'entrepris l'étude de la philosophie de Edouard von Hartmann. Sa « Théorie de la connaissance » ne cessait d'éveiller en moi la contradiction. J'éprouvais une profonde répugnance à l'idée que la véritable réalité se situerait dans l'inconscient, au-delà des expériences conscientes, lesquelles ne seraient donc qu'un reflet irréel et imagé du réel. J'opposai à cela que, dans le cas d'une intensification de la vie intime de l'âme, les expériences de la conscience peuvent pénétrer jusque dans le réel véritable. Il était évident, pour moi,

que le Divin-Spirituel se révèle dans l'homme lorsque celui-ci rend cette révélation possible par sa vie intérieure.

Le pessimisme d'Edouard von Hartmann me semblait découler d'une interrogation erronée à l'égard de l'existence humaine. Le but poursuivi par l'homme me paraissait être le suivant: il s'efforce de puiser à la source de sa vie intérieure les satisfactions que l'existence doit lui apporter. Je me disais: si l'organisation universelle avait attribué a priori à l'être humain la « meilleure des vies », comment pourrait-il alors faire couler cette source en lui ? Parvenue à un certain stade de l'évolution, l'ordonnance extérieure du monde a attribué, aux choses et aux faits, le bien et le mal. C'est à ce moment seulement que l'être humain s'éveille à la conscience individuelle; sans se laisser influencer par les choses et les événements, il poursuit sa progression, à partir de la source de son être, vers un chemin librement choisi. Le simple fait de soulever la question du pessimisme ou de l'optimisme me semblait une offense à la libre entité humaine. Je me disais souvent: comment l'homme pourrait-il être le libre créateur de son plus grand bonheur, si une mesure de bonheur lui avait été attribuée par l'ordonnance extérieure du monde ?

Par contre, je fus attiré par la « Phénoménologie de la conscience morale », de Hartmann. Il y examinait l'évolution morale de l'humanité, sur la base d'une observation empirique. Dans cet ouvrage, contrairement à ce que l'on constate dans son Epistémologie et dans sa Métaphysique, il ne s'agit pas d'une spéculation abstraite, se référant à une existence inconnue qui se situerait au-delà de la conscience, mais bien du contraire: toute expérience morale est saisie dans sa manifestation immédiate. Je ne doutais pas un instant qu'aucune pensée philosophique n'avait le droit de pousser

ses spéculations *au-delà* de ces manifestations, si elle voulait atteindre la véritable réalité. Les manifestations de la vie révèlent elles-mêmes ce réel véritable, dès lors que l'âme consciente se prépare à le saisir. Celui qui n'accepte dans sa conscience que les données sensibles, le règne tangible, — celui-là peut chercher l'être véritable dans un monde qui se situe au-delà de la conscience; tandis que celui qui par l'acte perceptif saisit le spirituel, en parle, au sens de la théorie de la connaissance, comme de quelque chose d'immanent, et non de transcendant. La manière dont Hartmann considérait le monde moral avait toute ma sympathie, parce qu'il abandonnait son point de vue transcendantal pour ne retenir que l'observable. Je voulais que la connaissance de l'être soit basée sur un approfondissement de l'étude des phénomènes jusqu'à ce qu'ils révèlent leur essence spirituelle, et non pas simplement sur une spéculation portant sur ce qu'il y a « derrière » les phénomènes.

Comme je m'efforçais toujours d'apprécier dans tout effort humain ce qu'il y a de positif, la philosophie de Edouard von Hartmann me fut très profitable, malgré mon aversion pour ses idées fondamentales et sa conception de la vie; elle avait l'avantage de placer en pleine lumière de nombreux phénomènes. D'autres œuvres encore de ce « philosophe de l'inconscient », — même celles que je récusais par principe —, m'apportèrent de multiples et utiles suggestions. Il en fut de même pour ses écrits populaires qui traitaient de l'histoire des civilisations, ou de problèmes pédagogiques et politiques. Je trouvais chez ce pessimiste une conception de la vie plus « saine » que celles rencontrées auprès de maints optimistes. C'est précisément à son égard que je ressentis ce dont j'avais besoin: parvenir à rendre justice, tout en contestant les idées.

Lorsque je pouvais laisser les enfants à leurs jeux, et que, du balcon de la maison, nous avions suffisamment contemplé le monde des étoiles, je passais souvent de longues soirées au bord de l'Attersee; je les consacrais à l'étude de la « Phénoménologie de la conscience morale » et de la « Conscience religieuse de l'humanité au cours de son évolution ». Cette lecture ne fit qu'affermir davantage mes propres idées relatives à la théorie de la connaissance.

En 1882, sur la recommandation de Schröer, Julius Kürschner m'invita à publier, avec une introduction et des commentaires, les œuvres scientifiques de Goethe, dans sa collection de la Littérature Nationale Allemande. Schröer, qui s'était lui-même chargé des drames de Goethe pour cette collection, devait préfacier le premier des volumes dont j'avais à m'occuper. Il y indiquait la position qu'occupe Goethe, poète et penseur, au sein du courant spirituel contemporain. Il voyait dans la conception du monde, issue de l'époque scientifique postérieure à Goethe, une déchéance par rapport au niveau spirituel considérable de cet auteur. Toute la tâche qui m'incombait avec cette publication des œuvres scientifiques de Goethe était largement caractérisée dans cette préface.

Ce travail me confronta d'une part aux sciences naturelles, et d'autre part à la conception goethéenne du monde. Comme j'avais à rendre publique la controverse qui en résultait, il me fallut amener à une certaine conclusion les idées que je m'étais faites de l'univers.

Je ne m'étais exprimé jusque-là que par quelques rares articles dans les journaux. Il ne m'était pas facile de rédiger ce qui vivait en moi; je craignais que cela ne soit pas digne d'être publié. J'avais toujours l'impression que la rédaction n'était qu'une restitution bien pauvre de tout ce que j'avais élaboré dans mon âme. Toutes

ces tentatives littéraires furent pour moi une source de continuelles insatisfactions.

Le mode de penser qui dominait les sciences, depuis que celles-ci avaient si profondément influencé la civilisation du XIX<sup>e</sup> siècle, me semblait inapte à comprendre les efforts accomplis par Goethe dans le domaine de la connaissance de la nature, et les résultats assez considérables qu'il y avait obtenus.

Je voyais en Goethe une personnalité qui avait su, par un rapport spirituel particulier, rattacher l'homme au reste du monde; il était capable par là-même d'attribuer à la connaissance de la nature la place qui lui revenait dans le contexte général des activités humaines. Les conceptions caractéristiques pour mon époque ne me semblaient pas en mesure d'élaborer autre chose que des idées abstraites sur la nature inanimée. Je ne voyais pas comment elles parviendraient à s'approcher de la nature vivante. Je me disais que pour acquérir des idées pouvant expliquer le règne organique, il était avant tout nécessaire de rendre vivants les concepts intellectuels appliqués à la nature inorganique, car ceux-ci me semblaient sans vie et donc aptes seulement à saisir ce qui est mort.

Pour expliquer la conception goethéenne de la nature, je m'efforçai de montrer *comment* Goethe avait animé ses idées, comment elles étaient devenues des idées vivantes.

Ce que Goethe avait pu penser et réaliser dans tel ou tel domaine des sciences naturelles me semblait de moindre importance à côté de la découverte centrale que je devais lui attribuer, à savoir: il avait trouvé le genre de pensée appropriée à toute connaissance relative au règne organique.

A mon point de vue la Mécanique était en mesure de satisfaire le besoin de connaissance, du fait qu'elle développait dans l'esprit humain des concepts rationnels,

et que l'expérience sensible de l'inanimé lui en montrait les applications. Goethe était pour moi le fondateur d'une Organique qui entretient des rapports analogues avec le monde animé. Lorsque, parcourant l'histoire intellectuelle des temps modernes, mon regard s'arrêtait sur Galilée, j'étais amené à constater qu'il avait donné sa forme aux sciences modernes en élaborant des concepts portant sur le monde inorganisé. Ce que Galilée avait fait pour l'Inorganique, Goethe s'est efforcé de le réaliser pour l'Organique. Ainsi devint-il pour moi le Galilée du règne organique.

Pour le premier volume des écrits scientifiques de Goethe, j'eus d'abord à commenter ses idées sur la métamorphose. J'éprouvai une certaine difficulté à expliquer le rapport existant entre son idée mobile et vivante, qui permet de connaître le règne organique, et cette autre idée figée apte à saisir le règne inorganique. Et pourtant toute ma tâche semblait essentiellement dépendre de l'explication plausible susceptible d'être apportée à ce problème.

La connaissance dans le domaine inorganique procède au moyen de concepts qu'elle ajoute les uns aux autres; c'est ainsi qu'elle accède aux rapports de force dont nous constatons les effets dans la nature. A l'égard du règne organique, par contre, il est nécessaire de faire procéder un concept d'un autre concept, de telle sorte que la mutation vivante progressive des concepts engendre des images des êtres structurés au sein de la nature. C'est ce que Goethe a tenté de faire en cherchant à garder en esprit l'image idéale de la feuille, image idéale qui ne soit pas simplement un concept rigide et mort, mais capable de prendre les formes les plus diverses. Si en esprit on laisse celles-ci naître les unes des autres, on obtient la plante entière. En idées, on recrée dans l'âme le processus utilisé par la nature elle-même lorsqu'elle forme la plante réelle.

S'efforçant ainsi de comprendre l'être végétal, on est avec son esprit bien plus proche de la nature que lorsqu'on veut connaître le règne inorganique au moyen de concepts inertes. Dans ce domaine on ne saisit qu'un mirage spirituel de ce qui, au sein de la nature, est démunie de toute spiritualité. Mais dans le devenir de la plante vit déjà quelque chose ayant une lointaine ressemblance avec l'image de la plante qui naît dans l'esprit humain. On s'aperçoit comment la nature, en créant un monde organique, laisse agir en elle-même une essence semblable à l'esprit.

Je voulais montrer dans mon introduction aux œuvres botaniques de Goethe que, dans sa théorie des métamorphoses, il s'engageait sur la voie d'une pensée spirituelle appliquée aux effets de la nature organique.

Les manifestations de la nature animale et celles du support naturel de l'être humain se trouvent, dans la pensée de Goethe, ressembler davantage encore à l'esprit.

Pour la comparaison entre l'animal et l'homme, Goethe choisit comme point de départ une erreur qu'il avait constatée chez ses contemporains. Ceux-ci voulaient assigner à l'organisme humain une place à part dans la nature, en cherchant certains indices particuliers de différenciation entre l'homme et l'animal. Ils en trouvèrent un dans l'os intermaxillaire que possèdent les animaux, et qui porte les incisives supérieures. Le maxillaire supérieur de l'homme serait dépourvu de cet os particulier. Sa mâchoire serait constituée d'une seule pièce.

Goethe crut y voir une erreur. Pour lui la forme humaine est une modification perfectionnée de celle de l'animal. Tout ce qui apparaît dans la conformation de l'animal doit se retrouver dans celle de l'homme, mais à un niveau supérieur, en sorte que l'organisme humain puisse devenir le porteur d'un esprit conscient de soi.

La différence entre l'homme et l'animal, Goethe ne la

cherche pas dans tel ou tel détail, mais dans l'ennoblissement de la forme globale de l'homme.

Lorsque la contemplation passe de l'être végétal aux diverses formes du règne animal, il apparaît que les forces créatrices organiques semblent se spiritualiser degré par degré. Dans la constitution organique de l'homme agissent des forces créatrices spirituelles qui produisent la plus parfaite métamorphose des formes animales. Ces forces sont inhérentes au devenir de l'organisme humain; elles se manifestent finalement en tant qu'esprit de l'homme, après avoir élaboré, à partir des éléments de la nature, un support capable d'abriter cet esprit libre de toute appartenance au règne naturel.

Cette conception de l'homme me semblait être une anticipation de Goethe sur toute la part de vérité contenue dans la pensée de Darwin au sujet de la parenté de l'homme et des animaux. Tout ce qui est inacceptable dans ces théories me semblait, par la même occasion, définitivement réfuté. L'interprétation matérialiste des découvertes de Darwin conduit, en ce qui concerne cette parenté de l'homme et de l'animal, à élaborer des concepts qui constituent une négation de l'esprit là précisément où il apparaît sur terre dans sa forme la plus parfaite, c'est-à-dire dans l'homme. Goethe voit dans la forme animale une création de l'esprit qui n'a pas encore atteint le niveau où l'esprit en tant que tel pourrait vivre. L'esprit vit dans l'homme certes, mais dans la forme animale il connaît une phase préliminaire: celle de créer; il modifie la forme de l'être humain et apparaît de ce fait non seulement en tant que principe créateur, mais encore en tant qu'esprit conscient de son propre être.

Les considérations de Goethe sur la nature établissent une progression naturelle, degré par degré, allant de l'inorganique à l'organique; vue sous cet angle, la

science naturelle devient peu à peu une science spirituelle. Il m'importait avant tout de faire ressortir cet aspect, dans ma présentation du premier volume des œuvres scientifiques de Goethe. Je terminai donc mon introduction en expliquant combien la coloration matérialiste donnée au Darwinisme constituait une conception doctrinaire qui allait être corrigée au contact de la pensée de Goethe.

*Comment s'y prendre pour véritablement connaître les phénomènes de la vie, — voilà ce que je voulais montrer dans mes considérations sur la science de l'Organique de Goethe.* J'eus tôt fait de m'apercevoir que de telles réflexions avaient besoin d'être soutenues par un fondement sûr. Les principes de la connaissance dont se servaient mes contemporains ne permettaient pas d'accéder à la conception de Goethe. La théorie de la connaissance se fondait sur les sciences naturelles de l'époque. Ce qu'elle disait sur la nature de la connaissance n'avait de valeur que pour le monde inorganique. Il n'y avait aucune concordance possible entre ce que j'avais à dire au sujet du mode de penser chez Goethe, et les théories de la connaissance usuelles à cette époque.

C'est pourquoi mes travaux sur la science de l'Organique de Goethe m'amènèrent une nouvelle fois à me pencher sur la théorie de la connaissance. Otto Liebmann, par exemple, prétendait, en variant à souhait ses formulations, que la conscience humaine ne peut se dépasser, qu'elle doit se résigner à vivre du reflet transmis à son âme par la réalité, et qui apparaît sous une forme spirituelle. A partir d'une telle conception, il devient impossible de dire avec Goethe que l'on peut trouver dans la nature organique un élément apparenté au spirituel. Il faut chercher l'esprit à l'intérieur même de la conscience humaine, affirmer que toute conception spirituelle de la nature est inadmissible.

Je constatai qu'il n'existait aucune théorie de la connaissance donnant accès à la conception de Gœthe. Cela m'incita à tenter d'élaborer les grandes lignes d'une telle théorie. Avant d'entreprendre la publication des volumes suivants des œuvres scientifiques de Gœthe je rédigeai mon « Epistémologie de la pensée gœthéenne ». Ce petit livre, qui répondait à une nécessité intérieure, fut terminé en 1886.

## CHAPITRE VII

Le destin me conduisit dans une famille où je passai de bien agréables moments et une des plus heureuses périodes de mon existence. C'est à cette époque que je rédigeai mon « Epistémologie de la pensée gœthéenne ». J'avais parmi mes amis, depuis un certain temps, un jeune homme que j'aimais beaucoup à cause de sa nature spontanée et lumineuse, son caractère ouvert et fidèle, à cause aussi de ses remarques péremptoires sur la vie et les hommes. En compagnie de quelques amis communs il me présenta à sa famille. Outre l'ami mentionné, nous y rencontrâmes ses deux sœurs, ainsi que le fiancé de l'aînée des filles.

Il y avait dans cette famille une sorte de mystère: un être inconnu que nous ne vîmes jamais. Il s'agissait du père de nos amis. Il était présent, bien qu'invisible. Il était parfois question de cet inconnu. D'après ce que nous entendions raconter, il s'agissait d'un être singulier. Au commencement, ses enfants ne parlaient jamais de leur père qui pourtant devait habiter la pièce voisine. Peu à peu cependant ils firent quelques allusions à son sujet, chaque fois avec la plus profonde vénération. On sentait bien qu'ils respectaient en lui un être éminent. Mais ils semblaient craindre que nous puissions par hasard l'apercevoir.

Nos conversations dans ce cercle familial portaient le plus souvent sur des thèmes littéraires. Parfois une des sœurs allait chercher dans la bibliothèque de son père un livre se rapportant au sujet qui nous intéressait. Ces circonstances me firent connaître peu à peu ce que cet homme lisait dans la chambre voisine; toutefois je n'eus jamais l'occasion de le voir lui-même.

Finalement je ne pus m'empêcher de poser beaucoup de questions à son sujet. A partir des propos prudents tenus par le frère et les deux sœurs, une image de cette personnalité singulière naquit peu à peu dans mon âme. J'appris à aimer cet homme en qui je devinais un être exceptionnel. J'en étais arrivé à vénérer en lui quelqu'un que la vie, à travers de dures épreuves, avait amené à éviter le commerce des hommes pour ne se consacrer qu'à sa vie intérieure.

Nous apprîmes, un jour, qu'il était tombé malade; peu de temps après on nous annonça sa mort. La famille me demanda de prononcer une oraison funèbre sur sa tombe. J'exprimai tout ce que mon cœur suggérait à l'égard de cette personnalité que j'avais connue de la sorte. A l'enterrement n'assistèrent que la famille, le fiancé d'une des sœurs et mes amis. Les enfants du défunt me dirent que j'avais dressé un portrait fidèle de leur père. A les entendre parler, et à voir leurs larmes, leur conviction semblait sincère. Or, je savais fort bien que cet homme était en esprit aussi près de moi qu'il ne l'aurait été si je l'avais fréquenté pendant longtemps.

Peu à peu un merveilleux lien d'amitié se dessina entre la plus jeune des sœurs et moi-même. Elle était le prototype de la jeune fille allemande. Son âme était libre de toute instruction artificielle; elle était pleine de spontanéité, de naturel et de charme, — et d'une noble réserve. Cette retenue suscita de ma part une attitude

semblable. Nous nous aimions, et sans doute le savions-nous très bien; mais nous ne parvenions pas à surmonter notre timidité pour nous avouer nos sentiments. L'amour vécut ainsi entre les paroles que nous échangeions, et non dans les mots eux-mêmes. Ces relations étaient les plus intenses que l'on puisse réaliser au niveau de la vie intérieure, mais nous n'eûmes jamais l'occasion de faire un pas de plus.

Notre amitié me rendait heureux. Cette amie était un rayon de soleil dans mon existence. Par la suite, la vie nous sépara. Une courte correspondance survécut à ces heures de profondes affection, et il nous resta le souvenir nostalgique d'une belle période de notre existence. Plus tard, ce souvenir devait souvent ressurgir dans mon âme.

A cette époque, me rendant un jour chez Schröer, je le trouvai en proie à une impression toute récente. Il venait de découvrir des poèmes de Marie Eugénie Delle Grazie. Elle avait déjà publié un petit recueil de poésies, une épopée « Herman », un drame « Saül », ainsi qu'une nouvelle « La Bohémienne ». Schröer parla avec enthousiasme de ces œuvres: « tout cela a été écrit par une jeune personne n'ayant même pas encore dix-sept ans » ! Selon lui, Robert Zimmermann aurait dit qu'il s'agissait là du seul véritable génie qu'il ait rencontré tout au long de sa vie.

L'enthousiasme de Schröer m'incita à lire d'un seul trait toutes ces œuvres. Je rédigeai un article sur cette poétesse. Cela me valut la grande joie de pouvoir lui rendre visite. L'entretien qui suivit allait, au cours de mon existence, souvent me revenir à la mémoire. A l'époque, cette jeune fille avait déjà entrepris un ouvrage important, son épopée « Robespierre ». Elle m'en exposa les idées fondamentales. Ses paroles traduisaient déjà un ton bien pessimiste. J'eus l'impression qu'elle s'effor-

çait d'exprimer à travers la figure de Robespierre le côté tragique de tout idéalisme. C'est le cœur qui engendre un idéal, mais ce dernier est impuissant face à l'action irréfléchie, cruelle et dévastatrice de la nature qui oppose à tout idéal un refus catégorique, le reléguant au niveau de l'illusion, de la création éphémère qui sans cesse retourne au néant.

Telle était sa conviction. Notre artiste me parla ensuite d'un autre projet poétique: une « Satanide ». Elle voulait peindre un être originel qui serait la négation de Dieu, puissance primitive se manifestant à l'homme à travers une Nature terrifiante, destructrice et dépourvue de pensée. Elle parlait avec une inspiration géniale de cette force qui surgit des tréfonds de l'être pour dominer l'existence. Je sortis de chez elle profondément bouleversé. J'étais en face d'une évocation grandiose, mais ses idées étaient à l'opposé de l'image du monde qui se présentait à mon esprit. Je ne me serais jamais permis de refuser mon admiration et mon intérêt à ce qui me semblait grand, alors même que j'en récusais le contenu. Je pensais que de telles contradictions dans le monde doivent accéder quelque part à une harmonie supérieure. Il m'était ainsi possible d'apporter une attention compréhensive aux idées que je n'acceptais pas, comme si elles suivaient la direction de mes propres convictions.

Peu de temps après je fus invité chez Delle Grazie. Elle se proposait de lire des passages de son « Robespierre » à quelques personnes parmi lesquelles également Schröer et son épouse, ainsi qu'une de leurs amies. Nous entendîmes donc des scènes d'un grand élan poétique et d'un naturalisme coloré, mais empreintes d'une tonalité pessimiste; la vie y était dépeinte sous ses aspects les plus émouvants. Nous assistions à l'ascension d'êtres de grande valeur qui, trahis par leur destin, succombaient de manière dramatique. Ainsi furent mes

impression. Schröer réagit avec indignation. Pour lui, l'art ne devait pas descendre dans de pareils abîmes d'épouvante. Les dames en proie à des crises de nerfs se retirèrent. Je ne pouvais partager l'opinion de Schröer. Il était fermement convaincu qu'un poème ne doit jamais évoquer une épreuve terrible de l'âme humaine, même si elle résulte d'une expérience réelle. Peu après, Delle Grazie publia un poème où elle vénérât la nature comme la puissance suprême, mais qui se rit de tout idéal; l'évocation de ce dernier ne sert qu'à tromper l'homme et, une fois le but atteint, à le rejeter dans le néant.

Ce poème m'inspira un article intitulé « La Nature et nos idéaux »; je ne le publiai pas; j'en fis simplement un tirage limité. J'y parlai de l'apparente légitimité des opinions de Delle Grazie. J'affirmai qu'une conception ne niant pas les forces ennemies opposées par la Nature à l'idéal humain me semblait supérieure à l'optimisme superficiel qui prétend ignorer les abîmes de l'existence. Mais je prétendis également que l'être intime et libre de l'homme crée, par un acte autonome, le contenu et le sens de l'existence; cet être ne pourrait atteindre son plein épanouissement si la Nature généreuse lui octroyait de l'extérieur, ce que seule la vie intérieure peut engendrer.

Cette étude fut pour moi la cause d'une grande déception. Lorsque Schröer l'eut reçue, il m'écrivit que si telle était ma conception du pessimisme, nous ne nous étions jamais compris. Quiconque parlait de la Nature comme je venais de le faire dans cet article, montrait qu'il était incapable d'approfondir cette pensée de Goethe: « Connais-toi et vis en paix avec le monde ».

Je fus affecté au plus profond de mon âme en recevant ces lignes émanant d'une personnalité à laquelle j'étais si intimement lié. Schröer pouvait se fâcher

violemment lorsqu'il estimait qu'on avait péché contre l'harmonie esthétique qui se manifeste à travers la beauté. Croyant constater un tel délit chez Delle Grazie, il se détourna définitivement de cette artiste. Il interprétait mon admiration pour elle comme une défection à son égard et à celui de Goethe. Il n'avait pas vu dans mon article ce que je disais de l'esprit humain qui, par un effort intérieur, surmonte les obstacles de la Nature; selon moi, la nature extérieure n'est pas en mesure de créer chez l'homme une véritable satisfaction intime. Cette assertion l'avait blessé. J'avais voulu mettre en évidence l'insignifiance du pessimisme, bien qu'il soit fondé dans certaines limites. Dans le moindre geste en faveur du pessimisme, Schröer voyait ce qu'il appelait un « déchet d'esprits brûlés ».

J'ai passé des heures bien agréables dans l'entourage de Marie Eugénie Delle Grazie. Elle recevait tous les samedis soirs. Des personnalités d'opinions différentes s'y rencontraient. La poétesse était véritablement l'âme de ce cercle. Elle nous lisait ses poèmes. Elle exprimait ses conceptions et les soulignait par des modulations verbales. A partir de ses idées, elle s'efforçait d'éclairer sa philosophie de l'existence. Cette projection n'avait rien de solaire. On baignait sans cesse dans un crépuscule plutôt lunaire. De sombres nuages obscurcissaient l'horizon. Mais de la demeure des hommes montaient dans l'obscurité de hautes flammes porteuses des passions et des illusions où se consomment les humains. Le tout était saisissant, captivant; l'amertume était dominée par le noble mirage de cette âme profondément spiritualisée.

Aux côtés de Delle Grazie apparaissait Laurenz Müllner, un prêtre catholique. Il était le professeur de cette femme poète et allait par la suite devenir son noble et fidèle ami. A l'époque, il enseignait la philo-

Marie Eugenie delle Grazie,  
1861-1931



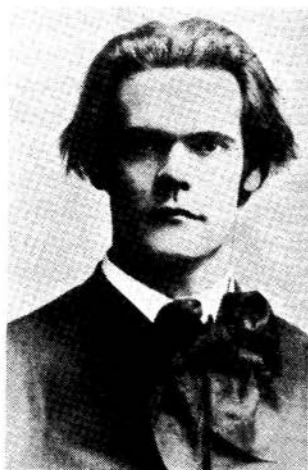
Laurenz Müllner, 1848-1911



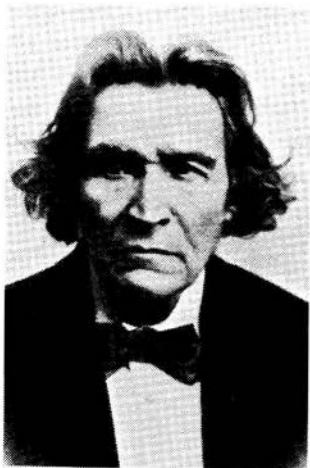
Wilhelm Neumann,  
1837-1919



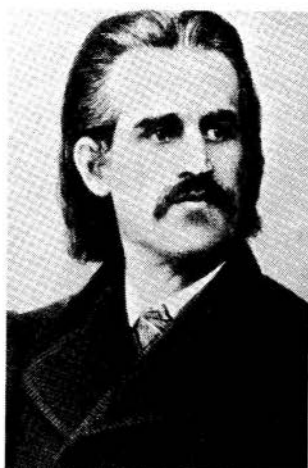
Karl Werner, 1821–1888



Fritz Lemmermayer,  
1857–1932



Fercher von Steinwand,  
1828–1902



Robert Hamerling,  
1830–1889

sophie chrétienne à la Faculté de théologie. Le développement ascétique de son âme avait imprégné non seulement son visage, mais encore tout son être. En philosophie il défendait le scepticisme; il possédait par ailleurs une vaste culture philosophique, artistique et littéraire. Il publiait dans le quotidien clérical « La Patrie » d'intéressants articles sur l'art et la littérature. Il partageait les idées pessimistes de la poétesse.

Tous deux éprouvaient une violente aversion à l'égard de Goethe. Ils étaient par contre attirés par Shakespeare et certains poètes modernes exprimant les douleurs et le poids de l'existence, ou les égarements naturalistes de l'être humain. Leur affection pour Dostoïewsky était grande; ils voyaient en Léopold von Sacher-Masoch un brillant interprète n'ayant pas peur de peindre l'attitude néfaste du trop humain tel qu'il émerge du marais de l'existence moderne. L'antipathie de Laurenz Müllner pour Goethe portait l'empreinte du théologien catholique. Il approuvait la monographie de Baumgartner sur Goethe, où ce dernier est décrit comme étant l'antithèse de tout idéal humain. Chez Delle Grazie, par contre, l'antipathie profonde vis-à-vis de Goethe avait un caractère très personnel.

Autour de ces deux personnages se réunissaient des professeurs de la Faculté de théologie, prêtres catholiques de la plus fine érudition. Il y avait surtout cet animateur de la conversation qu'était Wilhelm Neumann, père cistercien de Heiligenkreuz. Müllner l'admirait avec raison, à cause de sa vaste culture. Un jour qu'en l'absence de Neumann je parlais avec enthousiasme de ses connaissances si étendues, Müllner me répondit: « Oui, le professeur Neumann connaît le monde entier et trois villages en plus ». Lorsque nous quittions la maison de Delle Grazie, je rejoignais avec plaisir cet érudit. J'eus donc souvent l'occasion de m'entretenir avec cet

homme de science « idéal » qui était en même temps un « fils fidèle de son Eglise ». Je voudrais mentionner ici deux de nos conversations. Nous parlâmes une fois de la nature du Christ. Je lui dis que, selon moi, c'est une influence surnaturelle qui a fait du Jésus de Nazareth le porteur du Christ et que, depuis le Mystère du Golgotha, le Christ participe en tant qu'entité spirituelle à l'évolution de l'humanité. Cette conversation est restée gravée dans mon âme; elle remonte souvent à ma conscience, car elle eut pour moi une signification profonde. En réalité elle se déroula entre trois personnes: le professeur Neumann, moi-même, et un troisième personnage invisible; ce dernier n'était autre que la personification du dogme catholique; mon regard spirituel le voyait planer, menaçant, derrière le professeur Neumann, pour le rappeler à l'ordre d'une tape sur l'épaule, lorsque ce subtil logicien permettait à ses pensées de trop converger vers les miennes. Les conclusions annulaient bien souvent ses réflexions précédentes. J'avais affaire à un des représentants les plus éminents de la pensée catholique; grâce à lui, j'appris à la bien connaître et à la respecter.

La seconde conversation porta sur les vies terrestres successives. Le professeur m'écouta puis énuméra toute une liste de documents littéraires traitant de ce sujet; souvent il secouait légèrement la tête, mais manifestement n'avait pas l'intention de discuter d'un sujet aussi singulier. Néanmoins cet entretien eut pour moi une certaine importance. Neumann n'était pas à son aise, mais il se garda bien d'exprimer son avis; cela est resté profondément ancré dans ma mémoire.

A ces réunions du samedi soir assistaient également des historiens de l'Eglise et d'autres théologiens. Occasionnellement on y rencontrait le philosophe Adolf Stöhr, la délicate romancière Goswine von Berlepsch,

puis Emile Mataja (qui écrivait sous le pseudonyme d'Emil Marriot), le poète et écrivain Fritz Lemmermayer et le compositeur Stross. C'est chez Delle Grazie que je fis la connaissance de Fritz Lemmermayer, avec qui devait s'établir un lien d'amitié durable. C'était un homme bien curieux. Lorsqu'il parlait de sujets qui l'intéressaient, il s'exprimait avec une dignité mesurée. Extérieurement, il ressemblait à la fois au pianiste Rubinstein et à l'acteur Lewinsky. Son admiration pour Hebbel était sans limites. Ses opinions sur l'art et sur la vie résultaient d'un sentiment intérieur profond et sage, et il ne manquait pas de les affirmer avec conviction. Il était l'auteur d'un roman intéressant et subtil: « L'alchimiste », — ainsi que d'autres ouvrages remarquables. Il possédait l'art de mettre en valeur les plus petits faits de la vie. Je me souviens du jour où, avec quelques amis, j'étais allé le voir dans sa petite chambre donnant sur une ruelle de Vienne. Il venait de préparer lui-même son repas, composé de pain et de deux œufs à la coque cuits sur un réchaud. Pendant que bouillait l'eau, il annonça avec enthousiasme: ce sera un repas délicieux ! J'aurai plus tard encore l'occasion de parler de cet ami.

Alfred Stross, ce compositeur génial, était un grand pessimiste. Lorsque, chez Delle Grazie, il se mettait au piano pour nous jouer ses œuvres, nous avions le sentiment d'une musique proche d'Anton Bruckner mais s'évaporant, s'efforçant de fuir l'existence terrestre. Stross était peu compris; Fritz Lemmermayer l'aimait beaucoup.

Tous deux, Lemmermayer et Stross, étaient liés d'amitié avec Robert Hamerling. Je leur dois d'avoir eu un échange de correspondance avec ce dernier; j'y reviendrai plus loin. Stross tomba gravement malade et mourut frappé d'aliénation mentale.

On rencontrait également chez Delle Grazie le sculpteur Hans Brandstetter.

Au-dessus de cette société planait souvent un être invisible que l'on évoquait dans des récits merveilleux; il s'agissait de Werner, l'historien de la théologie. Delle Grazie l'appréciait tout particulièrement. A l'époque où je participais à ces réunions, il n'est jamais venu en personne. Mais son admiratrice décrivait toujours à nouveau différentes images de ce biographe de Thomas d'Aquin, de cet érudit plein de bonté et de bienveillance qui avait gardé toute sa naïveté jusqu'à l'âge le plus avancé. On se trouvait en face d'un être si désintéressé, si dévoué à ses études d'historien, si minutieux, que l'on ne pouvait s'empêcher de penser: si seulement nous avions beaucoup d'historiens de sa classe !

Ces réunions du samedi étaient un véritable enchantement. A la tombée du jour on allumait le lustre voilé d'une étoffe rouge; nous nous trouvions alors plongés dans une ambiance solennelle. En de telles occasions, surtout lorsque les personnes les moins intimes s'étaient retirées, Delle Grazie sortait d'une certaine réserve et parlait plus librement; elle évoquait le souvenir douloureux d'un destin parfois pesant. Mais on l'entendait également peindre avec beaucoup d'humour les absurdités de la vie et exprimer son indignation contre la corruption de la presse. A tout cela se mêlaient les remarques sarcastiques et très souvent caustiques, de Müllner sur des questions de Philosophie ou d'Art.

La maison de Delle Grazie était un lieu où le pessimisme se manifestait avec une force vitale et sans réserve, un lieu où l'on cultivait l'anti-Gœthéisme. L'attention était toujours soutenue lorsque je parlais de Gœthe; mais Laurenz Müllner prétendait que j'attribuais à Gœthe des choses qui n'avaient rien à voir avec le ministre du Grand-Duc Charles Auguste. Je tirai

grand profit de chacune de ces visites et savais que l'on aimait me voir dans ce cercle. Je plongeais chaque fois dans une atmosphère spirituelle qui me faisait beaucoup de bien. Je n'aspirais pas nécessairement à une convergence des idées; ce qui m'importait avant tout, c'était l'ambiance de spiritualité et la sensibilité pour les valeurs humaines.

Il y avait pour moi d'une part cette maison où se réunissait des gens que je fréquentais avec tant de plaisir, et d'autre part mon maître et paternel ami Karl Julius Schröer qui, après ses premières visites faites à Delle Grazie, ne devait plus jamais retourner chez elle. Comme les deux milieux se partageaient mon amour sincère et ma vénération profonde, mon âme était véritablement déchirée.

C'est précisément à cette époque que mûrirent les premières pensées de ma « Philosophie de la liberté » que j'allais publier plus tard. La petite étude rédigée à l'intention de Delle Grazie sur « La Nature et nos idéaux » contient les phrases suivantes qui constituent les premiers germes de mon livre: « Nos idéaux ne sont plus assez bas pour que la réalité si souvent insipide et vide puisse les satisfaire. Néanmoins, je ne puis croire à l'impossibilité d'émerger du profond pessimisme qui résulte de cette constatation. Je trouve le moyen d'y parvenir lorsque, contemplant le monde intérieur, je m'approche de l'être de nos idéaux. C'est là un monde absolu, parfait en lui-même, que l'instabilité des choses extérieures ne peut changer. Nos idéaux, s'ils sont véritablement des individualités vivantes, ne sont-ils pas des êtres en-soi, totalement indépendants des bienveillances ou malveillances de la Nature ? Une belle rose, même si elle fut effeuillée et détruite par un coup de vent implacable, n'a-t-elle pas rempli sa mission qui était de réjouir le regard des hommes ? S'il plaisait demain à la

nature meurtrière d'anéantir le ciel étoilé, cela n'empêcherait pas que pendant des millénaires les hommes ont levé avec respect leur regard vers les cieux. Ce n'est pas l'existence temporelle mais l'essence intrinsèque des choses qui donne la perfection aux êtres. Les idéaux de notre esprit forment un monde à part qui doit avoir une existence propre et ne tire aucun bénéfice de la clémence de la Nature. L'homme serait une bien pauvre créature, s'il ne parvenait pas à puiser ses satisfactions au sein même de son propre monde des idées sans être obligé de recourir à la Nature ! Que deviendrait la liberté divine, si la Nature nous tenait en laisse et s'occupait de nous comme de petits enfants ? Non, elle doit tout nous refuser afin que, si nous accédons au bonheur, ce soit entièrement le résultat de notre libre effort. Que la Nature détruise journellement ce que nous créons, afin que chaque jour nous connaissions la joie de créer à nouveau ! — Nous ne voulons rien devoir à la Nature, mais tout à nous-mêmes !

Une telle liberté, pourrait-on dire, n'est qu'un rêve. En nous croyant libres, nous ne faisons qu'obéir à l'ineluctable nécessité de la nature. Les pensées les plus hautes que nous saisissons ne seraient que le résultat des forces aveugles de la nature qui agissent en nous. — Puissions-nous enfin admettre que tout être se connaissant soi-même ne peut pas ne pas être libre ! Nous voyons les lois qui régissent les choses et c'est ce tissu de lois qui conduit à la détermination. Notre acte de connaissance nous donne le pouvoir de libérer les éléments de la nature de leurs lois contraignantes, — et nous serions néanmoins les esclaves soumis à ces lois ? »

Je n'avais pas développé ces idées simplement par esprit de contradiction, mais ma vision du monde spirituel m'avait incité à refuser un courant opposé au mien; je le respectais cependant au plus haut degré pour la

véritable profondeur d'âme que je croyais pouvoir y déceler.

A cette même époque où le cercle animé par Delle Grazie m'apporta tant de nouvelles impulsions, j'eus également l'occasion de faire la connaissance de jeunes poètes autrichiens. Nous nous réunissions chaque semaine pour échanger librement nos opinions et assister à la lecture de quelque œuvre nouvelle. Les caractères les plus variés s'y rencontraient, allant du naïf ou de l'optimiste le plus parfait au pessimiste le plus lourd; toutes les conceptions et attitudes intérieures étaient représentées. Fritz Lemmermayer était l'âme de ce groupe. Il y avait là comme un reflet de l'offensive déclenchée « au-dehors », c'est-à-dire en Allemagne, par les frères Hart, Karl Henckel, et bien d'autres encore, contre l'élément sclérosé de la vie spirituelle de l'époque. Mais tout se déroulait avec la bonhomie autrichienne. On disait que l'heure avait sonné pour faire retentir de nouveaux accents dans tous les domaines de l'existence; mais on refusait de s'engager dans le moindre radicalisme pourtant si cher à l'Autrichien.

Un des plus jeunes de ce groupe était Joseph Kitir. Il cultivait un genre lyrique inspiré par Martin Greif. Il ne cherchait pas à exprimer des sentiments subjectifs, mais s'efforçait plutôt de décrire « avec objectivité » un événement ou une situation, comme s'il observait par le sentiment et non au moyen des sens. Il ne voulait pas dire, par exemple, qu'il était ravi, mais il cherchait à dépeindre le processus de son ravissement pour faire naître cette impression chez l'auditeur ou le lecteur, sans que lui-même l'ait expressément énoncé. Kitir a sans doute produit de beaux poèmes de ce genre. C'était une nature naïve. Pendant une courte période nous fûmes étroitement liés.

Dans ce cercle d'amis, j'ai entendu parler avec beau-

coup d'enthousiasme d'un poète germano-autrichien dont j'eus l'occasion de lire certains poèmes qui me firent une grande impression. J'aurais souhaité le rencontrer personnellement. Je demandai donc à Fritz Lemmermayer, qui connaissait bien ce poète, et à quelques autres amis, si on ne pouvait pas l'inviter à nos réunions. Mais on me répondit que c'était un original qui ne désirait voir personne et que, même de force, il ne se laisserait pas amener dans notre cercle. Or, je tenais absolument à faire sa connaissance. Un soir, toute notre compagnie se mit en route pour le voir là où quelques « initiés » savaient pouvoir le rencontrer. Il s'agissait d'un petit bistrot dans une ruelle latérale de la Kärntnerstrasse. Il était installé dans un coin, devant un volumineux verre de vin rouge. On aurait dit qu'il s'y trouvait depuis toujours et désirait y rester jusqu'à la fin des temps. C'était un homme d'un certain âge, mais avec un regard juvénile et lumineux; les traits de son visage révélaient le fin poète et l'idéaliste. Tout d'abord il ne prêta aucune attention aux nouveaux venus. Un poème semblait s'élaborer dans cette noble tête. Fritz Lemmermayer dut le saisir par le bras; alors il se tourna vers nous et nous regarda. Nous l'avions visiblement dérangé. Son regard interdit ne s'en cacha pas; il le laissa entrevoir de la façon la plus aimable. Nous nous plaçâmes autour de lui, car pour tant de personnes il n'y avait pas de quoi s'asseoir dans ce local étroit. Curieusement cet homme, que l'on nous avait représenté comme un original, se révéla au bout de peu de temps être un causeur alerte et spirituel. Nous réalismes tous qu'une telle conversation demandait un autre cadre que cette pièce exiguë et étouffante. A vrai dire, notre original se laissa entraîner sans grande résistance dans un autre lieu. A l'exception de lui-même et de l'une de ses connaissances fréquentant depuis longtemps notre cercle,

nous étions tous très jeunes, mais nous ne l'avions jamais été autant que ce soir là; et le plus jeune de nous tous, ce fut ce vieux monsieur.

J'étais profondément séduit par le charme de sa personnalité. Je n'hésitais pas un instant à penser qu'il devait avoir créé des œuvres encore bien plus significatives que celles publiées à ce jour, et je lui posai hardiment la question. Il répondit avec une certaine timidité: « oui, j'ai bien à la maison encore quelques essais cosmiques ». Je parvins à lui faire promettre de les apporter lors de notre prochaine rencontre.

Je fis ainsi la connaissance de ce Carinthien racé qu'était Fercher von Steinwand, idéaliste plein de sensibilité et d'idées. Fils de pauvres gens, il avait connu pendant sa jeunesse de grandes privations. L'éminent anatomiste Hyrtl sut l'apprécier et lui faciliter l'existence en sorte qu'il put entièrement se consacrer à sa poésie, sa pensée et sa réflexion. Pendant longtemps le monde connut à peine ce poète. Robert Hamerling avait eu le mérite de l'apprécier dès la publication de la « Comtesse Seelenbrand », son premier ouvrage poétique.

Nous n'avions plus besoin d'aller chercher cet « original ». Il venait régulièrement à nos soirées. Grande fut ma joie le jour où il apporta ses « essais cosmiques ». Il s'agissait du « Chœur des impulsions originelles », et du « Chœur des rêves originels », poèmes où en beaux rythmes enthousiastes s'expriment des sensations qui semblent émaner des puissances créatrices de l'univers. C'est comme si l'essence même des idées se révélait en harmonie splendides évoquant l'image des puissances créatrice des mondes. Je considère comme une des choses les plus importantes de ma jeunesse le fait d'avoir pu connaître Fercher von Steinwand. Cette personnalité agissait comme celle d'un sage dont la sagesse rayonne à travers la poésie pure.

L'énigme des vies terrestres successives de l'homme m'a longtemps tourmenté. J'étais parvenu à certaines conclusions. J'avais observé que dans les habitudes acquises et l'expression particulière de la personnalité apparaissent clairement les traces d'un comportement qui ne semblait ni hérité à la naissance ni acquis depuis. Dans la mimique et dans chaque geste de Fercher, je décelais un fond d'âme qui ne pouvait s'être développé qu'au début de l'ère chrétienne, alors que le paganisme grec se faisait encore sentir. Pour accéder à de telles notions, il ne suffit pas de méditer sur la manière dont s'exprime une personne; en réalité il faut dépasser cet aspect secondaire pour s'engager intuitivement jusqu'aux traits fondamentaux de l'individualité. On n'y accède pas davantage tant que l'on est en présence de la personne; après coup, lorsque l'impression produite revit dans la mémoire et que s'efface le côté essentiel de la vie extérieure, alors seulement, ce qui était caché par cet aspect extérieur commence à parler un langage clair. En se contentant « d'observer » les hommes afin de déchiffrer leurs vies antérieures, on n'atteindra jamais ce but. Une pareille observation sera ressentie par la personne étudiée comme une offense; seul un fait du destin ordonné par le monde spirituel permet au lointain passé de l'homme de se dévoiler dans le présent.

C'est précisément pendant cette période de mon existence que j'acquis certaines notions bien précises sur les vies terrestres successives de l'homme. Jusqu'alors, il est vrai, ces idées ne m'étaient pas étrangères, mais elles demeuraient vagues, et je n'avais pas encore pu les transformer en impressions précises. Je n'ai jamais élaboré de théorie abstraite sur la réincarnation. Certes, c'est bien en me servant de ma pensée que j'ai puisé ces notions dans la littérature ou d'autres communications; mais je n'ai moi-même jamais construit

de théorie. Mon fameux entretien avec le professeur Neumann avait été possible par le seul fait que j'étais conscient de posséder des perceptions réelles dans ce domaine. On ne saurait faire le moindre reproche à ceux qui recourent au raisonnement pour élaborer leurs convictions sur les incarnations successives ou tous autres sujets ordinairement réservés à la seule expérience suprasensible; car sur cette question la raison saine et non prévenue peut parfaitement accéder à des convictions pleinement valables. Cela est vrai pour celui qui ne parvient pas lui-même à la perception spirituelle. Or, sur ce point, je n'ai jamais suivi le chemin de la théorie.

A l'époque où j'acquis de plus en plus de notions concrètes sur les incarnations successives, je fis la connaissance du mouvement théosophique dirigé par Madame H. P. Blavatsky. Un ami auquel je parlais de ces questions me procura « Le Bouddhisme ésotérique » de Sinnett. C'est le premier livre théosophique que j'eus entre les mains; il ne me fit aucune impression. J'étais heureux de ne pas l'avoir lu avant d'avoir acquis par moi-même certaines vérités. Son contenu me rebutait; mon aversion contre cette manière de présenter le suprasensible m'aurait sans doute empêché de m'engager plus avant sur une voie qui m'était pourtant tracée.

## CHAPITRE VIII

A l'approche de l'an 1888, j'étais absorbé par la concentration spirituelle intense qu'exigeait ma vie intérieure; en même temps mes nombreuses relations ne me dispensèrent pas pour autant d'une vie extérieure animée. L'introduction détaillée que j'avais à écrire pour le second tome des œuvres scientifiques de Goethe m'obligea à formuler clairement ma conception du monde spirituel. Cela nécessitait un complet isolement de tout ce qui me rattachait à la vie extérieure. Je dois beaucoup au fait d'avoir eu à me retirer ainsi. Installé dans un café où régnait une agitation continue, je parvenais néanmoins, dans un silence intérieur parfait, à me concentrer pour ébaucher en pensées ce qui allait devenir l'introduction de ce livre. J'entretenais donc une vie intérieure qui n'avait aucun rapport avec le monde extérieur auquel j'étais pourtant intensément lié par l'intérêt que je lui portais.

A cette époque, je suivais avec attention les symptômes de crise qui apparaissaient alors dans les affaires publiques de l'Autriche. Certaines personnes que je fréquentais régulièrement consacraient leur travail et leur force aux différends qui divisaient les nationalités autrichiennes. D'autres suivaient les questions sociales;

d'autres encore s'efforçaient de réanimer la vie artistique du pays.

Lorsque mon âme vivait dans le monde de l'esprit, il me semblait que tous ces efforts n'aboutiraient à rien, tant qu'ils renonceraient à tenir compte des forces spirituelles de l'existence. Cette prise en considération des forces spirituelles m'apparaissait comme la chose la plus urgente. Mais dans mon entourage intellectuel tel qu'il était, je ne voyais pas comment cette prise de conscience aurait pu se réaliser.

C'est alors que parut l'épopée satirique « Homunculus », de Robert Hamerling. Elle offrait à la société de l'époque un miroir qui grossissait d'une façon caricaturale son matérialisme et ses penchants pour le côté frivole de la vie. Le principal personnage de cette satire ne peut la concevoir ni la vivre autrement que selon des principes mécaniques et matérialistes; il contracte une union avec une femme qui n'a d'existence que dans un monde irréel et de pure fantaisie. Hamerling voulait stigmatiser la double déformation de la civilisation moderne: d'une part un manque de sensibilité pour le spirituel, le monde étant considéré comme un mécanisme et la vie organisée comme une machine; d'autre part une fantaisie privée d'âme, ne cherchant pas à établir de rapport véridique entre cette fiction de vie spirituelle et la réalité.

Le côté grotesque des images peintes par Hamerling lui fit perdre un grand nombre de ses anciens admirateurs. Même dans les milieux de Delle Grazie, qui vivaient pourtant dans l'admiration sans borne de Hamerling, cette épopée suscita les plus grandes réserves.

Cet « Homunculus » me fit une impression très profonde. Il me semblait mettre en évidence les forces qui, dans la civilisation moderne, obscurcissent l'esprit. J'y trouvai un sérieux avertissement à l'adresse de notre

temps. Par ailleurs il ne m'était pas facile de situer mon attitude vis-à-vis de Hamerling, et la publication de son « Homunculus » ne fit qu'augmenter mes difficultés intérieures. Je voyais en Hamerling une personnalité qui, d'une certaine manière, était elle-même un produit de son époque. Je me reportais au temps où Goethe et d'autres avaient élevé l'idéalisme à un niveau digne de la nature humaine. Je reconnus la nécessité de me servir de cette porte de l'idéalisme pour pénétrer dans le véritable monde de l'esprit. Je ressentais cet idéalisme comme une ombre merveilleuse, projetée dans l'âme humaine non par le monde sensible, mais par le monde spirituel; il représentait en même temps un appel à nous élever, à partir de cette ombre, vers les régions d'où elle provient.

J'aimais Hamerling qui avait brossé de si puissants tableaux de l'ombre idéaliste. Mais j'eus le sentiment d'une profonde frustration en voyant qu'il s'y était arrêté, et que son regard, au lieu de se diriger en avant pour accéder à une forme nouvelle du monde réel de l'esprit, s'était attardé à contempler le fantôme d'une spiritualité détruite par le matérialisme. Néanmoins son « Homunculus » me captivait. S'il ne montrait pas comment pénétrer dans le monde spirituel, du moins faisait-il voir ce qui advient si l'on persiste à ne vivre que dans un monde dépourvu d'esprit.

Mes intérêts pour cet « Homunculus » coïncidèrent avec une période de réflexions sur la nature du Beau et la création artistique. Ce qui animait alors ma vie intérieure se trouve dans l'opuscule « Goethe, père d'une esthétique nouvelle », qui résume une conférence faite au Cercle goethéen de Vienne. Je cherchais à découvrir pour quelles raisons l'idéalisme d'une philosophie courageuse, apparue chez Fichte et Hegel, n'était pas parvenu jusqu'à l'esprit vivant. Parmi les chemins que je

choisis pour trouver ces causes, l'un consistait à réfléchir aux erreurs commises par la philosophie purement idéaliste, dans le domaine de l'esthétique. Hegel et ceux qui partageaient sa manière de voir, pensaient que le rôle de l'art consistait à faire apparaître « l'idée » dans le sensible. Quand « l'idée » transparait dans la matière sensible, elle engendre la révélation du Beau. Telle était leur opinion. Mais l'époque qui suivit l'idéalisme ne voulut plus admettre cette qualité substantielle de « l'idée ». La conception idéaliste du monde, telle qu'elle vivait dans la conscience des idéalistes, ne se référait pas à un monde spirituel; de ce fait elle ne put s'imposer à leurs successeurs comme donnée pourvue d'une valeur réelle. Et c'est ainsi que naquit l'Esthétique « réaliste » qui ne s'attardait pas au reflet de l'idée à travers l'image sensible de l'œuvre d'art, mais ne voulait voir que l'image sensible; celle-ci revêt une forme irréaliste dans l'œuvre d'art, de par les exigences de la nature humaine.

Le point essentiel de l'œuvre d'art résidait, selon moi, dans ce que les sens pouvaient en saisir. La voie qu'emprunte le véritable artiste lorsqu'il crée, me semblait conduire à la réalité de l'esprit. Il part de données sensibles qu'il métamorphose. Lors de cette transformation il ne se laisse pas guider par un désir subjectif, mais cherche à donner à l'expression sensible une forme où l'esprit lui-même semble se refléter. Je me disais que ce n'est pas la manifestation de l'idée sous une forme sensible qui constitue le Beau, mais la représentation du monde sensible sous une forme spirituelle. L'existence de l'art me semblait être l'expression du monde de l'esprit à travers celui des sens. Le véritable artiste se réclame toujours plus ou moins de l'esprit. Et je me répétais sans cesse: les forces de l'âme dont se sert l'artiste pour modeler la matière sensible, il suffit de les transformer en une contemplation affranchie du sensible et purement

spirituelle, pour ensuite s'élever à la connaissance du monde de l'esprit.

A cette époque je conçus que la véritable connaissance, la manifestation du spirituel dans l'art et la volonté morale dans l'être humain, formaient un tout. Je voyais dans la personnalité humaine un centre par où elle se relie directement au principe primordial du monde. C'est de ce point central que jaillit la volonté. Et lorsque ce centre est imprégné par la lumière transparente de l'esprit, la volonté devient libre. L'homme agit alors en harmonie avec la spiritualité du monde qui devient créatrice, non par contrainte, mais en affirmant sa propre essence. Dans ce centre de l'homme la finalité des actions est engendrée par des « intuitions morales », et non par des impulsions obscures; ces intuitions sont aussi claires que les pensées les plus limpides. C'est ainsi que je cherchais, en contemplant le libre vouloir, à découvrir l'esprit qui fait de l'homme une individualité dans ce monde. A travers le sentiment du Beau véritable, je voulais contempler l'esprit qui imprègne l'homme, lorsque celui-ci agit dans le domaine sensible; sans prétendre que seul l'acte libre révèle l'être propre de l'homme, je voulais dire que son entité spirituelle s'imprime dans un monde qui, bien que lui-même d'origine spirituelle, ne peut traduire directement l'esprit. Par la contemplation du Vrai je voulais faire l'expérience de l'esprit, qui s'exprime dans son être propre, dont le reflet spirituel est l'action morale, et que la création artistique cherche à réaliser lorsqu'elle élabore une forme sensible.

Une « Philosophie de la Liberté », une vision d'un monde sensible assoiffé de spiritualité et aspirant à ce qui est Beau, une conception spirituelle du monde vivant de la Vérité, voilà l'idéal que je cultivais.

Ce fut encore en 1888 que je fus introduit dans la famille du pasteur Alfred Formey. Une fois par semaine

des artistes et écrivains se réunissaient chez lui. Lui-même était poète. Son grand ami Fritz Lemmermayer l'avait caractérisé en ces termes: « plein de bonté, avec une sensibilité profonde pour la nature, quelque peu exalté, pour ainsi dire ivre de croyance divine et de béatitude, c'est ainsi que Alfred Formey compose ses poèmes en accords tendres et sonores. On dirait que son pied n'effleure même pas le sol rude; il semble vivre et rêver dans les nuées ». C'est bien ainsi qu'était l'homme Alfred Formey. On se sentait bien loin du monde lorsqu'on pénétrait dans ce presbytère pour n'y rencontrer tout d'abord que le maître et la maîtresse de maison. Le pasteur était d'une dévotion enfantine; mais cette piété se transformait tout naturellement, dans son cœur si chaleureux, en effusions lyriques. La moindre parole de Formey nous transportait dans une atmosphère de cordialité. Son épouse avait abandonné la vocation d'actrice pour prendre en charge le presbytère. Personne ne pouvait soupçonner l'ancienne actrice dans cette femme si charmante qui recevait ses hôtes avec tant de bonne grâce. Elle entourait le pasteur d'une attention maternelle, et presque chacune de ses paroles était empreinte d'une grande sollicitude. Leur sensibilité pleine de charme contrastait avec leur noble prestance. Dans l'atmosphère de ce presbytère quelque peu détournée du monde extérieur, les hôtes introduisaient l'univers de leurs horizons intellectuels. La veuve de Friedrich Hebbel y venait de temps à autre. Sa visite était chaque fois ressentie comme une grande fête. Bien que très âgée, elle possédait un art de la déclamation qui ravissait les cœurs et enchantait la sensibilité artistique. Quand Christine Hebbel racontait des histoires, une chaleur d'âme envahissait tous ses auditeurs. Chez les Formey, je fis aussi la connaissance de l'actrice Wilborn. C'était une personnalité intéressante, douée d'une voix merveil-

leuse. On ne se lassait pas de lui entendre déclamer « Les trois tziganes » de Lenau. Ce cercle qui s'était constitué autour de Formey avait pris l'habitude de se réunir également chez Madame Wilborn. Mais quelle différence ! L'ouverture sur le monde, la joie de vivre et le besoin d'humour régnaient ici et contaminaient aussi ceux qui, chez le pasteur, demeuraient toujours graves et sans réaction, même quand le « poète populaire viennois » Friedrich Schlögl faisait le récit de ses histoires drôles. Schlögl avait par exemple écrit un « feuilleton », sur l'incinération, coutume récemment introduite à Vienne par un petit groupe d'adeptes. Il y racontait comment un individu, qui aimait sa femme d'une manière un peu rude, lui criait, chaque fois qu'il était contrarié : « Va donc te faire incinérer, ma vieille » ! Chez Formey, de pareils sujets suscitaient des remarques propres à constituer un chapitre sur l'histoire des mœurs à Vienne ; Chez Wilborn on riait à gorge déployée. Chez Wilborn, Formey était un homme du monde. Chez Formey, Wilborn ressemblait à une abbesse. On pouvait faire des études intéressantes sur la manière dont ces gens se transformaient, jusque dans l'expression de leur visage.

Chez Formey on rencontrait également Emilie Mataja qui, sous le pseudonyme d'Emile Mariot, avait écrit des romans reflétant une observation pénétrante de la vie. C'était une personnalité fascinante, qui par son genre de vie révélait d'une façon claire et géniale, mais souvent un peu irritante, l'âpreté de l'existence humaine. Cette artiste savait représenter la vie, mettre en évidence les énigmes de l'existence quotidienne et les situations tragiques qui torturent l'être humain.

On y entendait souvent aussi le quatuor féminin autrichien « Tschempa ». Puis il y avait Fritz Lemmermayer qui récitait le « Heideknabe » de Hebbel ; il était accompagné au piano par le jeu ardent d'Alfred Stross.



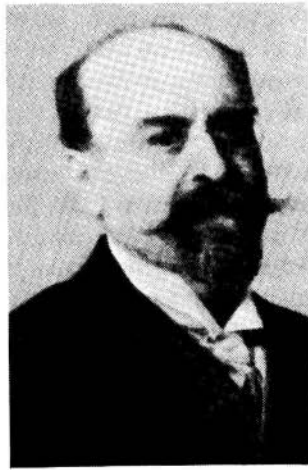
Alfred Formey, 1844–1901



Friedrich Schlögl, 1821–1892



Christine Hebbel, 1817–1910



Heinrich Friedjung,  
1851–1920

J'aimais ce presbytère empreint de tant de cordialité. Il y régnait une atmosphère chaleureuse et noble.

A cette époque, j'eus à m'intéresser sérieusement aux affaires publiques de l'Autriche, car en 1888 on me confia, pour une courte période, la rédaction de la « Deutsche Wochenschrift ». Cet hebdomadaire avait été créé par l'historien Heinrich Friedjung. Ma brève période de rédacteur coïncida avec l'époque où les démêlés entre les différents peuples de l'Autriche avaient pris un caractère particulièrement violent. Il ne m'était pas facile d'écrire chaque semaine un article sur les affaires publiques, car à vrai dire, j'étais éloigné au possible de tout esprit de parti. J'étais intéressé par l'évolution culturelle se manifestant dans la progression de l'humanité. Le point de vue choisi, je devais le faire connaître dans mes articles sans pour autant passer pour un idéaliste par trop distant du monde. A cela s'ajoutait le fait que, à mon avis, la réforme de l'enseignement mise en place par le ministre Gautsch était nuisible aux intérêts de la culture. Schröer, qui avait tout de même beaucoup de sympathie pour les idées de parti, parut soucieux devant les remarques que je fis un jour à ce sujet. J'avais vanté, aux dépens des mesures antipédagogiques de Gautsch, les dispositions objectives prises déjà vers 1850 par le ministre catholique Léo Thun dans les lycées autrichiens. Ayant lu mon article, Schröer me demanda si je souhaitais le retour, en Autriche, d'une politique cléricale dans l'enseignement.

Cette courte activité de rédacteur eut une grande importance pour moi. Elle attira mon attention sur le style politique qui dominait les affaires publiques autrichiennes de cette époque. Ce style m'était profondément antipathique. Je souhaitais introduire dans les discussions des affaires publiques quelque chose qui eût trait aux grandes aspirations spirituelles de l'humanité, car

ceci me manquait dans la presse quotidienne d'alors. Mon désir de réaliser cet idéal était d'autant plus grand que je n'avais pas l'autorité découlant d'une longue expérience. Au fond, j'étais entré dans cette rédaction sans y être préparé. Je me rendais bien compte de ce qu'il fallait entreprendre dans les différents domaines; mais je ne disposais pas des formules susceptibles de convaincre les lecteurs. Chaque numéro de cette publication représentait pour moi un combat difficile.

Je me sentis délivré d'un lourd fardeau lorsque cette activité prit fin à la suite d'une discussion portant sur le prix de vente du numéro, et où un désaccord se fit jour entre le propriétaire et le fondateur du journal.

Grâce à ce travail, j'étais entré en relations assez intimes avec des personnalités s'intéressant aux multiples aspects de la vie publique. Je fis ainsi la connaissance de Victor Adler, qui était alors le chef incontesté des socialistes autrichiens. Sous une apparence chétive et modeste se cachait une volonté énergique. Lorsqu'il prenait la parole, j'avais toujours l'impression: ce qu'il dit est insignifiant et banal; et pourtant rien ne pourra faire plier la volonté qui émane de ses paroles. Je fis également la connaissance de Pernstorfer qui était sur le point d'abandonner le parti national allemand pour rejoindre les socialistes. C'était une personnalité forte au savoir étendu, et un critique éclairé des misères de la vie publique. Il éditait alors une revue « Deutsche Worte » que je trouvais intéressante. En sa compagnie je rencontrai d'autres personnalités qui cherchaient à mettre en valeur le socialisme, soit comme doctrine scientifique, soit comme parti politique. Je fus amené par eux à étudier Karl Marx, Friedrich Engels, Rodbertus et d'autres écrivains d'économie sociale. Je ne pouvais adhérer à leurs doctrines. Il m'était personnellement douloureux d'entendre dire que seules les forces maté-

rielles et économiques assurent le développement de l'histoire de l'humanité, et que l'esprit n'est qu'une superposition idéelle à ce monde « véritablement réel ». Je connaissais la réalité de l'esprit. Pour moi, les affirmations des théoriciens socialistes résultaient de ce qu'ils fermaient les yeux devant la vraie réalité.

Je me rendais compte pourtant que la « question sociale » avait une importance illimitée. Mais le fait de la voir traiter par des personnalités toutes imbues du matérialisme de notre civilisation contemporaine, me semblait révéler un aspect tragique de l'époque. Je pensais que pour bien poser cette question là, il fallait accéder à une conception du monde conforme à l'esprit.

A l'âge de 27 ans j'étais donc plein de questions et de problèmes concernant la vie extérieure de l'humanité; par contre, mes réflexions sur la nature de l'âme et ses rapports avec le monde spirituel avaient abouti à une conception d'ensemble toujours plus précise. Elle constituait la seule base de mon travail spirituel. Et ce travail prenait de plus en plus une direction qui, quelques années plus tard, allait aboutir à ma « Philosophie de la Liberté ».

## CHAPITRE IX

Mon premier voyage en Allemagne eut lieu à cette époque (1889). J'avais été sollicité pour collaborer à l'édition gœthéenne de Weimar; la Grande-Duchesse Sophie de Saxe avait chargé les « Archives de Gœthe » de ce travail. Le petit fils de Gœthe, Walther von Gœthe, était mort quelques années auparavant; il avait légué à la Grande-Duchesse les manuscrits laissés par Gœthe. Elle avait fondé les « Archives de Gœthe », et décidé, avec un certain nombre de spécialistes, à la tête desquels se trouvaient Hermann Grimm, Gustav von Lœper et Wilhelm Scherer, d'organiser une édition complète de ces œuvres, comprenant celles qui étaient déjà connues et les manuscrits inédits qui figuraient aux archives.

Mes publications concernant la littérature gœthéenne furent à l'origine de l'invitation qui m'était faite de préparer pour cette édition une partie des œuvres scientifiques de Gœthe. Je fus donc amené à me rendre à Weimar pour une première orientation dans le cadre de ma mission, et pour préparer mon travail.

Ce séjour de quelques semaines dans la ville de Gœthe constitua un point fort de mon existence. J'avais vécu durant de longues années tout absorbé dans la pensée de Gœthe; et voici qu'il m'était donné de séjour-

ner dans les lieux où ses pensées avaient pris naissance. C'est donc sous l'impression exaltante d'un pareil sentiment que ces semaines s'écoulèrent.

Jour après jour, j'avais sous les yeux les manuscrits contenant de précieux suppléments aux œuvres que j'avais préparées en vue de l'édition gœthéenne de la « Littérature Nationale Allemande » de Kürschner.

Tout le travail accompli pour cette publication m'avait permis de me faire une image de la conception du monde de Goethe. Il s'agissait maintenant de voir si cette image pouvait subsister à la lueur des manuscrits inédits traitant des sciences naturelles. C'est donc avec une vive impatience que je me plongeai dans l'étude de cette partie de ses œuvres posthumes.

Je pus bientôt constater que ces documents inédits constituaient une contribution importante pour la juste appréciation du mode de connaissance de leur auteur.

Dans mes publications antérieures, j'avais cru découvrir que, selon la pensée de Goethe, l'homme, au niveau de la conscience ordinaire, ne peut accéder à la véritable essence du monde environnant. Face à cette impossibilité, et cela avant même de vouloir connaître le monde, l'homme éprouve le besoin de développer, dans son âme, des forces de connaissance qui n'existent pas au niveau de la conscience ordinaire.

A ce sujet, les annotations comme celles que voici, trouvées dans les papiers de Goethe, m'intéressèrent beaucoup :

« Afin de nous retrouver quelque peu dans ces différents genres (Goethe fait allusion aux différents genres du savoir de l'homme et de ses rapports avec le monde extérieur), nous pouvons établir la classification suivante : ceux qui sont utiles, ceux qui savent, ceux qui contemplent et ceux qui embrassent.

1. Ceux qui sont utiles, qui cherchent l'utile,

qui exigent, ce sont là les premiers qui labourent, pour ainsi dire, le champ de la science, et en saisissent le côté pratique. La conscience issue de l'expérience les met en confiance, et la recherche leur donne une certaine largeur de vue.

2. Ceux qui cherchent à savoir ont besoin d'un regard calme et désintéressé, d'une inquiétude empreinte de curiosité, d'une raison claire; ils sont toujours en rapport avec les premiers. Ils ne font que remanier du point de vue scientifique les données rencontrées.

3. Ceux qui contemplent sont déjà plus productifs; sans qu'ils le veuillent, leur savoir, en se perfectionnant, tend à la contemplation; et malgré l'aversion du savant pour tout ce qui concerne l'imagination, ils doivent néanmoins, sans même s'en rendre compte, recourir à cette faculté productive qu'est l'imagination.

4. Ceux qui embrassent et qu'on pourrait appeler fièrement les créateurs, sont productifs au sens le plus élevé du mot; ils ont les idées pour point de départ, et de ce fait ils expriment déjà l'unité du tout; il incombe, pour ainsi dire, à la nature de s'adapter ensuite à cette idée ».

Ces remarques montrent clairement que pour Goethe, l'homme, tant qu'il demeure au niveau de la conscience ordinaire, est placé en-dehors du monde sensible et ne participe pas à son essence. S'il veut s'unir à cette essence par la connaissance, il doit passer à une autre forme de conscience. Pendant mon séjour à Weimar une question s'imposait à moi avec une acuité toujours plus grande : comment s'appuyer sur les fondements de la connaissance établis par Goethe pour, au moyen de la pensée, passer de sa doctrine à l'expérience spirituelle telle que j'en avais eu la révélation ?

Goethe parlait des échelons inférieurs de la connaissance, c'est-à-dire de ceux qui « pensent utile » et de

ceux qui « sont avides de savoir ». Il leur opposait les aspects « contemplatif » et « synthétique » qu'engendrent les forces créatrices de l'âme. Lorsque la connaissance inférieure était éclairée par les facultés supérieures de la contemplation et de la synthèse, il se sentait uni à l'essence même des choses.

A ce niveau, l'expérience de la connaissance spirituelle n'est toutefois pas encore atteinte; mais une des voies qui y mènent se trouve ainsi tracée: celle qui résulte des rapports de l'homme avec le monde extérieur. Pour ma part, j'étais certain que la pleine satisfaction intérieure ne peut être réalisée que par l'autre voie, celle des rapports de l'homme avec lui-même.

Lorsque la conscience devient productive, c'est-à-dire qu'elle ajoute d'elle-même quelque chose aux images de la réalité, peut-elle encore demeurer dans un monde de réalités, ou lui échappe-t-elle pour se perdre dans l'illusion ? Il s'agissait d'examiner les produits du travail créateur de la conscience. Il fallait d'abord que la conscience humaine s'accorde avec elle-même; ensuite seulement on pourrait trouver la justification de l'expérience spirituelle pure. Lorsque je me penchais sur les manuscrits de Goethe, je ne faisais que formuler avec plus de précision des pensées qui depuis longtemps étaient les miennes.

Nous étions en été. La vie des arts n'était guère active durant cette période. Dans le calme on pouvait s'abandonner à la séduction artistique de Weimar qui semblait constituer un monument élevé à la mémoire de Goethe. On ne vivait pas dans le présent, mais on se sentait transporté au temps classique de Goethe. Le présent était marqué par le règne de « Liszt », malgré l'absence de ses adeptes.

Je passais mes loisirs avec les personnes qui travaillaient aux Archives. Puis je fréquentais les collaborateurs

occasionnels qui y venaient pendant quelque temps seulement. Bernhard Suphan, le directeur des Archives de Goethe me reçut avec une parfaite amabilité; et en Julius Wahle, collaborateur permanent des Archives, je trouvai un ami agréable. Mais tout cela ne prit des formes plus précises qu'un an plus tard, lorsque je revins, pour un séjour prolongé, travailler en ce lieu; j'en parlerai plus loin, lorsque j'aurai à rendre compte de cette époque de mon existence.

Je désirais avant tout faire la connaissance personnelle d'Eduard von Hartmann, avec lequel j'entretenais depuis des années un échange de lettres sur des sujets philosophiques. Cela put se réaliser lorsque de Weimar, je me rendis pour une courte période à Berlin.

J'eus l'occasion d'avoir une longue conversation avec ce philosophe. Il était étendu sur un canapé, le buste redressé et les jambes allongées. Depuis qu'il souffrait du genou, c'est dans cette position qu'il passait la plus grande partie de sa vie. Son front expressif dénotait un esprit clair et précis, ses yeux révélaient l'assurance profonde du savoir. Une barbe touffue encadrait ce visage. Il parlait avec une ferme autorité qui laissait entrevoir quelques pensées fondamentales de sa conception d'ensemble du monde, et qu'il illustrait à sa manière. Toute conception différente de la sienne était immédiatement criblée de critiques. J'étais assis en face de lui, et il me jugeait avec sévérité, sans même m'avoir véritablement écouté. Pour lui, l'essence des choses était dans l'inconscient et devait y rester cachée; elle ne serait jamais accessible à la conscience humaine. Pour moi, l'inconscient était quelque chose qui pouvait progressivement être élevé jusqu'à la conscience, grâce aux efforts de la vie intérieure. Dans le courant de la conversation j'eus l'occasion de dire qu'on n'avait pas le droit de ne voir a priori dans la représentation qu'une abstraction

du réel, donc qu'une irréalité. J'affirmai qu'une pareille opinion ne pouvait être le point de départ d'une théorie de la connaissance. Une telle conception fermerait l'accès à toute réalité, car en l'adoptant on ne croirait vivre que dans des représentations et on ne pourrait s'approcher du réel qu'au moyen d'hypothèses, c'est-à-dire d'une manière irréaliste. Il fallait plutôt examiner préalablement si la notion faisant de la représentation quelque chose d'irréel est justifiée, ou si elle découle seulement d'un préjugé. Eduard von Hartmann répliqua que la question ne se discute même pas; selon lui, l'étymologie du mot « représentation » indiquait déjà qu'il ne contenait rien de réel. En entendant cette réponse j'eus comme un frisson intérieur. Comment pouvait-on choisir des explications étymologiques comme point de départ à l'élaboration d'une conception de la vie? Je réalisai alors combien j'étais éloigné de la philosophie contemporaine. Lorsque, pendant mon voyage en chemin de fer, j'évoquai en pensée cette visite pourtant si précieuse pour moi, je ressentis à nouveau ce frisson intérieur. Cette impression ne devait pas m'abandonner de si tôt.

A l'exception de ma visite à Eduard von Hartmann, les courts arrêts que je fis à Berlin et à Munich après mon séjour à Weimar furent entièrement consacrés à la vie artistique de ces villes. Je tirai de ces nouvelles expériences un enrichissement certain de ma vie intérieure. Ce premier voyage prolongé que j'entrepris fut très important pour ma sensibilité esthétique. C'est avec une foule d'impressions nouvelles que je rejoignis pour quelques semaines, dans le Salzkammergut, la famille qui m'avait confié l'éducation de ses enfants. Pour gagner ma vie j'étais toujours obligé de donner des leçons particulières. Mais j'y étais aussi moralement tenu, car je désirais conduire jusqu'à un certain point

de son développement ce garçon, dont l'éducation m'avait été confiée il y a quelques années, et chez qui j'étais parvenu à réveiller l'âme endormie.

De retour à Vienne, j'eus l'occasion de fréquenter assidûment un cercle de personnes groupées autour d'une femme dont la tendance mystique et théosophique exerçait une profonde influence sur son entourage. Les heures passées chez Marie Lang m'ont été infiniment précieuses. Son mode de vie sérieux ne manquait ni de noblesse ni de beauté. Elle rendait compte en termes pénétrants et solennels des expériences intimes de son âme. Profondément éprouvée par sa lutte intérieure et celle avec le monde, elle ne trouvait un certain apaisement que dans la recherche mystique. Aussi était-elle bien prédestinée à devenir l'âme d'un groupe d'êtres humains en quête de quelque chose. La théosophie, enseignée par Mme H. P. Blavatsky à la fin du siècle dernier, avait pénétré dans ce milieu; cette initiative était due à Frantz Hartmann, qui avait obtenu une certaine célébrité grâce à ses nombreuses publications théosophiques et ses relations avec H. P. Blavatsky. Marie Lang avait adopté maintes notions de cette théosophie. Les pensées qu'elle y avait puisées semblaient bien répondre aux besoins de son âme. Toutefois, ce qui lui venait de ce courant n'était qu'un apport tout extérieur. Elle portait en elle un trésor mystique qui, à travers un cœur si éprouvé par la vie, avait pénétré d'une façon élémentaire jusque dans sa conscience.

Les architectes, les gens de lettres et tant d'autres personnalités rencontrés dans le salon de Marie Lang, ne se seraient guère intéressés à la théosophie transmise par Franz Hartmann, si Marie Lang n'y avait vu quelque avantage. J'aurais moi-même été le dernier à le faire, car la façon dont Franz Hartmann envisageait le monde spirituel était tout à fait contraire à la tendance de mon



Rosa Mayreder



Hugo Wolf



Marie Lang

esprit. Je n'arrivais pas à me convaincre que sa doctrine fût vraiment inspirée par une vérité intérieure. Son contenu me touchait bien moins que la manière dont cet enseignement agissait sur des hommes qui étaient d'authentiques chercheurs.

Grâce à Marie Lang, je fis la connaissance de son amie Rosa Mayreder. Je la compte parmi les personnalités auxquelles j'ai voué, durant mon existence, la plus grande estime, et dont j'ai suivi le développement avec beaucoup d'intérêt. Ce que je vais dire ici, je pense, ne la satisfera guère; toutefois c'est bien ainsi que je ressentis l'élément nouveau apporté dans ma vie par Rosa Mayreder. Rien n'avait encore paru de ses œuvres qui devaient, par la suite, avoir un retentissement si justifié et allaient lui assurer une place tout à fait éminente dans la littérature. Ce que révéleront plus tard ces écrits s'exprimait déjà dans la spiritualité qui émanait de Rosa Mayreder et qui lui valut mon plus profond attachement et toute ma sympathie. Elle possédait, me semblait-il, toutes les qualités accessibles à l'âme, mais portées à un tel niveau de perfection que leur convergence harmonieuse exprimait ses hautes qualités humaines. Ses nombreux dons artistiques étaient doublés d'un sens pénétrant de l'observation. Sa peinture était inspirée à la fois par le libre épanouissement de son individualité et par l'étude approfondie du monde réel. Les récits qui marquent son début dans la carrière littéraire reflètent une parfaite harmonie entre ses luttes personnelles et l'observation objective de la réalité. Cette qualité ne fit que s'accroître par la suite. La tendance ainsi décrite sera surtout évidente dans les deux tomes de sa « Critique de la féminité ». Les moments que je pus passer en compagnie de Rosa Mayreder, à l'époque de sa quête et de ses doutes intérieurs, constituent un gain appréciable pour ma propre existence.

Il s'agit là encore d'une de ces relations humaines qui naquit et se développa indépendamment des pensées échangées entre nous, car ma conception du monde, et bien plus encore l'orientation de mes sentiments étaient très différentes de celles de Rosa Mayreder. Ma manière d'atteindre à l'expérience spirituelle en partant de la pensée scientifique actuelle ne pouvait pas lui être sympathique. Elle-même se servait de la science pour élaborer des idées visant au complet épanouissement de la personnalité humaine, sans y admettre l'influence d'un monde spirituel. Ce qui pour moi était une nécessité la laissait indifférente. Elle était entièrement soumise aux exigences de l'individualité humaine telle qu'elle se manifestait directement, et n'accordait aucune attention aux forces spirituelles qui agissaient dans cette individualité. Par ce procédé elle avait réussi la meilleure analyse jamais faite concernant l'essence même de la féminité et de ses exigences vitales.

Rosa Mayreder n'avait jamais été satisfaite par l'idée qu'elle s'était faite de mes rapports avec les valeurs artistiques. Elle estimait que je méconnaissais l'élément purement artistique, tandis qu'au contraire je m'efforçais de saisir le caractère spécifique de l'art en faisant appel à mon expérience spirituelle. Elle pensait que je n'étais pas capable de pénétrer assez avant dans les révélations du monde sensible, et donc de connaître la nature même de l'art. Et pourtant je cherchais précisément à pénétrer la vérité totale des formes sensibles. Tout cela n'a rien enlevé à mon amitié profonde pour Rosa Mayreder; je lui dois les heures les plus précieuses de cette période de mon existence, et ma sympathie pour elle n'a pas diminué jusqu'à ce jour.

J'eus souvent chez elle l'occasion de participer aux conversations qui réunissaient des hommes de haute intelligence. Il y avait là Hugo Wolf, grand ami de Rosa

Mayreder; il assistait en silence et semblait plutôt regarder en lui-même qu'entendre ce qui se disait autour de lui. La moindre de ses paroles nous touchait profondément, car ce qu'il ressentait se communiquait mystérieusement à tous ceux qui avaient le privilège de l'entourer. Une affection sincère me liait à Karl, le mari de Rosa Mayreder. Comme son frère Julius, c'était un artiste d'une fine humanité et d'une grande sensibilité artistique. On y voyait souvent Marie Lang et tout son cercle. Il y avait également Friedrich Eckstein qui, à cette époque, se consacrait entièrement à la théosophie.

Ma « Philosophie de la Liberté » prenait en moi des contours toujours plus précis. Rosa Mayreder est la personne avec laquelle je me suis le plus souvent entretenu de la forme de cet ouvrage qui était alors en gestation. Elle m'a arraché, en partie, à la solitude intérieure dans laquelle je vivais. Elle aspirait à une vision de la personnalité humaine en tant que telle; de mon côté, je recherchais une révélation du monde à laquelle la personnalité pouvait accéder en développant, au fond de son âme, le regard spirituel. Ces deux manières de voir avaient entre elles plusieurs points communs. Au cours de mon existence, je me suis souvent rappelé avec gratitude certaines expériences vécues ensemble, par exemple cette promenade à travers les merveilleuses forêts alpestres, durant laquelle nous avions parlé, Rosa Mayreder et moi, du sens véritable de la liberté humaine.

## CHAPITRE X

Lorsque je revois les trois premières décennies de mon existence, j'ai l'impression de les avoir menées jusqu'à un certain aboutissement. A la fin de cette époque je partis pour Weimar où, pendant près de sept ans, j'allais travailler aux Archives de Goethe et Schiller. Le temps passé à Vienne, depuis mon premier voyage à Weimar jusqu'à mon installation dans la ville de Goethe, peut être considéré comme une période où j'ai, dans une certaine mesure, pu trouver une conclusion aux aspirations profondes de mon âme. Cette maturation allait conduire à l'élaboration de ma « Philosophie de la Liberté ».

Un aspect essentiel de ma conception d'alors concernait le monde sensible qui, pour moi, ne constituait pas la véritable réalité. Dans mes écrits et articles de cette époque, je n'ai jamais manqué de souligner que la vraie réalité appartient à l'âme, grâce à l'action de la pensée qu'elle ne puise pas dans le monde physique, mais qu'elle exerce sous forme d'une activité affranchie de toute perception sensible. Je considérais que grâce à cette pensée « libérée des sens » l'âme pouvait participer à l'essence spirituelle du monde.

Mais j'insistais également, et avec force, sur le fait

que l'homme, vivant dans cette pensée libérée des sens, a pleinement conscience de puiser à l'essence spirituelle fondamentale de toute existence. Pour moi, tous les discours relatifs aux limites de la connaissance n'avaient aucun sens. Il me semblait que la connaissance consistait à retrouver les contenus spirituels préalablement vécus par l'âme dans le monde de la perception. Parler des limites de la connaissance c'était, selon moi, avouer que l'on n'avait pu expérimenter en esprit la véritable réalité, d'où il devenait impossible de retrouver cette dernière dans le monde perceptible.

En exprimant mes propres convictions, je tenais avant tout à réfuter les prétendues limites de la connaissance. Je refusais de suivre le chemin de connaissance s'adressant au monde sensible et qui, à partir de celui-ci, de l'extérieur, tente de percer jusqu'à la vraie réalité. Je voulais montrer que ce n'est pas en se frayant un passage vers l'extérieur que l'on trouve la vraie réalité, mais par une démarche conduisant vers la vie intérieure de l'homme. Celui qui s'efforce de percer vers le dehors pour constater l'impossibilité d'un tel cheminement, invoque alors des « limites de la connaissance ». Or, cette impossibilité n'est pas due à la limitation, chez l'homme, de la faculté de connaître; elle s'explique par le fait que la recherche porte sur une chose dont toute introspection sérieuse prouve l'inexistence. En poussant plus avant dans le monde des sens, on cherche en quelque sorte un prolongement du sensible au-delà du monde perçu. C'est comme si, vivant dans des illusions, nous voulions aller chercher dans de nouvelles illusions les causes des premières.

Le sujet de mon raisonnement était alors le suivant: dès sa naissance et tout au long de son existence l'être humain développe son besoin de connaître le monde. Il parvient d'abord à la contemplation du sensible. Mais

ce n'est là qu'une démarche préliminaire à la connaissance. La perception ne permet pas de dévoiler tout ce que contient le monde. L'essence du monde est cachée; dans un premier temps, l'homme n'accède pas jusqu'à cette essence. Il demeure d'abord fermé à une telle réalité. N'opposant pas encore au monde son être propre, il élabore une image du monde à laquelle manque cette essence. A ce stade, l'idée que l'on se fait du monde est, à vrai dire, pure illusion. Tant que l'homme s'en tiendra à la seule perception sensible, il se trouvera toujours face à un monde illusoire. Par contre, si au fond de son être la pensée libérée du sensible vient se joindre à cette perception sensorielle, l'illusion s'imprègne de réalité; elle cesse d'être une simple illusion. L'esprit humain, prenant conscience de soi, rencontre alors l'esprit du monde, *qui ne se dissimule plus derrière le sensible, mais apparaît comme agissant au sein même de celui-ci.*

Découvrir ainsi l'esprit à l'intérieur du monde sensible ne me semblait devoir relever ni de conclusions logiques ni d'un quelconque prolongement de la perception sensorielle; je considérais que l'homme peut y parvenir lorsqu'il progresse et s'élève de la perception sensorielle à l'expérience de la pensée libérée du sensible.

J'étais pénétré de pensées de ce genre lorsque, en 1888, j'écrivis dans le second tome de mon édition des œuvres scientifiques de Goethe: « Celui qui reconnaît à la pensée une faculté de perception dépassant le domaine de la perception sensorielle, doit nécessairement lui attribuer des objets situés au-delà de la réalité sensible. Ces objets de la pensée, ce sont les idées. En s'emparant de l'idée, la pensée s'unit au principe originel de l'être de l'univers; ce qui agit au dehors pénètre dans l'esprit de l'homme: il s'identifie avec la réalité objec-

tive, devient *un* avec elle. *La contemplation de l'idée au sein du réel constitue la vraie communion de l'homme.* La pensée a la même importance à l'égard des idées que l'œil à l'égard de la lumière, ou l'oreille à l'égard des sons. C'est un *organe de perception* ».

Il m'importait peu, à cette époque, de décrire le monde de l'esprit tel qu'il apparaît lorsque, ayant pris conscience de soi, la pensée dégagée du sensible s'élève jusqu'à la contemplation en esprit; je voulais démontrer que la nature perçue par nos sens est d'essence spirituelle, et exprimer qu'en réalité la nature est esprit.

Le destin m'avait conduit à me confronter avec les théories de la connaissance en cours. Les philosophes supposaient au départ une nature dépourvue d'esprit, et se donnaient pour tâche d'examiner dans quelle mesure l'homme a le droit d'élaborer en lui-même une image spirituelle de la nature. Je leur opposais une toute autre théorie de la connaissance. Je voulais montrer que l'homme, en pensant, n'est pas un spectateur qui se forme, du *dehors*, des images de la nature, mais qu'il se trouve en pensée *dans* les choses mêmes, participant ainsi à leur essence grâce à l'expérience réalisée par l'acte de connaissance.

C'est encore mon destin qui m'a amené à élaborer mes propres conceptions à la suite de celles de Goethe; lui aussi avait aspiré à une conception spirituelle du monde. A maintes occasions il met en évidence le caractère spirituel de la nature; mais on ne saurait parler du monde pur de l'esprit, car Goethe n'a pas poussé sa conception spirituelle de la nature jusqu'à la vision directe de l'esprit.

Je tenais ensuite à expliquer mon idée concernant la liberté. Tant que l'homme agit sous la poussée de ses instincts, désirs et passions, etc... il n'est pas libre. Dans ce cas ses actes sont déterminés par des pulsions deve-

nues aussi inconscientes que les impressions du monde sensible. Ce n'est cependant pas encore sa véritable nature qui agit. Son humanité profonde ne se dévoile pas à ce niveau, pas plus que l'essence de la nature ne se révèle à l'observation purement sensible. Le monde sensible n'est pas vraiment une illusion, mais le devient par le fait de l'homme. Par contre, l'homme est en mesure de transformer ses désirs et pulsions en de véritables illusions. C'est alors un élément illusoire qui agit en lui; ce n'est pas *lui-même* qui est actif: l'action ne découle pas de l'esprit. Ce qui en lui est spirituel n'agit réellement que si les mobiles d'action sont puisés dans le domaine de la pensée libre et affranchie du sensible, sous forme d'intuitions morales. A ce niveau, c'est lui qui agit et non quelque chose d'autre. Il est alors un être libre, un être qui agit de sa propre initiative.

Je voulais montrer qu'en refusant d'admettre la pensée dégagée des sens comme étant un élément purement spirituel dans l'homme, on ne pourra jamais comprendre ce qu'est la liberté; or cette compréhension se fait dès l'instant où l'on a saisi la réalité de cette pensée affranchie du sensible.

Il s'agissait moins pour moi de décrire le monde spirituel dans lequel nous faisons l'expérience de nos intuitions morales, mais bien plutôt d'avoir à souligner le caractère spirituel de ces intuitions. Si j'avais tenu au premier point, il m'eût fallu, dans ma « Philosophie de la Liberté », commencer le chapitre de « L'imagination morale » par ces mots: « L'esprit libre agit selon ses impulsions, c'est-à-dire selon ses intuitions vécues par lui dans le pur monde de l'esprit, en dehors du règne de la nature et sans qu'à l'état d'éveil normal il ait conscience de ce monde de l'esprit ». Cependant je tenais bien à caractériser l'aspect purement spirituel des intuitions morales. C'est pourquoi j'attirai l'attention

sur l'existence de ces intuitions parmi l'ensemble des idées humaines, ce que je formulai par ces mots: « L'esprit libre agit selon ses impulsions propres, c'est-à-dire selon des intuitions que la pensée choisit parmi l'ensemble de ces idées ». Celui qui ne se tourne pas vers un monde purement spirituel, et donc ne pourra justifier cette première phrase, ne pourra pas davantage admettre pleinement la seconde. Or, la Philosophie de la Liberté contient un bon nombre de passages se référant à la première thèse, par exemple: « Le stade le plus élevé de la vie individuelle est celui de la pensée conceptuelle sans rapport avec un quelconque contenu perceptif. Nous déterminons le contenu d'un concept par une intuition pure, nous le tirons de la sphère idéelle. Un tel concept n'a de rapport avec aucune perception donnée ». Il s'agit ici de « perception sensible ». Si j'avais voulu parler, à cette époque, du monde de l'esprit, et non pas seulement du caractère spirituel des intuitions morales, j'aurais dû tenir compte du contraste qui existe entre une perception sensible et une perception spirituelle. Mais il m'importait alors seulement de souligner le caractère non-sensible des intuitions morales.

Telle était la direction de mes pensées au moment où se terminait la première époque de mon existence. J'avais alors trente ans, et j'étais sur le point de m'installer à Weimar.

## CHAPITRE XI

A la fin de cette première période de mon existence, une nécessité intérieure me poussa à me faire une opinion claire sur certaines tendances de l'âme humaine. L'une était la tendance mystique. Mes dispositions personnelles ne me permettaient que difficilement d'entrer en rapport avec le courant mystique tel qu'il se révélait à mon regard intérieur, au cours des différentes époques du développement spirituel de l'humanité: dans la sagesse orientale, le néoplatonisme, le moyen-âge chrétien et la kabbale.

Le mystique me semblait être un homme qui ne se retrouve pas dans le monde des idées, dans lequel je vois la manifestation du spirituel. C'était manquer de véritable spiritualité, que de vouloir parvenir au contentement de l'âme en plongeant avec ses idées dans un monde intérieur dépourvu d'idées. Ce chemin ne me semblait pas conduire à la lumière, mais plutôt mener aux ténèbres spirituelles. Vouloir atteindre la réalité spirituelle en fuyant les idées, c'est s'engager sur une voie qui empêche toute connaissance; car bien que n'agissant pas directement dans les idées, la réalité spirituelle se révèle à l'homme grâce à elles.

Néanmoins dans les aspirations mystiques de l'humain

né quelque chose m'attirait. J'étais séduit par la particularité de l'expérience intime des mystiques. Ils veulent s'unir en profondeur aux sources mêmes de la vie humaine, et ne se contentent pas de les observer du dehors au moyen de l'intelligence. Mais j'étais convaincu par ailleurs que l'on peut parvenir au même genre d'expérience intime lorsqu'on descend dans les profondeurs de l'âme avec tout le contenu clair des idées, au lieu de s'en dépouiller au moment où l'on s'engage sur cette voie. Je voulais que la lumière du monde des idées pénétre dans la chaleur de l'expérience intime. Il me semblait que le mystique est incapable de distinguer l'esprit dans les idées; d'où, face à elles, il a le sentiment d'être intérieurement gelé. Le froid qu'elles lui occasionnent l'oblige à trouver ailleurs la chaleur dont son âme a besoin; il croit la trouver en s'affranchissant des idées.

La chaleur intime de l'expérience de l'âme, je la ressentais à l'instant même où cette expérience du monde de l'esprit, indistincte tout d'abord, pouvait ensuite être formulée en idées claires. Je me disais souvent que ces mystiques ignorent la chaleur, l'intimité de l'âme que l'on peut ressentir lorsqu'on vit en communion avec des idées imprégnées de spiritualité. En ce qui me concerne, cette communion avait toujours été une sorte de commerce personnel avec le monde de l'esprit.

Le mystique semblait renforcer la position du naturaliste matérialiste, et non l'affaiblir. Celui-ci refuse toute contemplation du monde spirituel, soit par négation, soit parce qu'il pense que la connaissance humaine ne s'applique qu'à ce que les sens peuvent percevoir. Il fixe des limites à la connaissance là où s'arrête la perception sensible. En ce qui concerne la connaissance des idées par l'homme, le mystique habituel partage l'opinion du matérialiste. Il prétend que les idées ne peu-

vent atteindre le seuil de l'esprit, et donc que la connaissance par l'idée demeure nécessairement en-dehors du domaine spirituel. Comme le mystique désire quand même atteindre l'esprit, il a recours à une expérience intérieure dépourvue d'idées. De ce fait, il donne raison au savant matérialiste en limitant le pouvoir cognitif propre aux idées à la seule connaissance des faits naturels.

Mais si l'on pénètre à l'intérieur de l'âme sans recourir aux idées, on atteint seulement la région intime du sentiment. On prétend alors que le spirituel n'est pas accessible à cette démarche qui, dans la vie courante, est appelée chemin de connaissance. Il faut, dit-on, pour vivre l'expérience du spirituel, plonger du domaine de la connaissance dans celui du sentiment.

La science matérialiste peut adhérer à une pareille conception, à moins de ne voir dans tous ces discours sur l'esprit qu'un simple jeu de mots, de paroles fantaisistes dépourvues de toute réalité. Les idées dirigées vers le règne sensible sont pour elle la seule base justifiée de la connaissance; par contre, elle voit dans les relations mystiques que l'homme entretient avec l'esprit un élément purement personnel, auquel on adhère ou non suivant sa mentalité, mais dont on n'est pas en droit de parler comme d'une « connaissance certaine ». Le matérialiste estime que les rapports s'établissant entre l'homme et le monde spirituel appartiennent entièrement à la sphère du « sentiment subjectif ».

Tandis qu'intérieurement je me laissais aller à ces considérations, les forces qui en moi s'opposaient à la mystique continuèrent à s'intensifier. La contemplation du spirituel au cours de l'expérience intime de l'âme était pour moi une chose bien plus certaine que la contemplation du monde sensible; imposer des limites de la connaissance à cette expérience de l'âme me semblait

absurde. Quant à la voie du sentiment devant conduire à l'esprit, je me refusais énergiquement à la suivre.

Et pourtant, considérant le déroulement de l'expérience mystique, j'y découvrais une certaine affinité lointaine avec ma propre manière d'envisager le monde spirituel. Au moyen des idées pénétrées du rayonnement de l'esprit, je cherchais une communion avec l'esprit comme le mystique y aspirait tout en renonçant aux idées. Pour le formuler autrement: ma conception reposait sur une expérience mystique des idées.

Il n'était pas très difficile d'apporter à ce conflit intérieur la clarté qui en fin de compte permet de le résoudre. En effet, la véritable contemplation du spirituel met en lumière la valeur des idées et impose aux éléments personnels leurs limites. Quiconque observe l'esprit sait comment l'élément personnel dans l'homme cesse d'agir quand l'essence de l'âme se transforme en un organe capable de percevoir le monde spirituel.

Toutefois la difficulté était de pouvoir trouver, pour mes écrits, des termes capables d'exprimer mes conceptions. Il n'est pas aisé d'inventer sur-le-champ de nouvelles formes d'expression pour rendre compte de perceptions avec lesquelles les lecteurs ne sont pas familiarisés. Pour ce que je croyais devoir dire j'avais le choix: soit de me servir de la terminologie en usage dans l'observation de la nature, soit d'emprunter le vocabulaire utilisé par certains auteurs à tendances mystiques. La seconde possibilité ne me semblait pas devoir permettre d'éliminer les difficultés rencontrées.

Il était clair pour moi que les formes d'expression employées par les sciences naturelles consistaient en idées substantielles, quoique d'inspiration matérialiste. Je voulais former des idées capables de caractériser le monde spirituel, au même titre que les idées scientifiques le font pour le monde sensible. Pour ce que

j'avais à dire, je pouvais ainsi conserver le caractère qui est spécifique aux idées. En me servant du langage mystique, cela ne m'aurait pas été possible. En effet, il ne restitue pas ce qu'il y a d'essentiel *en dehors* de l'homme; il décrit seulement ses expériences subjectives. Je ne tenais pas à décrire des expériences humaines, mais à montrer comment un monde spirituel se révèle au moyen d'organes de l'esprit à l'intérieur de l'homme.

Sur de telles bases naquirent les formes de pensées qui me permirent par la suite d'élaborer ma « Philosophie de la Liberté ». En formulant mes idées, je veillais à éviter toute influence mystique; je savais pourtant que l'ultime expérience de ce qui doit se révéler dans les idées était une expérience intime de nature identique à celle de la perception intérieure du mystique. Mais une différence persistait tout de même: selon ma conception, l'homme, par un acte de renoncement, permet au monde spirituel, qui lui est extérieur, de se manifester en toute objectivité en lui; le mystique, par contre, renforce sa propre vie intérieure et efface ainsi le véritable aspect du spirituel en tant que fait objectif.

## CHAPITRE XII

L'exposé des idées scientifiques de Goethe, que j'eus à rédiger pour une Introduction à la « Littérature Nationale Allemande » de Kürschner, me prit beaucoup de temps. Commencé au début des années quatre-vingts, ce travail n'était pas encore terminé lorsque, quittant Vienne pour m'installer à Weimar, j'entamai la seconde période de ma vie. La difficulté du choix entre une terminologie scientifique ou mystique explique ce retard.

Tandis que je m'efforçais de définir la position de Goethe à l'égard des sciences naturelles, j'avais également à parfaire la formulation de mes expériences spirituelles résultant de ma contemplation des phénomènes cosmiques. Je fus donc sans cesse détourné de Goethe pour élaborer ma propre conception du monde, et à nouveau attiré vers lui pour mieux interpréter sa philosophie au moyen des idées que j'avais acquises. Ce qui me parut essentiel chez Goethe, c'était son aversion pour toute tentative visant à ramener à une théorie simple l'incommensurable richesse de la réalité. Il devient rationaliste quand il veut représenter les formes variées des plantes et des animaux. Il aspire à des idées qui s'avèrent efficaces au sein du devenir de la nature, quand il veut comprendre la structure géologique de

la terre ou saisir les phénomènes météorologiques. Ses idées ne sont pas des abstractions, mais elles sont dans l'âme des images vivantes du même ordre que les pensées actives.

Lorsque je rencontrais de telles images dans ses travaux scientifiques, je ressentais une profonde satisfaction. Je constatais ce contenu d'idées-images et pensais que, s'il avait été développé davantage, il aurait pu devenir, dans l'esprit humain, un véritable reflet des phénomènes de la nature. Je ne doutais pas un instant que la pensée scientifique classique dut être élevée au niveau de celle de Goethe.

Il y avait en outre dans cette conception gœthéenne du monde sensible une incitation à confronter la nature de ce contenu d'idées-images avec la réalité spirituelle, car ces idées-images n'ont de raison d'être que si elles font ressortir cette réalité de l'esprit, base de la réalité sensible. Mais Goethe, dans son respect pour la richesse infinie du réel, évite de s'engager dans une représentation du monde de l'esprit, après avoir, en lui-même, haussé l'expérience sensible jusqu'au niveau de l'imagination spirituelle.

Il me fallait donc montrer que Goethe réalisait effectivement une expérience intérieure lorsqu'il élevait sa connaissance de la nature sensible jusqu'à celle de la nature spirituelle; il était toutefois évident que pour comprendre la vie intérieure de Goethe, il fallait aller plus loin que lui et pousser la connaissance jusqu'à la conception idéelle du monde de l'esprit lui-même.

Lorsque Goethe parlait de la nature, il vivait une expérience spirituelle. Mais en s'élevant au-dessus de cette communion vivante en vue de conceptualiser cette expérience, il craignait de s'égarer dans l'abstraction. Il voulait bien vivre cette expérience spirituelle, mais il ne désirait pas en dégager une théorie.

M'efforçant néanmoins d'élaborer une théorie de sa conception du monde, j'avais souvent l'impression de trahir sa pensée. Dans l'interprétation de chaque détail, je dus sans cesse veiller à ce que ma méthode me permît de parler de lui selon sa manière à lui.

L'élaboration d'une théorie des idées de Goethe fut laborieuse. Pendant des années, je me suis efforcé de toujours mieux le comprendre au moyen de mes propres pensées. Ces moments de lutte font apparaître quelle reconnaissance je lui dois pour l'enrichissement apporté à mon expérience spirituelle et l'approfondissement de mes connaissances. Si mon destin ne m'avait pas poussé à cette confrontation avec lui, ce développement eût été moins lent. J'aurais alors poursuivi mes propres expériences spirituelles, et je les aurais formulées telles qu'elles se présentaient à moi. J'aurais été ainsi plus vite entraîné dans les mondes de l'esprit; mais il m'aurait manqué cette incitation à lutter pour atteindre le fond de moi-même.

Grâce à mes études sur Goethe, je connus ainsi la différence de constitution entre une âme à laquelle le monde de l'esprit se révèle par un effet de grâce, et celle qui conforme pas à pas son propre être intime toujours plus à l'esprit, pour ensuite, lorsque l'âme se connaît comme esprit véritable, se savoir participer à l'essence spirituelle de l'univers. Il faut avoir réalisé cette communion pour enfin ressentir combien l'esprit de l'homme et la spiritualité de l'univers peuvent intimement se confondre dans l'âme humaine.

Tandis que je travaillais à mon interprétation de Goethe, celui-ci était sans cesse présent spirituellement, m'exhortant: quiconque avance trop vite sur les sentiers de l'esprit peut fort bien atteindre une expérience de l'esprit, mais ce sera une expérience limitée; en contrepartie il verra diminuer la substance réelle qu'il aurait pu tirer de la richesse de l'existence.

Ces travaux sur Gœthe furent pour moi l'occasion d'observer clairement « comment le Karma agit dans l'existence humaine ». Le destin se compose de deux genres de faits qui s'unissent dans la vie. L'un émane du besoin de l'âme, vient de l'intérieur; l'autre vient du monde extérieur et affecte l'homme. Mes propres aspirations psychiques tendaient à la contemplation de l'esprit, alors que la spiritualité extérieure du monde m'incitait à m'occuper de Gœthe. J'avais à mettre en harmonie ces deux courants qui se rencontraient dans ma conscience. Je passai les dernières années de cette première période de ma vie à me justifier tour à tour devant moi-même et devant Gœthe.

Le sujet que j'allais traiter dans ma thèse de doctorat résultait donc de cette expérience intérieure: « amener la conscience humaine à s'accorder avec elle-même ». Pour comprendre ce qu'est la véritable réalité du monde sensible, l'homme doit, me semble-t-il, avoir préalablement contemplé cette réalité en lui-même.

Cette rencontre de la véritable réalité du monde sensible avec la véritable réalité du monde intérieur doit être conquise pour la conscience cognitive par un travail spirituel assidu; pour la conscience volitive et agissante elle est toujours présente quand l'homme, dans l'action, a le sentiment de sa liberté.

Que la liberté existe dans la conscience naïve comme quelque chose de réel et qu'elle soit néanmoins une énigme pour la connaissance, cela s'explique par le fait que l'homme ne possède pas de prime abord son être véritable, la vraie conscience de soi; avant de pouvoir la conquérir, il doit amener la conscience humaine à s'accorder avec elle-même. Ce qui constitue la plus haute valeur de l'homme, la liberté, ne se conçoit qu'après une préparation adéquate.

Ma « Philosophie de la liberté » est fondée sur cette expérience qui consiste à amener la conscience humaine à s'accorder avec elle-même. Dans son vouloir on *exerce* la liberté; dans le sentiment on la *vit*; dans la pensée on la *connaît*. Toutefois, pour y parvenir, la pensée doit faire en sorte de ne pas se figer.

Tandis que je travaillais à ma « Philosophie de la liberté », je veillais avec soin à ce que l'exposé de mes pensées soit fondé sur une expérience intérieure totalement lucide. Cela confère aux pensées le caractère mystique de la contemplation intérieure, mais en même temps rend cette vision pareille à la contemplation sensible du monde extérieur. Lorsque l'on parvient à cette expérience intérieure, on ne ressent plus aucune opposition entre la connaissance de la nature et la connaissance de l'esprit. On acquiert la conviction que la seconde n'est qu'une suite métamorphosée de la première.

Cette certitude me permit par la suite d'ajouter au titre de ma « Philosophie de la liberté » la mention « Observations de l'âme conduites selon la méthode scientifique ». En effet, si la méthode scientifique est fidèlement appliquée au monde de l'esprit, elle permet à la connaissance d'accéder à ce dernier.

A cette époque, j'avais été vivement impressionné par l'étude approfondie du « conte » de Gœthe « Le Serpent vert et le beau Lys » qui termine ses « Conversations d'émigrés allemands ». Ce conte fait d'énigmes a trouvé beaucoup d'exégètes. Une « explication » de son contenu m'importait peu. Je voulais simplement le prendre tel qu'il est dans sa forme poétique et artistique. J'ai toujours eu une aversion contre la dissection intellectuelle des manifestations de la fantaisie vivante.

Je me rendais compte de la façon dont le poème de Gœthe avait pris naissance au cours de ses entretiens

avec Schiller. A l'époque où il écrivit ses « Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme » Schiller traversait la phase philosophique de son évolution spirituelle. Ses préoccupations intérieures étaient dominées par le problème que pose « l'accord de la conscience humaine avec elle-même ». Il voyait d'une part que l'âme humaine est tout adonnée aux activités de la raison. Il sentait bien que l'âme, lorsqu'elle agit dans le pur domaine de la raison, se soustrait à l'emprise du règne corporel et sensible. Ce genre d'activité suprasensible ne lui semblait toutefois pas satisfaisant. L'âme est « dans l'Esprit », lorsqu'elle s'adonne à la « nécessité logique » de la raison; mais dans cette quête elle n'est ni libre, ni spirituellement vivante. Elle se voue à une ombre abstraite de l'esprit, sans réellement se mouvoir ni régner dans l'essence et la réalité de l'esprit. Schiller constatait d'autre part que, dans un sens inverse, l'âme humaine s'adonne aux activités du corps, aux perceptions sensibles et aux instincts. Alors, l'emprise de l'ombre illusoire de l'esprit s'estompe; par contre l'âme est soumise aux lois du monde sensible qui ne conviennent pas à son essence.

Schiller parvint à la conclusion que, dans les deux cas, l'homme n'est pas « véritablement homme ». Mais lui-même peut susciter ce qui ne lui est donné ni par la nature ni par cette ombre de l'esprit qui se manifeste dans l'être humain sans avoir été sollicitée. Dans l'action sensitive il lui est possible d'introduire la raison; il peut élever le sensible jusqu'à une sphère supérieure de la conscience, en sorte qu'il agisse à l'image de l'esprit. Il obtient ainsi une attitude médiane entre la contrainte de la logique et celle de la nature. Pour Schiller, l'homme parvient à cet état là lorsqu'il vit dans le domaine de l'art. La conception esthétique du monde considère le sensible de manière à y trouver l'esprit. Elle vit à

l'ombre de l'esprit, mais dans la création, comme dans la jouissance artistique, elle confère à l'esprit une forme sensible, et le délivre ainsi de son existence illusoire.

Depuis des années déjà, cette lutte de Schiller pour la conception de l'« homme véritable » m'était clairement apparue. Et maintenant que le « conte fait d'énigmes » de Goethe devint à son tour une énigme pour moi, je fus une nouvelle fois confronté avec ce problème. Je vis comment Goethe avait accueilli la conception de Schiller au sujet de « l'homme véritable ». Pour lui, autant que pour son ami, se posait cette question brûlante: comment le spirituel insaisissable peut-il trouver dans l'âme l'élément sensible-corporel, et de quelle manière ce qui appartient à la nature dans le corps physique peut-il s'élever jusqu'à l'esprit ?

La correspondance échangée entre ces deux amis, ainsi que ce que l'on peut savoir de leurs relations intellectuelles, semblent attester que Goethe jugeait la solution de Schiller trop abstraite, trop exclusivement philosophique. Goethe nous offre les images charmantes de la rivière qui sépare deux mondes, des feux-follets cherchant le chemin pour aller d'un monde à l'autre, du serpent qui doit se prêter à servir de pont entre les deux rives, du « beau lys » dont la présence « au-delà de la rivière » ne peut être pressentie que dans ses effets surnaturels par ceux qui vivent « en-deçà », et bien d'autres images encore. A la solution philosophique de Schiller il opposait une vision poétique, un « conte ». Il avait l'impression que tout homme en quête de son être véritable s'appauvrirait s'il en appelait aux concepts philosophiques pour s'attaquer à l'énigme de l'âme telle que Schiller l'avait envisagée; il voulait s'approcher de l'énigme avec la richesse intacte résultant de ses expériences intérieures.

Les tableaux du conte de Goethe s'apparentent à des

imaginations qu'il a souvent rencontrées chez des êtres en quête d'expériences spirituelles. Les trois rois du conte ont une certaine ressemblance avec ceux des « Noces chimiques de Christian Rose-Croix ». D'autres figures encore sont des réminiscences d'images anciennes, déjà apparues sur les sentiers de la connaissance. Chez Goethe, ces images prennent une forme d'imagination artistique, pleine de noblesse et de beauté, tandis qu'auparavant toute qualité esthétique leur faisait défaut.

Dans ce conte, Goethe a conduit la création imaginative jusqu'à la limite où elle se transforme en un processus intime de l'âme, qui n'est rien d'autre qu'une expérience connaissante de la réalité des mondes de l'esprit. Je pensais que la meilleure façon de connaître le fond de son âme, consistait à s'absorber dans cette création poétique de Goethe.

Ce qui m'importait en tout premier lieu, ce n'était pas l'explication de ce conte, mais plutôt les suggestions que j'y puisais pour mon expérience intime. Ces suggestions persistèrent à animer ma vie intérieure jusque dans la création des drames-mystères que je devais écrire bien plus tard. Pour mes travaux sur Goethe, par contre, ce poème me fut de peu d'utilité, car il me semblait que, lors de sa composition, l'auteur avait été poussé par quelque puissance invisible, par une impulsion à demi-consciente, l'amenant à dépasser sa propre conception du monde. Je dus alors faire face à une sérieuse difficulté. Je ne pouvais continuer de rédiger mon interprétation de Goethe, destinée à la « Littérature Nationale Allemande », que dans le style où je l'avais commencée, mais je n'en étais pas du tout satisfait. Car je me disais que Goethe, alors qu'il écrivait son « conte », était parvenu jusqu'aux frontières d'où il avait contemplé le monde de l'esprit. Toutefois, dans ce qu'il exposa par la suite sur les phénomènes de la nature, il ne tint pas

compte de cette expérience. Elle ne saurait donc servir de base à une interprétation des œuvres de l'auteur.

Pourtant, si mes méditations sur le « conte » ne contribuèrent pas directement à mes travaux sur Goethe, mon âme en tira tout de même une plénitude de suggestions qui devinrent pour moi autant de sujets importants à méditer. J'y revenais sans cesse. Tout cela contribua à créer le climat intérieur propre à animer le travail que j'allais entreprendre à Weimar.



Café Griensteidl



Café Griensteidl (intérieur)

## CHAPITRE XIII

Je menais à cette époque une vie très active. Je fréquentais beaucoup mes anciens amis. Des liens spirituels très intenses m'unissaient à eux. Mais je n'eus que rarement la possibilité de leur parler des préoccupations auxquelles je viens de faire allusion. Ma pensée se reporte souvent aux conversations parfois interminables que nous menions alors dans un café bien connu de la place Saint-Michel à Vienne. Ce souvenir allait être encore plus vivant après la guerre mondiale qui entraîna l'effondrement de l'Empire autrichien, car les causes de cette désagrégation étaient déjà perceptibles à cette époque; mais personne ne voulait se l'avouer. Chacun proposait des remèdes, mais toutes ces suggestions portaient la marque d'appartenances nationales ou culturelles. S'il est certain que les idéaux qui se manifestent en période ascendante inspirent des sentiments élevés, il n'est pas moins vrai que ceux qui naissent en période de décadence et la combattent, donnent une impression d'autant plus tragique. Ce sont des idéaux de cet ordre qui agissaient alors dans les meilleurs esprits, qu'ils fussent viennois ou autrichiens.

J'éveillais souvent le mécontentement de ces idéalistes lorsque j'exprimais mes convictions acquises au cours

de mon étude de l'époque gœthéenne. Je leur disais que le développement de la civilisation et de la culture occidentale avait alors atteint son point culminant. Rien ne fut entrepris pour favoriser cette évolution. Une époque exclusivement marquée par les sciences naturelles, avec la conséquence que cela comporte pour la vie de l'homme et des peuples, constitue une déchéance. Pour se maintenir sur la voie du progrès, une impulsion toute nouvelle d'influence spirituelle eût été nécessaire. Tant que l'on entretient simplement les courants spirituels du passé, on se met en retard par rapport à l'évolution. Gœthe se situe à l'apogée d'une culture, mais il marque un aboutissement et non un début. Il tire les conséquences d'un développement qui va jusqu'à lui, qui trouve en lui son plein épanouissement, mais on ne peut progresser sans faire appel à des sources plus profondes et plus originelles de l'expérience spirituelle que celles qui ont alimenté l'évolution en cours. C'est dans une semblable disposition d'esprit que j'écrivis la dernière partie de mes travaux sur Gœthe.

Pénétré de cette attitude, je fis la rencontre des œuvres de Nietzsche. « Au-delà du Bien et du Mal » fut le premier de ses livres que je lus. Cet ouvrage me fascinait et me repoussait à la fois. J'eus beaucoup de peine à assimiler cet auteur. J'aimais son style, j'aimais sa témérité; mais je n'appréciais nullement sa manière de traiter les problèmes les plus graves sans en explorer les profondeurs au moyen de l'expérience spirituelle et en pleine lucidité intérieure. Il parlait souvent, me semblait-il, de choses qui m'étaient infiniment chères parce qu'elles rejoignaient les résultats de mon expérience spirituelle. Je me sentis donc très proche de ses luttes et j'éprouvai le besoin de trouver une explication pour cette affinité. Nietzsche m'apparaissait comme un des hommes les plus tragiques de son temps. Je pensais que

cet élément tragique devait inévitablement surgir dans une âme aussi sensible et se nourrissant aux sources des sciences naturelles imprégnées du matérialisme. Ce sont des sentiments de ce genre qui m'animaient pendant les dernières années vécues à Vienne.

Au terme de cette première période de mon existence j'ai pu également visiter Budapest et la Transylvanie. L'ami dont j'ai déjà parlé, et qui était originaire de cette région, m'était resté fidèlement attaché durant ces dernières années; il m'avait présenté plusieurs de ses compatriotes établis à Vienne. En plus des nombreuses relations que j'entretenais, je fréquentais donc également des Transylvaniens. Parmi ceux-ci il y avait M. et Mme Breitenstein avec lesquels s'établit une amitié durable. Ils occupent depuis longtemps une place éminente dans la Société anthroposophique à Vienne. Ces rapports personnels avec des Transylvaniens m'amènèrent à faire un voyage à Budapest. Cette ville, très différente de Vienne, me fit une profonde impression. Pour aller de Vienne à Budapest on traverse une nature très gracieuse, on côtoie une population pleine d'exubérance et on rencontre une animation vivante et imprégnée de musique. En regardant par la portière du wagon, on a l'impression que même la nature a quelque chose de poétique, et que si les hommes semblent indifférents à cette nature poétique qui leur est familière, ils s'y abandonnent comme par un élan musical du cœur. En entrant dans Budapest, on se trouve en face d'un monde que l'européen occidental considère avec la plus grande sympathie, mais qu'il ne comprendra sans doute jamais entièrement. On dirait un arrière-fond obscur dominé par une lumière éclatante s'étalant en un jeu multicolore. Cette particularité m'apparut dans toute son unité lorsque je me trouvai devant le monument de Franz Deak. Le buste de ce fondateur de la Hongrie exprimait

une volonté rude et fière, habituée aux interventions courageuses, franches et sans ruse, mais pénétrée d'une force élémentaire quelque peu brutale et sans égards. Je sentis à quel point la devise si souvent entendue était subjectivement vraie pour chaque Hongrois de souche: « En dehors de la Hongrie la vie n'existe pas, et si jamais elle existait elle n'en serait pas véritablement une ».

Ayant habité à la frontière occidentale de la Hongrie, j'avais déjà eu l'occasion de voir les Allemands subir cette volonté fière et forte; au cœur même de la Hongrie, je découvrais maintenant comment cette volonté agit sur le Magyar et l'isole de ses semblables; il se revêt d'une certaine dignité un peu naïve qui résulte de ce qu'il tient beaucoup à ne pas se révéler aux regards des hommes, mais seulement aux yeux cachés de la nature.

Six mois après cette visite, mes amis de Transylvanie organisèrent pour moi une conférence à Hermannstadt. C'était au moment de Noël. Mon voyage me conduisit à travers les vastes plaines de la région d'Arad. Mon cœur évoquait les poésies nostalgiques de Lenau, tandis que mes yeux parcouraient ces étendues où le regard peut errer sans rencontrer de limites. Je dus passer la nuit dans un petit village de frontière entre la Hongrie et la Transylvanie. Je restai la moitié de la nuit dans l'unique pièce de l'auberge. A part moi, il n'y avait que quelques joueurs de cartes assis autour d'une table. On y distinguait toutes les nationalités englobées alors dans la Hongrie et la Transylvanie. Ces hommes s'adonnaient à leur jeu avec une passion qui atteignait de demi-heure en demi-heure son paroxysme; on aurait dit des nuées psychiques qui s'élevaient au-dessus de la table, se combattaient comme des démons et paraissaient dévorer entièrement ces hommes. Chaque nationalité exprimait un état passionnel différent.

J'arrivai à Hermannstadt le jour de Noël. Je fis connaissance de la population saxonne de Transylvanie. Elle se maintenait au milieu des Roumains et des Magyars. C'était une race pleine de noblesse; en dépit de sa décadence qu'elle refusait d'accepter, elle s'efforçait courageusement de survivre. Cet élément germanique se souvenait d'avoir été refoulé, il y a bien des siècles, vers l'Orient; désirant rester fidèle à son origine, il laissait entrevoir un certain désintéressement pour les choses de ce monde mais exprimait en même temps une gaieté intarissable. Je passai d'agréables journées parmi les pasteurs allemands de l'église évangélique, ainsi que chez les instituteurs des écoles allemandes et d'autres Allemands de Transylvanie. Mon cœur se réchauffait au contact de ces hommes qui, soucieux de sauvegarder leur patrimoine ethnique, entretenaient avec ferveur leurs traditions émouvantes.

Je portais en moi cette chaleur lorsque, enveloppé de fourrures épaisses, je fis, avec d'anciens et de nouveaux amis, par un froid glacial et sur une neige gelée, une excursion en traîneau vers le sud, en direction des Carpates. De loin on aurait dit une paroi montagneuse noire et boisée; mais de près c'était un paysage déchiqueté qui laissait une impression terriblement sauvage.

Mon fidèle ami était l'élément moteur de tout ce que j'eus l'occasion de vivre là-bas. Il inventait sans cesse de nouvelles possibilités pour mieux me faire connaître ce courant saxon de la Transylvanie. Il continuait à partager son temps entre Vienne et Hermannstadt. Dans cette ville il avait fondé un journal hebdomadaire destiné à entretenir la culture saxonne en Transylvanie. C'était une entreprise purement idéaliste, dépourvue de tout sens pratique; la grande majorité des représentants de ce courant saxon y collaboraient. Mais elle ne tarda pas à sombrer au bout de quelques semaines.

Les expériences faites au cours de ce voyage m'étaient offertes par le destin. J'eus ainsi l'occasion d'éduquer mon regard aux réalités du monde extérieur; cela n'alla pas sans difficultés puisque je vivais par ailleurs tout naturellement dans l'élément spirituel.

J'étais plein de souvenirs mélancoliques lorsque je rentrai à Vienne. Le hasard mit alors entre mes mains un livre qui, dans bien des milieux, était très apprécié pour sa richesse spirituelle. Il s'agissait de: « Rembrandt éducateur ». Tout le monde parlait de ce livre. On le considérait comme le point de départ d'un renouveau spirituel. Cette manifestation me permit de me rendre compte combien ma vie intérieure me plaçait en marge de la vie intellectuelle de mon époque.

Ce livre tant vanté produisit sur moi l'effet suivant: j'eus l'impression que pendant plusieurs mois quelqu'un s'était rendu chaque soir à la table d'hôte d'un restaurant renommé pour y recueillir les propos « plein d'esprit » venant de personnalités « éminentes » et les noter sous forme d'aphorismes. Une fois accompli ce travail préparatoire, il aurait jeté les fiches annotées dans un récipient qu'il aurait secoué avant de les en retirer pour les placer bout à bout, en ajoutant ici où là quelques remarques afin de confectionner ce livre. Bien entendu, ma critique est quelque peu exagérée. Mais ma conception de la vie me conduisit à récuser ce qui passait alors pour la plus haute expression de l'esprit contemporain. Je pensais que « Rembrandt éducateur » ne contenait que des idées superficielles et soi-disant spirituelles; pas une seule ligne ne répondait à la sensibilité profonde dont peut vibrer l'âme humaine. Je fus très peiné de constater que mes contemporains voyaient dans l'auteur de ce livre une personnalité remarquable, alors que, selon moi, de pareils bavardages intellectuels dans les eaux basses de l'esprit étaient tout juste bons

pour extirper de l'âme les valeurs humaines essentielles.

Dès l'âge de quatorze ans j'avais été amené à donner des leçons particulières. En effet, le destin m'avait contraint à ce genre d'activité jusqu'au début de la deuxième période de ma vie, passée à Weimar, donc pendant quinze années. Ainsi, le développement psychique d'un certain nombre d'enfants et d'adolescents se fit en même temps que le mien. Cela me permit d'observer chez ceux que j'eus à instruire, combien les garçons et jeunes gens d'une part, et les jeunes filles d'autre part, s'adaptent différemment à la vie courante. Pendant un certain temps j'eus même pour élève la mère de ce garçon dont l'état mental avait nécessité mon assistance pédagogique; elle fut mon élève en géométrie; à une autre époque je fis, à elle et à sa sœur, un cours d'esthétique.

Pendant plusieurs années la famille de ce garçon m'offrit une hospitalité chaleureuse. De là je pouvais organiser mon activité pédagogique destinée à d'autres élèves. Grâce aux liens amicaux et étroits avec la mère de cet enfant, je partageais les joies et les peines de cette famille. J'eus ainsi l'occasion de découvrir les qualités d'âme particulièrement profondes de cette femme. Le destin de ses quatre garçons constituait son souci majeur. Elle était la personnification de l'amour maternel. Quelle vocation exaltante que d'entreprendre avec elle une tâche éducative ! Douée pour la musique, elle s'occupait elle-même des études musicales de ses fils tant qu'ils étaient petits. Avec une profonde compréhension elle m'entretenait des problèmes les plus divers de l'existence. Elle suivit avec une grande attention mes travaux scientifiques et toutes mes recherches. A cette époque j'éprouvais un profond besoin de discuter avec elle de tout ce qui me tenait à cœur. Quand je lui parlais de mes expériences spirituelles, elle écoutait attentivement, mais d'une manière étrange. Au niveau du raisonnement,

elle recevait ces choses avec sympathie, sans pour autant jamais se départir d'une légère réserve, mais dans son for intérieur elle acceptait tout. Elle gardait à l'égard de l'être humain un certain préjugé naturaliste. Pour elle l'acquisition de qualités morales de l'âme était étroitement liée à l'état purement physique de santé ou de maladie. Je serais enclin à dire que par instinct elle avait une vision médicale quelque peu naturaliste de l'homme. Il était extrêmement intéressant de débattre de ces questions avec elle. Face aux événements de la vie courante cette femme avait un profond sens du devoir, tout en considérant qu'une bonne part de ce qui lui incombait ne concernait pas véritablement sa vie intérieure. Elle se rendait compte que son destin était à bien des égards accablant, mais n'exigeait rien de la vie; elle la prenait telle quelle, dès lors que cela ne concernait pas ses enfants. Par contre, chaque fois qu'ils étaient touchés, elle réagissait avec une émotion profonde.

Je participais donc intimement à cette vie d'une femme se consacrant entièrement à ses enfants, puis partageais l'existence de cette famille évoluant dans un cercle étendu de parents et d'amis. Il y eut quelques difficultés inévitables. La famille était juive. Dans ses convictions elle s'était libérée de toute idée étroite de race ou de confession. Mais il existait chez le chef de famille, auquel j'étais très attaché, une susceptibilité certaine à l'égard de tout avis émis sur les juifs par quelqu'un qui ne l'était pas. Cette attitude résultait de l'antisémitisme qui sévissait alors.

Je prenais une part active aux luttes soutenues par les allemands d'Autriche pour sauvegarder leur existence nationale. Je fus ainsi amené à m'intéresser à la position historique et sociale des juifs. Cette préoccupation s'intensifia lorsque parut l'ouvrage de Hamerling « Homunculus ». Dès lors, une grande partie de la presse qualifia

ce poète éminemment allemand d'« antisémite »; les antisémites nationaux allemands n'hésitèrent pas à le revendiquer comme un des leurs. Tout cela ne m'impressionna guère; mais j'écrivis un article sur cet « Homunculus », et j'y parlai très objectivement, me semblait-il, de la situation des juifs. Or, cet homme qui m'offrait l'hospitalité et auquel j'étais lié d'une amitié profonde, vit dans cet article un certain genre d'antisémitisme. Ses sentiments d'amitié à mon égard ne furent pas affectés, mais il éprouva un chagrin profond. Après avoir lu mon article, il vint me trouver et me dit avec émotion: « Ce que vous écrivez des juifs est inexcusable; mais ce n'est pas là le point qui me peine. Ce qui me fait mal, c'est de savoir que les expériences qui vous ont poussé à écrire cela n'ont pu être faites que chez nous et chez nos amis, grâce aux relations intimes que nous entretenons ». En fait, cet homme se trompait, car mon jugement résultait d'une démarche strictement intellectuelle et historique; rien de personnel n'était intervenu dans l'avis que j'avais émis. Mon interlocuteur ne put admettre ce point de vue. A mes explications il répondit par cette remarque: « Non, l'article démontre que le jeune homme auquel j'ai confié l'éducation de mes enfants n'est pas un ami des juifs ». Il me fut impossible de lui faire changer d'avis. Et pourtant à aucun moment il ne pensa devoir modifier quoi que ce soit aux liens qui m'unissaient à sa famille. Il les considérait comme indispensables. Pour ma part, je ne pouvais plus prendre le prétexte de cet incident pour envisager un changement, car je voyais dans l'éducation de son fils une tâche qui m'était imposée par le destin. Mais nous ne pûmes nous défaire de cet incident tragique qui s'était glissé entre nous.

A cela s'ajouta le fait qu'un bon nombre de mes amis, impliqués dans les luttes nationalistes, s'étaient quelque

peu laissé imprégner d'une attitude antisémite. Ils ne considéraient pas d'un bon œil la situation que j'occupais dans cette famille juive. Pour le maître de maison, mes relations amicales avec ces gens ne faisaient que confirmer l'impression qu'il avait tirée de mon article.

Ignaz Brüll, le compositeur de « La croix d'or » était un ami intime de cette famille. C'était une personnalité d'une extrême délicatesse, et je l'aimais beaucoup. Brüll vivait plutôt retiré du monde, tout absorbé en lui-même. Ses intérêts ne se limitaient pas exclusivement à la musique; bien des aspects de la vie spirituelle lui étaient familiers. « Enfant gâté par le destin », il était libre de donner tout son temps à ce qui l'intéressait; un contexte familial privilégié le déchargeait des soucis quotidiens; son aisance matérielle lui permettait de se consacrer à la création artistique. Peu ouvert aux réalités de la vie, il l'était d'autant plus à celles de la musique. Ce n'est pas le lieu de discuter ici la valeur de son œuvre musicale. Quel charme chez cet homme lorsqu'on le rencontrait en ville et qu'il semblait émerger d'un songe musical ! Sa veste était généralement boutonnée de travers. Son regard exprimait une douce rêverie. Sa démarche était expressive mais dépourvue de fermeté. On pouvait aborder avec lui de nombreux sujets et il faisait preuve d'une compréhension subtile; mais la conversation ne l'empêchait pas de rejoindre immédiatement son domaine musical.

Dans la famille où je vivais je fis également la connaissance de Breuer, l'éminent médecin qui, avec Sigmund Freud, avait présidé à la naissance de la psychanalyse. Mais il ne participa qu'à la phase initiale de ce courant et devait l'abandonner par la suite, sans doute parce qu'il était en désaccord avec le développement que Freud avait donné à sa théorie. La personnalité de Breuer m'attirait. J'admirais sa façon d'exercer sa pro-

Pauline Specht



Joseph Breuer



fession. Il était ouvert à bien d'autres domaines encore. Il parlait de Shakespeare de la façon la plus prenante. Ses analyses d'Ibsen ou de la « Sonate à Kreutzer » de Tolstoï, sur la base de ses conceptions médicales, étaient captivantes. Lorsqu'il s'entretenait de ces sujets avec mon amie, la mère des enfants que j'éduquais, je ne manquais pas d'y assister avec le plus grand intérêt. La psychanalyse n'était pas encore née, mais les problèmes qui allaient engendrer cette théorie avaient fait surface. Les phénomènes de l'hypnotisme avaient marqué la pensée médicale d'une coloration très particulière. Le lien d'amitié que mon amie entretenait avec le Dr Breuer datait de sa jeunesse; c'est un fait qui m'a souvent donné à réfléchir. En un certain sens, elle-même avait une manière de penser bien plus médicale que l'éminent médecin. A une certaine occasion la conversation porta sur un morphinomane en traitement chez Breuer. Mme Specht me dit un jour: « Pouvez-vous imaginer ce que Breuer a fait ? Il a demandé au morphinomane de donner sa parole d'honneur et de promettre qu'il ne prendrait plus jamais de morphine. Il croyait avoir obtenu un résultat positif; et voilà qu'il se fâche parce que son malade n'a pas tenu parole. Il est allé jusqu'à s'exclamer: « comment pourrais-je soigner quelqu'un qui ne tient pas parole » ? Puis elle ajouta: « Qui aurait pu imaginer qu'un médecin de cette qualité puisse être si naïf ! Comment peut-on vouloir guérir par une simple promesse une habitude aussi profondément ancrée dans la nature d'un malade » ? Certes, elle n'avait peut-être pas entièrement raison; les idées d'un médecin relatives aux méthodes de suggestion peuvent expliquer cette tentative de thérapie; mais on ne saurait nier que l'avis émis par son amie démontre l'énergie avec laquelle elle rejoignait intuitivement le courant dominant de l'école médicale viennoise alors à son apogée.

Cette amie était vraiment remarquable; elle a joué dans ma vie un rôle important. Elle est morte depuis longtemps. L'obligation de me séparer d'elle rendit encore plus pénible mon départ de Vienne.

Si je regarde rétrospectivement la première partie de mon existence, il s'en dégage l'impression suivante que j'essaierai de caractériser comme si je l'observais du dehors: j'ai été dirigé par le destin de telle sorte que, dans ma trentième année, aucune « profession » extérieure ne me limitait. J'étais entré aux Archives de Goethe et Schiller à Weimar, non pour y faire carrière, mais comme libre collaborateur à l'édition de Goethe qui allait être publiée par les Archives, à la demande de la Grande-Duchesse Sophie. Le rapport que le Directeur des Archives fit imprimer dans le douzième volume de l'Annuaire gothéen contient l'information suivante: « Aux collaborateurs permanents s'est joint depuis l'automne Rudolf Steiner de Vienne. Il a été chargé de l'ensemble de la Morphologie (à l'exclusion de la partie ostéologique), soit cinq ou peut-être six tomes de la «seconde section» qui seront alimentés des données de tout premier ordre contenues dans les manuscrits posthumes ».



Rudolf Steiner (Weimar)

## CHAPITRE XIV

Pour une période indéterminée je me trouvai de nouveau face à une tâche dictée non pas par des circonstances extérieures, mais par le chemin intérieur que j'avais dû suivre pour parvenir à ma propre conception philosophique. J'eus d'abord l'occasion d'aller à Rostock passer mon examen de doctorat avec la thèse « Essai d'une explication de la conscience humaine avec elle-même ». J'avais été empêché de me présenter à Vienne, pour les motifs extérieurs suivants: officiellement j'avais fréquenté le collège technique, et non le lycée classique. Néanmoins, j'avais acquis une formation lycéenne, surtout grâce aux leçons particulières que j'eus à donner. Cette situation m'interdisait de faire mon doctorat en Autriche. J'avais bien acquis le niveau « philosophie », mais il me manquait le certificat officiel qui m'aurait permis de m'orienter vers des carrières professionnelles réservées aux diplômés de la Faculté de Philosophie.

Vers la fin de cette première période de mon existence j'avais par hasard mis la main sur une œuvre philosophique qui me fascina; il s'agit des « Sept livres sur le Platonisme », de Heinrich von Stein, professeur de philosophie à Rostock. C'est ce qui m'incita à présenter ma dissertation chez ce cher philosophe que son

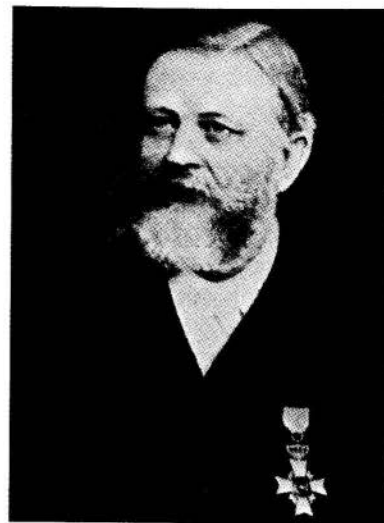
livre m'avait tellement fait aimer. Je ne l'ai d'ailleurs rencontré qu'une seule fois: à l'occasion de mon examen.

J'ai conservé de la personnalité de Heinrich von Stein un souvenir vivant. C'est comme si j'avais vécu longtemps auprès de lui. Son œuvre « Sept livres sur le Platonisme » est l'expression d'un esprit philosophique très personnel. La philosophie en tant que contenu de la pensée n'y est pas considérée comme se suffisant à elle-même. On a toujours vu en Platon un philosophe en quête d'une telle philosophie autonome. Ce que Platon a trouvé dans cette voie, Heinrich von Stein l'a exposé avec soin. Les premiers chapitres du livre constituent une introduction qui nous mène jusqu'au cœur de la conception platonicienne du monde. Stein s'attache à étudier la révélation christique telle qu'elle apparaît dans l'évolution de l'humanité. Il attribue à la manifestation de cette réalité spirituelle une valeur bien supérieure à celle de la simple élaboration, au moyen de la philosophie, d'un contenu de pensées.

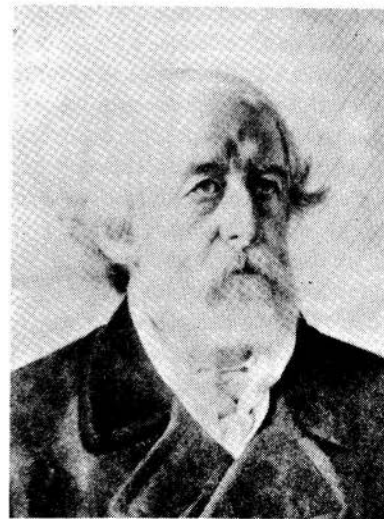
On pourrait résumer les développements de Stein en disant qu'il voit dans le chemin conduisant de Platon au Christ la consécration d'une quête. Puis il démontre les influences platoniciennes qui se perpétuent dans la philosophie chrétienne.

D'après Stein, c'est la révélation venant du dehors qui a donné son contenu aux aspirations philosophiques de l'homme. Je ne pouvais pas le suivre sur ce terrain. Je savais, pour l'avoir vécu, que l'entité humaine peut accéder à la révélation lorsqu'une expérience vivante de l'esprit lui permet de se mettre en accord avec elle-même. Cette expérience intérieure de la pensée permet alors à la révélation de devenir une réalité pour l'homme. Quelque chose toutefois m'attirait dans ce livre. La vie réelle de l'esprit au-delà de la vie des idées, bien que sous une forme différente de la mienne, constituait ici

Heinrich von Stein



Herman Grimm



le point de départ d'un vaste tableau de l'histoire de la philosophie. Platon, cette incarnation du monde des idées, attendait la consécration par l'impulsion du Christ; tel était le sens du livre de Stein. Malgré ce qui m'opposait à ce penseur, je sentais cet ouvrage bien plus proche de moi que tant d'autres théories philosophiques dont le contenu est tiré de concepts abstraits ou de l'expérience sensible.

Un autre point encore me gênait chez Stein: il ne semblait pas avoir vu que les idées de Platon trouvent leur source dans une révélation spirituelle très ancienne. Dans son ouvrage Stein ne parle nulle part de la révélation préchrétienne dont « L'histoire de l'idéalisme », de Otto Willmann, fournit un tableau bien attrayant. Il ne conçoit pas le Platonisme comme un reliquat idéal de la révélation primordiale qui devait retrouver dans le Christianisme, et sous une forme supérieure, son essence spirituelle perdue. Il présente les idées platoniciennes comme n'étant qu'un tissu de concepts résultant d'une démarche autonome de la pensée, et auquel le Christ aurait ensuite insufflé son inspiration.

Toutefois, cet ouvrage a été écrit avec un esprit philosophique d'une rare chaleur. Son auteur était une personnalité empreinte d'un sentiment religieux profond; il s'efforçait de trouver dans la philosophie l'expression de la vie religieuse. Chaque page des trois volumes porte cette marque personnelle. J'avais souvent relu cet ouvrage, surtout les parties traitant des rapports entre le Platonisme et le Christianisme. Ce fut donc pour moi un grand événement de pouvoir faire la connaissance personnelle de l'auteur.

Cet homme, d'un âge assez avancé, avait une attitude calme et un regard doux; il semblait fait pour suivre avec délicatesse et perspicacité l'évolution de ses élèves. Son langage était très nuancé et chaque mot témoignait

de la réflexion du philosophe. C'est l'impression que j'eus immédiatement lorsque je me présentai à lui avant mon examen. Il me dit: « Votre dissertation ne répond pas aux exigences classiques; on voit bien que vous ne l'avez pas faite sous le contrôle d'un professeur; mais son contenu est tel que je l'accepte volontiers ». J'aurais tellement souhaité à l'oral être interrogé sur quelque sujet se rapportant aux « Sept livres sur le Platonisme », mais aucune question de ce genre ne me fut posée; toutes se rapportaient à la philosophie de Kant.

L'image de Heinrich von Stein reste profondément enfouie dans mon cœur. J'aurais été heureux de pouvoir le rencontrer à nouveau, mais le destin ne l'a pas permis. Mon examen de doctorat fait partie de mes plus beaux souvenirs, car l'impression produite sur moi par la personnalité de Stein m'avait fait oublier les aspects moins agréables d'une telle situation.

Lorsque je fis mes débuts à Weimar, le souvenir de mes études platoniciennes était encore vivant. Je veux dire par là que l'ambiance qui en résultait m'a beaucoup facilité mes travaux aux Archives de Goethe et Schiller. Comment Platon vivait-il dans ce monde des idées, et comment y vivait Goethe? Cette question ne cessait de me préoccuper aussi bien pendant mes heures de loisir que pendant celles consacrées à l'étude de documents des Archives.

Ce problème transparaît dans le mémoire que je publiai au début de 1891. Le sujet traité était le suivant: la connaissance de la nature selon Goethe (voir le douzième volume des Annales goethéennes: « De ce que gagnera notre connaissance des œuvres scientifiques de Goethe par la publication des Archives de Goethe »). J'y écrivais: « Il est impossible pour la plupart des hommes de s'imaginer qu'un phénomène, dont l'apparition est nécessairement liée à des conditions subjectives,

puisse néanmoins avoir une signification et une nature objective. La « plante originelle » fait précisément partie de cette catégorie. Elle est contenue objectivement dans toutes les plantes en tant que leur essence; mais pour qu'elle puisse réellement se manifester, l'esprit humain doit l'inventer et la construire ». Et voici encore une autre citation: « Une véritable connaissance de la conception de Goethe permet aussi de décider si, selon lui, la plante originelle ou l'animal originel peuvent s'identifier avec quelque forme organique sensible et réelle soit du passé soit de l'avenir. A cela on ne peut répondre que par un non catégorique. La plante originelle est contenue dans toute plante et peut être tirée du monde végétal par la force constructive de l'esprit, mais aucune forme isolée et individuelle ne mérite le qualificatif de typique ».

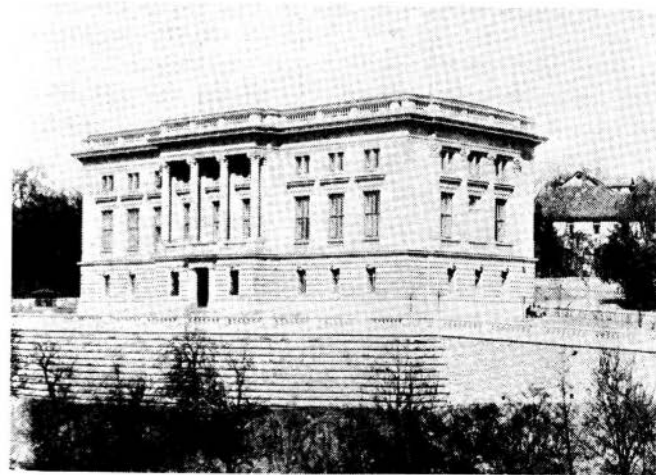
C'est donc en qualité de collaborateur que j'entrais aux Archives de Goethe et de Schiller. En ce lieu, c'est dans l'esprit de la philologie de la fin du XIXe siècle que l'on examinait les écrits posthumes de Goethe. Ces Archives étaient dirigées par Bernard Suphan. Je dois dire que, dès les premiers jours de mon séjour à Weimar, nos rapports personnels furent excellents. J'eus souvent l'occasion d'être reçu chez lui.

Grâce à son amitié avec Herman Grimm, Bernard Suphan avait été choisi comme successeur de Erich Schmidt, le premier directeur des Archives.

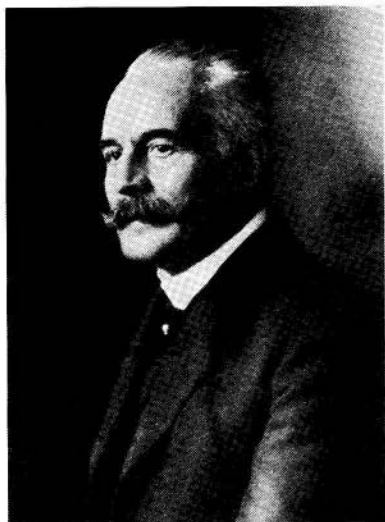
Le dernier descendant de Goethe, Walter von Goethe, avait légué les documents posthumes à la Grande-Duchesse Sophie. Elle avait fondé les Archives pour que les écrits de Goethe puissent être correctement conservés et exploités. Elle fit appel aux personnalités qu'elle supposait être les plus qualifiées pour décider du sort de ces documents.

Il y avait en premier lieu M. von Lœper. Il était

Walther Wolfgang  
von Goethe



Archives de Goethe et Schiller



Erich Schmidt



Bernhard Suphan

comme prédestiné à être l'intermédiaire entre les spécialistes de Goethe et la Cour de Weimar chargée de gérer la succession. En effet, il avait accédé à de hautes fonctions à la Cour de Prusse, et de ce fait était reçu dans l'intimité de la Reine de Prusse, sœur du Grand-Duc de Weimar; il figurait en même temps parmi les principaux collaborateurs de la plus célèbre édition goethéenne, celle de Hempel.

Læper était un personnage singulier, un mélange sympathique d'homme du monde et d'original; simple amateur, et non spécialiste des études goethéennes, il avait néanmoins acquis dans ce domaine une haute réputation. Ses jugements sur Goethe, qu'il sut exposer d'une façon séduisante dans son édition du Faust, portaient un cachet très personnel. Ce qu'il affirmait, il l'avait appris chez Goethe lui-même. Lorsqu'il fut appelé à donner son avis sur le choix d'un administrateur de cette succession, il le chercha nécessairement parmi les connaisseurs de Goethe qu'il avait approchés au cours de ses propres travaux.

En tout premier lieu figurait Herman Grimm. Son approche de Goethe était celle d'un historien d'art; c'est en cette qualité qu'il fit ses cours sur Goethe à l'université de Berlin; il en tira un livre qu'il publia par la suite. Mais il pouvait se considérer en même temps comme un successeur spirituel de Goethe, car il était issu de milieux spirituels allemands qui avaient toujours cultivé une vivante tradition du poète et qui pouvaient se croire, dans une certaine mesure, en communion intime avec lui. La femme de Herman Grimm était Gisela von Arnin, la fille de Bettina, célèbre par son livre: « Correspondance de Goethe avec un enfant ».

C'est en homme passionné d'art que Herman Grimm jugeait Goethe. A cause de ses opinions personnelles, son renom d'historien d'art ne dépassa pas le niveau accordé à un amateur éclairé.

Je pense que Herman Grimm devait bien s'entendre avec von Læper; leur passion commune pour Goethe scellait leur amitié. Je m'imagine que, lors de leurs conversations à son sujet, l'intérêt purement humain qu'ils prenaient à son génie les faisait refouler au second plan les considérations savantes.

Or cette façon érudite de s'approcher de Goethe était bien caractéristique pour Wilhelm Scherer, professeur de littérature allemande à l'université de Berlin. Tous deux devaient admettre en lui le spécialiste officiel de Goethe. Læper le fit avec une naïveté enfantine, et Herman Grimm non sans une certaine réserve intérieure, car la méthode philologique de Wilhelm Scherer ne lui était guère sympathique.

C'est à ces trois personnalités qu'échut la responsabilité de diriger la publication des œuvres posthumes de Goethe. En réalité elle passa entre les mains de Scherer. Læper semblait se contenter d'un rôle de conseiller et de collaborateur occasionnel, dans la mesure où le lui permettaient ses nombreuses obligations mondaines à la Cour de Prusse. Hermann Grimm paraissait également devoir limiter son apport. La part qu'il prenait à la vie intellectuelle de son époque ne lui permettait pas d'entrer dans les détails; il devait donc se contenter de donner des conseils et des directives générales.

La situation de Wilhelm Scherer était très différente. Pour lui Goethe représentait un chapitre essentiel de l'histoire de la littérature allemande. A ce titre on avait découvert aux Archives des documents d'une importance inestimable. Il fallait que le travail aux Archives soit inséré systématiquement dans le cadre général des études sur l'histoire littéraire. On mit au point le plan d'une grande édition conforme aux exigences mêmes de la Philologie. Scherer se chargea de la direction générale; la responsabilité des archives fut confiée à son

élève Erich Schmidt, alors professeur de littérature allemande à Vienne.

C'est ainsi que les travaux aux Archives de Goethe, comme d'ailleurs tous les prolongements engendrés par cette activité, reçurent une certaine orientation: tout portait l'empreinte de la pensée et de la méthode philologique classique.

Wilhelm Scherer était partisan d'une méthode philologique imitant les démarches des sciences naturelles de l'époque. On considérait que les idées scientifiques devaient servir de modèle à la philologie et à l'histoire littéraire. On s'efforçait de découvrir où un poète avait fait un emprunt, et on s'intéressait à la transformation que cet emprunt avait subi; on pensait accéder ainsi au cœur même de la vie intellectuelle. Dans ce genre de recherches on ignorait la personnalité du poète; on ne s'intéressait qu'à l'évolution des « matières » et des « motifs » à travers la personnalité. L'apogée de cette école fut atteinte avec la grande monographie de Lessing, par Erich Schmidt. L'accent n'est pas mis sur la personnalité de Lessing, mais converge vers une étude très soigneuse des motifs contenus dans « Minna von Barnhelm », ou « Nathan » par exemple.

Scherer ne vécut pas longtemps; il mourut peu de temps après la mise en place des Archives de Goethe. Ses élèves étaient nombreux. Erich Schmidt dut quitter les Archives, appelé à Berlin pour remplacer son maître. Herman Grimm obtint alors que la Direction en soit confiée à Bernard Suphan, et non pas à l'un des nombreux élèves de Scherer.

Suphan avait été auparavant professeur de lycée à Berlin. Il s'était en même temps chargé de l'édition des œuvres de Herder. De ce fait il semblait tout désigné pour diriger la publication des œuvres inédites de Goethe.

L'influence de Erich Schmidt ne disparut pas entière-

ment; le travail aux Archives continua conformément à sa conception. Mais les idées de Herman Grimm y entrèrent tout de même, sinon dans les méthodes de travail, du moins dans le domaine des rapports entre personnes.

Quand je vins à Weimar et me liai avec Bernard Suphan, il était déjà passé par de dures épreuves. Il avait perdu coup sur coup ses deux épouses qui étaient sœurs. Il vivait à Weimar avec ses deux garçons, et portait le deuil de ses défuntés; il n'avait plus aucune joie de vivre. Son seul rayon de bonheur lui venait de la bienveillance que lui témoignait la Grande-Duchesse Sophie. Il éprouvait à son égard une profonde dévotion. Cette admiration venait du fond du cœur et était exempte de toute servilité.

La fidélité de Suphan à l'égard de Herman Grimm était légendaire. Lorsqu'il habitait encore à Berlin, il était reçu dans l'intimité de sa maison et avait donc l'occasion d'apprécier l'atmosphère spirituelle qui régnait dans ce milieu. Quelque chose en lui l'empêchait d'être à son aise dans la vie. On pouvait s'entretenir avec lui des plus hauts problèmes spirituels; mais une légère amertume venant de ses sentiments transparaissait facilement dans ses propos. Cette aigreur se manifestait avant tout dans son âme; il se tirait alors d'affaire en surmontant ses sentiments par quelques sèches plaisanteries. En sa présence on ne parvenait jamais à vaincre une certaine froideur. Parfois il parvenait à saisir d'un souffle ce qu'il y a de plus majestueux, pour retomber sans transition dans ce qu'il y a de plus trivial et de plus mesquin. Il me témoigna toujours une aimable bienveillance, mais il ne manifesta jamais d'intérêt pour mes préoccupations spirituelles; tout au plus les gratifiait-il de temps en temps de son humour cinglant; par contre, il s'intéressait beaucoup à la tournure que prenait mon

travail aux Archives de Goethe, et à ma vie personnelle.

Je fus parfois désagréablement surpris, je dois l'avouer, par l'attitude de Suphan, sa manière de diriger les Archives et l'Édition de Goethe; je ne m'en suis jamais caché. Pourtant, quand je me rappelle les années passées auprès de lui, je ressens avant tout de la sympathie pour cet homme si cruellement éprouvé par le destin. La vie lui était un fardeau et il souffrait par lui-même. J'observais comment les bons côtés de son caractère et ses talents ne l'empêchaient pas de sombrer peu à peu dans l'abîme d'une vaine rêverie qui envahissait son âme. Les Archives de Goethe et Schiller furent transférées dans le nouvel édifice bâti sur les bords de l'Ilm. Lors de l'inauguration de cette nouvelle maison, Suphan confia qu'il avait le sentiment d'être une de ces victimes humaines que l'on emmurait autrefois à l'entrée des édifices sacrés pour appeler sur eux la bénédiction. Il avait fini par se persuader qu'il s'était sacrifié pour le bien d'une cause à laquelle il ne se sentait pourtant pas entièrement lié. Il se sentait comme attelé à ces travaux sur Goethe, sans y prendre le plaisir et l'enthousiasme que d'autres auraient pu y trouver. Même quand je le revis plus tard, après mon départ de Weimar, il était toujours submergé par cette même insatisfaction. Il sombra peu à peu dans un état crépusculaire et se suicida.

Au moment de mon arrivée aux Archives, Bernard Suphan était secondé par Julius Wahle. Il y avait encore été appelé par Erich Schmidt. Nous avions déjà sympathisé dès mon premier séjour à Weimar; maintenant nous ne tardâmes pas à nous lier d'amitié. Wahle travaillait à la publication du journal intime de Goethe. L'archiviste était Eduard von der Hellen; il avait en même temps la charge d'éditer les lettres du poète.

Un bon nombre de germanistes allemands collabo-

raient aux œuvres de Goethe. Il y avait un perpétuel va-et-vient de Professeurs et de Philologues. On les rencontrait également en-dehors des heures de travail pour s'entretenir avec eux. C'était l'occasion de se familiariser avec les centres d'intérêts de toutes ces personnalités.

En-dehors de ces collaborateurs, on croisait aux Archives de nombreuses personnes de passage et qui s'intéressaient à l'un ou l'autre des documents conservés dans la collection des manuscrits de poètes allemands. Les archives étaient devenues peu à peu le conservatoire de nombreuses œuvres posthumes de poètes. D'autres visiteurs encore se présentaient; pour les uns ce n'était pas tellement les manuscrits qui les intéressaient, mais simplement la possibilité d'étudier dans des locaux de la bibliothèque. D'autres, et ils étaient nombreux, ne venaient que pour admirer les trésors des Archives.

Tous ceux qui collaboraient aux Archives étaient heureux chaque fois que Læper apparaissait. Il lançait toujours de petites remarques bien sympathiques et aimables. Il s'asseyait à son bureau, se faisait apporter ses dossiers et travaillait pendant de longues heures. Sa faculté de concentration était inégalable. Il réussissait à ignorer tout ce qui se passait autour de lui. Si j'avais à désigner un homme qui soit la personnification de l'amabilité, je n'hésiterais pas à nommer M. von Læper. Ses travaux sur Goethe et la moindre des paroles qu'il nous adressait étaient empreints d'amabilité. Ce rayonnement était le reflet d'une vie intérieure très riche. Il se demandait avec passion: que faire pour que le monde rende enfin justice à Goethe? J'eus une fois l'occasion d'être assis à côté de lui au théâtre pendant une représentation de Faust. Je me mis à lui parler de l'interprétation et du jeu des acteurs. Il n'écouta pas ce que je lui disais, mais répondit: « Evidemment, ces acteurs

se servent de tournures et de phrases qui ne s'accordent pas entièrement avec celles de Goethe ». Très distrait, Læper ne manquait pas de charme: pendant l'entracte, je l'entretenais d'une chose exigeant un petit calcul de temps, et il répondit: « Oui, prenons par exemple une heure à 100 minutes et une minute à 100 secondes... »; je le regardai et lui dis: « Excellence, 60 ». Il sortit sa montre, vérifia, puis compta encore et avec un large sourire confirma: « Oui, je dis 60 minutes et 60 secondes ». J'eus souvent l'occasion d'observer chez lui de semblables cas de distraction, mais chez une personnalité comme Læper de pareilles singularités n'incitaient pas à rire, car elles semblaient compléter inévitablement l'aspect de cet homme sérieux, sans pose, pas sentimental et toujours plein de charme. Il s'exprimait avec une certaine précipitation et sur un ton neutre; mais dans ce langage presque incolore on pouvait percevoir une forte articulation de la pensée.

Une sorte de noblesse spirituelle régnait aux Archives quand apparaissait Herman Grimm. Alors que je vivais encore à Vienne, j'avais lu son livre sur Goethe. J'avais été immédiatement fasciné par sa tournure d'esprit. Lorsque je le rencontrai pour la première fois aux Archives, j'avais déjà parcouru presque toutes ses publications. C'est grâce à Suphan que nous fîmes plus ample connaissance. Lors d'une visite aux Archives, alors que Suphan était absent de Weimar, il m'invita à déjeuner à son hôtel. J'étais tout seul avec lui. Je manifestai un intérêt compréhensif pour sa manière de concevoir le monde et l'existence; cela lui plut beaucoup et il devint communicatif. Il m'entretint de son projet d'une « Histoire de l'imagination allemande ». J'eus alors l'impression qu'il avait vraiment l'intention d'écrire ce livre. Il ne l'a pas fait. Mais il m'expliqua clairement comment le fleuve continu du devenir historique puisait

ses impulsions dans l'imagination créatrice des peuples. Cette dernière, dans sa bouche, prenait le caractère d'un génie suprasensible, vivant et agissant. Tout au long de ce repas je fus captivé par le discours de Herman Grimm. Je croyais savoir comment la spiritualité suprasensible peut se manifester à travers l'homme. Je découvrais en lui un être dont le regard intérieur parvenait jusqu'à la spiritualité créatrice, mais qui cependant ne voulait pas admettre ni expérimenter l'existence autonome de l'esprit, préférant s'en remettre à la région où l'esprit se manifeste dans l'homme sous forme d'imaginations.

Herman Grimm était doué pour résumer des époques plus ou moins longues de l'histoire des courants spirituels, et pour les condenser en épigrammes précis et caractéristiques. Quand il parlait de personnalités isolées, par exemple de Michel-Ange, Raphaël, Goethe ou Homère, il y avait à l'arrière-plan toujours un de ces vastes aperçus historiques. J'ai bien souvent relu l'étude où il donne une synthèse éloquente des civilisations grecque, romaine et moyenâgeuse. Chez cet homme l'unité de style se manifestait en toutes circonstances. Quand il formait de belles phrases au cours de nos conversations, j'avais l'impression que j'aurais pu les retrouver dans ses écrits; et quand, après l'avoir mieux connu, je lisais une de ses études, il me semblait l'entendre parler. Il ne se permettait aucune licence dans sa conversation; d'autre part il pensait que, même en s'exprimant par écrit, un artiste se doit de rester l'homme qu'il est tous les jours. Or, dans la vie courante, Grimm n'était précisément pas comme tous les autres. Pour lui, la vie impliquait tout naturellement le respect d'un certain style.

Quand Herman Grimm venait aux Archives de Weimar, on eût dit que ce lieu était relié à Goethe par quel-

ques fils spirituels secrets. Il n'en était pas de même quand apparaissait Erich Schmidt. Son lien avec les Archives n'était pas scellé par des idées, mais simplement par son intérêt pour la méthode philologique et historique. Je n'ai jamais réussi à pénétrer dans l'intimité de Erich Schmidt. Ceci explique mon manque d'intérêt pour la grande vénération dont il jouissait auprès des partisans de la méthode philologique de Scherer.

Nous passions toujours des moments bien sympathiques quand le Grand-Duc Charles Alexandre rendait visite aux Archives. C'était un homme d'allure noble et quelque peu réservée, mais doué d'un enthousiasme véritable pour tout ce qui concernait Goethe. Par son âge, par les relations qu'il entretenait de longue date avec de nombreuses personnalités éminentes du monde intellectuel allemand, mais aussi grâce à son amabilité prévenante, une impression bienfaisante émanait de lui. C'était réconfortant de savoir qu'il était le protecteur des Archives de Goethe.

La Grande-Duchesse Sophie, propriétaire des Archives, ne se montrait que dans des circonstances particulièrement solennelles. Lorsqu'elle avait quelque chose à dire, elle convoquait Suphan. Les collaborateurs étrangers furent toujours conduits chez elle pour lui être présentés. Sa sollicitude pour les Archives était considérable. Elle préparait personnellement tout ce qui devait permettre la construction d'un vaste édifice où seraient dignement conservées toutes les œuvres poétiques posthumes.

Le Grand-Duc héritier Charles Auguste, qui mourut avant d'avoir pu accéder au règne, venait souvent aux Archives. Son intérêt pour tout ce qui s'y trouvait n'était pas bien profond, mais il aimait s'entretenir avec nous. Il considérait plutôt comme un devoir de s'intéresser aux choses de l'esprit. Par contre, l'intérêt de la

Grande-Duchesse héritière Pauline était sincère et chaleureux. J'eus avec elle maintes conversations sur Goethe et la poésie. Les Archives servaient de lieu de rencontre entre les milieux artistiques et scientifiques et l'entourage de la Cour de Weimar, d'où leur coloration sociale particulière. A peine la porte s'était-elle fermée derrière un intellectuel qu'elle s'ouvrait pour livrer passage à nouveau à un personnage princier en visite à la Cour. Nombreux étaient ceux qui participaient à la vie des Archives; ils appartenaient aux classes sociales les plus diverses. A vrai dire, sous bien des rapports, il y régnait une animation variée.

Dans le voisinage immédiat des Archives se trouvait la bibliothèque municipale de Weimar. Reinhold Köhler, le bibliothécaire en chef, y habitait. Cet homme avait un cœur d'enfant, mais était doué d'une érudition pour ainsi dire illimitée. Les collaborateurs des Archives avaient souvent à faire à la bibliothèque, dont les sources littéraires complétaient utilement la documentation des Archives. Il possédait notamment une connaissance vraiment extraordinaire de tout ce qui concerne la mythologie, les contes et les légendes; dans le domaine linguistique son savoir atteignait une dimension universelle. Quand il s'agissait de trouver des documents littéraires les plus secrets on s'adressait à lui. Il était d'une touchante modestie et d'un abord cordial. Il ne se dispensait jamais d'aller lui-même chercher les livres dont on avait besoin, et il les apportait dans la salle de lecture. Un jour, je désirai consulter un ouvrage dont Goethe s'était servi pour ses études de Botanique. Reinhold Köhler alla me chercher ce livre qui sans doute n'avait pas été utilisé depuis des dizaines d'années et se trouvait relégué dans les rayons supérieurs de la bibliothèque. Comme il tardait à revenir, on alla voir ce qu'il faisait. Il était tombé de l'échelle et s'était

Grand-Duc Charles  
Alexandre



Grande-Duchesse Sophie





Grand-Duc héritier  
Charles Auguste

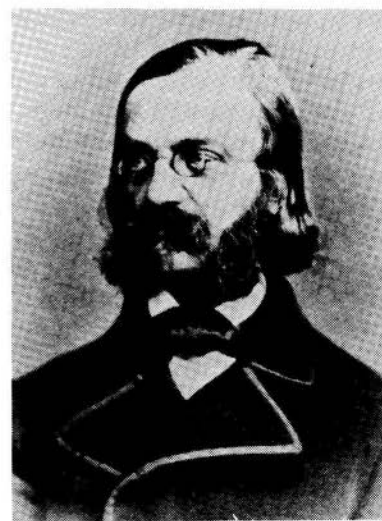


Grande-Duchesse  
héritière Pauline

Julius Wahle



Reinhold Köhler



fracturé une jambe. Cet homme si noble et si bon ne se remit jamais de cet accident. Il mourut après une longue période de maladie. J'ai beaucoup souffert à la pensée qu'il avait eu cet accident en allant me chercher un livre.

## CHAPITRE XV

Des souvenirs importants demeurent attachés à deux conférences que j'eus à faire dès le début de la période que j'allais vivre à Weimar. L'une eut lieu dans cette ville; elle portait le titre: « L'imagination, facteur créateur de civilisation »; Je tins cette conférence avant la conversation où Herman Grimm m'avait expliqué ses théories sur le développement historique de l'imagination. Un peu avant de la faire, je résumai intérieurement ce que mes expériences spirituelles m'avaient appris sur les courants mus dans l'inconscient par le monde authentique de l'esprit, pour aboutir à l'imagination humaine. Il me semblait que les expériences sensibles fournissaient seulement matière aux produits de l'imagination. C'est dans le reflet d'un monde spirituel extérieur à l'homme que je voyais l'élément spécifiquement créateur de la véritable imagination. Je voulais montrer comment les entités du monde spirituel se servent des facultés imaginatives de l'homme pour agir sur l'évolution des différentes civilisations.

Le fait d'avoir ainsi rassemblé mes idées en vue de cette conférence fit que les entretiens avec Herman Grimm m'impressionnèrent profondément. Il n'éprouvait pas le besoin d'aller à la recherche des sources spiri-

tuelles suprasensibles de l'imagination; il la considérait telle qu'elle se manifestait dans l'âme humaine et se contentait d'en saisir le développement.

Je traitai d'abord l'un des pôles où se développe l'imagination: la vie des rêves. Je montrai comment les impressions sensibles ne s'y manifestent pas de la même façon qu'à l'état d'éveil; le niveau de conscience crépusculaire les transforme en images symboliques. J'expliquai que les processus se déroulant à l'intérieur de notre corps étaient également vécus sous cette forme symbolique; d'où ce genre de vécu émerge dans la conscience non pas sous forme d'un simple souvenir, mais de manière à laisser soupçonner la puissante transformation subie dans les profondeurs de l'âme.

Dans le rêve, la conscience est amortie; elle s'enfonce dans la réalité physique et contemple les agissements de l'esprit au sein de la matière. La perception sensible ne les y découvre pas; par contre ils apparaissent à la conscience semi-lucide, mais seulement comme un scintillement émanant des abîmes du sensible.

Dans le cas de l'imagination, l'âme s'élève au-dessus du niveau de la conscience ordinaire, tout comme elle descend au-dessous de cet état dans la vie des rêves. Et ce n'est plus alors l'influence spirituelle cachée dans le monde sensible qui apparaît, mais bien l'action de l'esprit sur l'homme; celui-ci ne peut cependant saisir l'esprit dans sa forme la plus pure; il s'en fait inconsciemment une image qui émerge dans son âme, image empruntée au monde sensible. La conscience ne s'élève pas jusqu'à la contemplation du monde de l'esprit; mais elle en fait l'expérience sous forme d'images inspirées du monde sensible. De ce fait les véritables créations de l'imagination sont bien des produits du monde spirituel, sans pourtant que celui-ci puisse lui-même pénétrer dans la conscience de l'homme.

Je voulais indiquer dans ma conférence l'un des chemins employés par les entités du monde spirituel pour travailler au développement de la vie.

C'est ainsi que je tentai de faire connaître ma propre expérience du monde spirituel tout en m'efforçant, dans la mesure du possible, de tenir compte de la réalité à laquelle la pensée courante est habituée. J'étais persuadé qu'il fallait parler du domaine de l'esprit, mais également respecter le langage usuel de notre époque scientifique.

L'autre conférence eut lieu à Vienne où j'avais été invité par le « Club scientifique ». Il s'agissait de savoir si une conception moniste du monde est compatible avec la véritable connaissance du monde spirituel. J'exposai comment l'homme connaît de l'extérieur, au moyen des sens, le côté physique de la réalité, et comment de l'intérieur, au moyen de la perception spirituelle, il en saisit l'aspect spirituel. Ainsi l'ensemble du vécu apparaît comme une unité où le sensible reflète l'esprit, et où l'esprit manifeste sa créativité au sein du monde sensible.

Cela se passa au moment où Haeckel venait de formuler sa conception moniste de l'univers, dans son discours sur « Le monisme considéré comme le lien entre la religion et la science ». Haeckel savait que je séjournais à Weimar et m'envoya une copie de ce discours. Je le remerciai pour cette attention en lui faisant parvenir le numéro de la revue où avait paru ma conférence faite à Vienne. En la lisant, on ne saurait ignorer à quel point je récusais le monisme professé par Haeckel; il n'y avait pas à s'en étonner, car je tenais à ce que l'on sache ce que peut dire du monisme un homme pour qui le monde de l'esprit constitue une réalité accessible à son regard intérieur.

Mais à l'époque une autre nécessité encore me poussait à m'occuper du monisme de tendance haeckelienne. J'y voyais une manifestation typique de l'ère scientifique.

Les philosophes prenaient Haeckel pour un dilettante en matière de philosophie, car en réalité il détenait seulement la connaissance des formations propres aux êtres vivants, auxquelles il appliquait des idées darwiniennes arrangées à sa façon, — et par ailleurs il proclamait hardiment qu'aucune conception du monde n'est possible sans l'apport d'une observation de la nature conforme à la méthode de Darwin. Quant aux savants, Haeckel n'était pour eux qu'un rêveur fantaisiste tirant de l'observation scientifique des conclusions arbitraires.

Mon travail m'amena à décrire l'intimité de la pensée concernant l'univers et l'homme, la nature et l'esprit, telle qu'elle était, un siècle auparavant à Iéna, alors que Goethe introduisait dans la philosophie ses idées scientifiques. Je n'en saisisais que mieux la mentalité de cette époque à l'égard de Haeckel. Au cours de mes travaux, j'eus à étudier jusque dans les moindres détails la position de Goethe par rapport aux sciences naturelles de son temps. C'est bien à Iéna que Goethe connut les stimulations qui lui permirent de formuler ses idées sur des phénomènes et sur les êtres de la nature; et voilà qu'avec un siècle de retard et dans la même ville, Haeckel prétendait tirer de la connaissance du sensible les données essentielles pour l'élaboration d'une conception du monde.

Il y eut également la conférence que fit Helmholtz à l'occasion d'une des premières sessions de la « Société Goethéenne », dont je faisais partie durant mon séjour à Weimar. Il traita le sujet suivant: « Les pressentiments de Goethe relatifs au développement des idées scientifiques ». Je reçus à cette occasion de précieuses indications sur les inspirations qui permirent à Goethe de pressentir l'évolution de la pensée scientifique; mais il fut également question des erreurs commises par Goethe dans ce domaine, surtout en ce qui concerne sa théorie des couleurs.

Lorsque mon regard se tournait vers Haeckel, j'éprouvais toujours le besoin d'évoquer l'opinion de Goethe sur l'évolution des conceptions scientifiques au siècle succédant à celui où il avait élaboré ses propres théories; en écoutant Helmholtz, je réalisais comment cette époque moderne jugeait Goethe.

Je ne pouvais m'empêcher de me dire que si toute réflexion sur l'essence même de la nature était conduite selon l'esprit de cette époque, on arriverait fatalement aux conclusions auxquelles Haeckel avait abouti avec la naïveté philosophique si parfaite qui le caractérisait. Ses adversaires apportent la preuve qu'ils s'en tiennent à une conception basée sur la simple observation sensible, et désirent éviter tout développement de cette conception au moyen de la pensée.

Je n'éprouvais pas, tout d'abord, le besoin de connaître personnellement Haeckel, bien qu'il fût souvent l'objet de mes préoccupations. Puis vint l'année de son soixantième anniversaire. Je fus invité à me joindre aux festivités brillantes organisées à Iéna. Le côté humain de ces fêtes me plaisait. Pendant le banquet, le fils de Haeckel, que j'avais rencontré à Weimar où il fréquentait l'académie de peinture, s'approcha de moi pour me dire que son père désirait faire ma connaissance.

Il se chargea de faire les présentations. Haeckel était une personnalité séduisante. Il posait sur le monde un regard naïf et si doux qu'il semblait devoir se briser, car il ne résistait pas à la rigueur de la pensée. Ce regard ne pouvait supporter que des impressions sensibles, et non pas des pensées se révélant à travers les choses et les phénomènes. Chaque geste de Haeckel tendait à laisser libre cours au langage des sens et à ne jamais accepter l'impératif de la pensée. Je compris pourquoi il aimait tant faire de la peinture. Il s'identifiait à la perception sensible. Là où il fallait se mettre à penser,

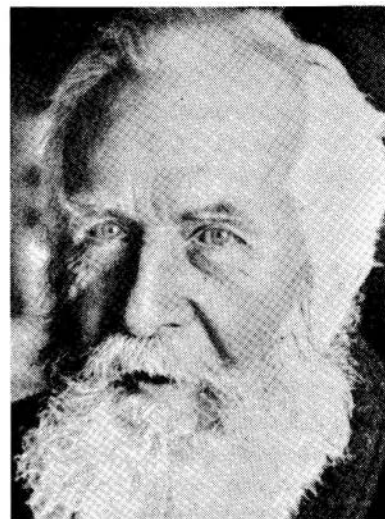
il cessait toute activité intérieure; il préférait se servir du pinceau pour fixer ce qu'il avait vu. C'est ainsi que se présentait la nature intime de Haeckel. S'il s'était contenté de la laisser s'épanouir, nous n'aurions connu de lui que son humanité délicieuse.

Mais dans un coin de cette âme s'agitait quelque chose qui cherchait obstinément à s'exprimer sous la forme d'une idée précise. Ce quelque chose ne venait pas de son sens de la nature mais d'un tout autre monde. C'était comme si cette impulsion lui arrivait d'une vie antérieure et voulait avec frénésie donner libre cours à une fureur dirigée contre tout, sauf contre la nature. Des profondeurs cachées de cette âme émanait une politique religieuse qui cherchait à s'exprimer dans les idées sur la nature.

Deux aspects contradictoires s'opposaient ainsi dans Haeckel. Il y avait l'homme doué d'une sensibilité tendre et affectueuse pour la nature; mais il y avait aussi l'homme ombrageux, rempli d'aspirations inachevées et d'idées étroites et quelque peu fanatiques. Quand Haeckel parlait, sa douceur empêchait ce fanatisme de prendre forme; on aurait dit que son affabilité naturelle émoussait à travers la parole le côté démoniaque caché. On se trouvait face à l'énigme d'un homme que l'on ne pouvait s'empêcher d'aimer, mais dont les opinions nous mettaient souvent en colère. C'est ainsi que je connus Haeckel quand, au cours de la dernière décennie du siècle passé, il élaborait ses théories qui devaient déclencher de violentes luttes parmi les penseurs de la fin du siècle.

Parmi les visiteurs de Weimar se trouvait également Heinrich von Treitschke. J'eus l'occasion de faire sa connaissance; Suphan m'invita à un déjeuner où Treitschke était présent. Je fus profondément impressionné par cette personnalité très discutée. Treitschke était

Ernst Haeckel



Heinrich von Treitschke



totale­ment sourd. Pour s'entrete­nir avec lui, on écri­vait ce qu'on avait à lui dire sur de petits bil­lets qu'il nous tendait. De ce fait, chaque fois qu'il se trou­vait en socié­té, il en était pour ain­si dire le centre. Quand on lui remettait un bil­let, il fai­sait aussitôt un petit dis­cours; en réa­lité il n'y avait pas de vraie con­ver­sa­tion. Sa pré­sen­ce était ressen­tie par les autres d'une façon beau­coup plus in­ten­se qu'il ne ressen­tait la leur. Ce trait s'é­tail peu à peu trans­posé sur toute son atti­tude. Il pa­rait sans avoir à com­pter avec les ob­jec­tions qui sur­gis­sent lors­que les in­di­vi­dus échan­gent leurs idées. De toute évi­den­ce une telle atti­tude lui é­tail dic­tée par son amour-propre. Étant in­ca­pable d'en­ten­dre les ob­jec­tions qui pou­vaient être fai­tes, il at­ta­chait d'au­tant plus de prix à sa propre pen­sée.

La première question que Treitschke me posait concer­nait mon origine. J'écrivis sur un bout de papier que j'étais Autrichien. Treitschke répondit que les Autrichiens étaient des gens pleins de bonté et de génie, ou alors des fourbes. On voyait bien que la solitude où le con­fi­nait sa sur­di­té l'incitait à s'exprimer en paradoxes dont il tirait une grande satisfaction. Les invités de Suphan avaient l'habitude de passer tout l'après-midi chez lui. Il en fut de même pour Treitschke dont nous eûmes l'occasion d'observer l'épanouissement. Cet homme carré d'épaules l'était également au sens figuré puisque son esprit s'efforçait de se réserver une large place parmi ses semblables. On ne saurait prétendre que Treitschke parlait en professeur, car tout ce qu'il disait avait un cachet très personnel. Chacune de ses paroles traduisait son plaisir profond de s'exprimer. Le moindre récit reflétait sa nature autoritaire. Il faisait tout pour que ses auditeurs soient emportés par son verbe. Ses affirmations étaient appuyées par un regard fulgurant d'une rare puissance. Au cours de nos conversations

nous parlâmes de la conception du monde de Moltke, contenue dans ses mémoires. Treitschke réprouvait cette façon impersonnelle et presque mathématique d'exprimer sa conception de la vie et du monde. Tous ses jugements portaient l'empreinte très personnelle de ses sympathies ou de ses antipathies. Ceux qui, comme lui, sont si profondément soudés à leur personnalité, ne peuvent éveiller l'intérêt des autres que dans la mesure où l'élé­ment individuel est chez eux étroitement lié aux choses dont ils parlent. C'était justement son cas. Quand il traitait un sujet historique, il s'exprimait comme si tout se déroulait dans le présent et qu'il y participait avec toutes les joies et les dépit­es dont il était capable. On écoutait l'homme et l'on était saisi par cet esprit très personnel d'une puissance illimitée; mais il n'était guère possible d'assimiler le contenu de ses discours.

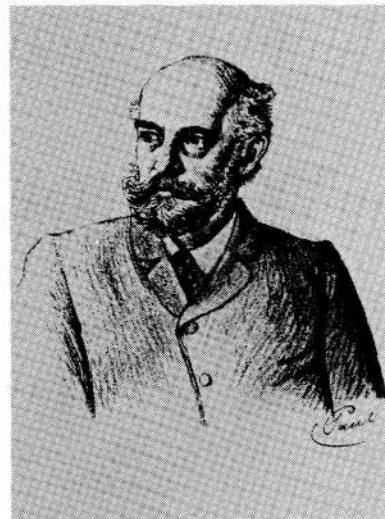
A Weimar vint encore un autre visiteur avec qui je me liai d'amitié: Ludwig Laistner. C'était un esprit fin et harmonieux; ses intérêts étaient d'ordre spirituel. Il était alors conseiller littéraire des éditions Cotta et avait à ce titre également à travailler aux Archives de Goethe. J'eus le bonheur de passer en sa compagnie une bonne partie de mon temps libre. Il avait déjà publié son ouvrage principal « L'Enigme du Sphinx ». C'est une sorte d'histoire de la mythologie. Il poursuit, dans l'ex­plication des mythes, une orientation très personnelle. Nos conversations portaient souvent sur le sujet qu'il avait si remarquablement traité dans son livre. Laistner rejette toute explication des contes et des mythes qui serait basée sur un symbolisme plus ou moins conscient. Selon lui, ce sont les rêves et surtout les cauchemars qui sont à l'origine des interprétations mythiques de la nature. Le cauchemar qui s'appesantit sur le rêve et tourmente le rêveur prend l'aspect du gnome, de l'elfe ou de l'esprit démoniaque; Laistner pense que c'est le rêve

qui donne naissance à toute cette assemblée d'esprits. Le Sphinx énigmatique est une autre métamorphose de la femme de midi qui rend visite au paysan endormi dans les champs et lui pose des questions auxquelles il doit répondre. Parce qu'il croyait pouvoir les déceler dans les formations mythiques et dans les légendes, Laistner étudiait toutes les images paradoxales, vagues ou significatives, pénibles ou agréables, engendrées par le rêve. Chaque fois que je m'entretenais avec lui, j'avais l'impression qu'il était tout à fait capable de trouver le chemin menant du subconscient agissant dans le rêve de l'homme à la supraconscience confinant au monde réel de l'esprit. Il écoutait mes explications avec la plus grande bienveillance; il n'objectait rien, mais ne semblait pas vraiment saisir le fond de ma pensée. Victime de l'esprit moderne, lui aussi, — il craignait, s'il s'approchait du monde de l'esprit, de quitter le terrain scientifique. Ludwig Laistner plaçait l'origine des mythes dans les expériences bien réelles du rêve et non dans cette donnée abstraite qu'est l'imagination créatrice; son attitude à l'égard des arts et de la poésie s'en ressentait. De ce fait toute activité créatrice de l'homme acquérait une signification universelle. Au fond, il était lui-même un esprit fin et poétique; il jouissait d'un calme intérieur rare et d'une vie de l'âme très harmonieuse. Tout en lui était poésie. Chaque parole reflétait cette qualité. J'ai passé de belles heures auprès de lui, d'abord à Weimar, ensuite à Stuttgart où j'habitais chez lui. Il avait rencontré chez son épouse une compagne fidèle qui partageait ses préoccupations spirituelles. Pour elle, Ludwig Laistner était le seul lien avec le monde. Laistner mourut peu après son séjour à Weimar. Sa femme ne lui survécut que très peu de temps; sans lui le monde lui semblait trop vide. C'était une femme admirable et d'une exquise amabilité. Elle savait toujours s'effacer quand

Hermann von Helmholtz



Ludwig Laistner





Hans Olden



Gabriele Reuter

elle craignait de déranger, mais elle était toujours présente quand on avait besoin d'elle. Elle apportait une protection maternelle à cet homme dont la fine spiritualité n'était soutenue que par un corps bien frêle et délicat.

Il y a peu de personnes avec qui j'ai pu parler comme avec lui, de l'idéalisme des philosophes allemands Fichte, Hegel et Schelling. Il avait une sensibilité vivante pour la réalité des valeurs idéelles qui animaient ces penseurs. Je lui fis part, un jour, de mes préoccupations concernant la vision unilatérale de la pensée scientifique. Il me répondit que ces gens-là ignorent tout simplement l'existence du pouvoir créateur de l'âme humaine. Ils ne savent pas que la substance universelle n'est pas moins présente dans ce pouvoir créateur que dans les manifestations de la nature.

Accaparé par les préoccupations littéraires et artistiques, Laistner ne négligea néanmoins pas de cultiver les rapports humains. Son attitude et sa présentation étaient modestes; il suffisait d'un minimum de sensibilité pour très vite ressentir l'importance de cette personnalité. La mythologie officielle n'approuvait pas ses théories et allait jusqu'à les négliger presque totalement. Cet homme resta à peu près ignoré du monde intellectuel alors qu'il eût mérité une place privilégiée. Son livre « L'Enigme du Sphinx » aurait pu fournir de nouvelles impulsions à la science officielle, mais en réalité il n'eut aucun effet.

Laistner avait à publier dans la « Bibliothèque de littérature mondiale de Cotta » les œuvres complètes de Schopenhauer et les œuvres choisies de Jean-Paul. Il me chargea de cette édition. C'est ainsi que je dus ajouter à mes obligations courantes l'étude complète des ouvrages du philosophe pessimiste et celles du génie paradoxal qu'était Jean-Paul. Les deux tâches me pas-

sionnèrent, car j'ai toujours aimé me plonger dans des opinions opposées aux miennes. Ce ne furent pas des motivations extérieures qui décidèrent Laistner à me confier ces éditions, mais uniquement les entretiens que nous eûmes au sujet de ces deux personnalités. C'est précisément lors d'un de ces entretiens que lui était venue l'idée de me proposer ce travail.

Hans Olden et Grete Olden son épouse habitaient alors à Weimar. Ils réunissaient autour d'eux un cercle animé de personnes désireuses de vivre « le présent », par contraste avec toute cette nostalgie du « passé » qui régnait dans le sillage des Archives et de la Société Gœthéenne. Je fus admis dans ce cercle dont j'ai gardé un souvenir bien sympathique.

La méthode philologique cultivée aux Archives figeait les idées, mais celles-ci se déliaient et devenaient fluides dès que l'on entrait dans la maison de Olden. On y rencontrait des esprits ouverts, persuadés qu'une nouvelle manière de penser allait transformer le monde; mais il y avait aussi ceux qui étaient profondément attristés par les survivances de préjugés issus d'une civilisation dépassée, et qui élaboraient un avenir idéal.

Hans Olden était connu pour ses pièces légères telles que « La Femme officielle »; mais à cette époque, dans son cercle de Weimar, il avait une attitude toute différente. Son cœur était grand ouvert aux préoccupations les plus élevées se rapportant à la vie intellectuelle de son temps. Dans sa maison nous avions des discussions interminables mais toujours stimulantes au sujet des drames d'Ibsen et des pensées tumultueuses de Nietzsche.

Gabrièle Reuter écrivait alors son roman « De bonne famille », roman qui allait bientôt lui permettre de conquérir la gloire littéraire. Elle rejoignit également le cercle des Olden. Elle apportait avec elle les graves

problèmes touchant au sort de la femme au sein de la société.

Quand la conversation risquait de glisser dans la sentimentalité, Hans Olden savait placer au bon moment une remarque quelque peu sceptique pour l'arrêter; mais il pouvait à son tour devenir sentimental quand les autres s'obstinaient à être légers. On s'efforçait de cultiver, dans ce cercle, une compréhension profonde pour tout ce qui est « humain »; mais la critique était sans égards lorsqu'elle butait sur certains aspects déplaisants de l'homme. Hans Olden était persuadé que toute activité littéraire ou artistique n'avait de sens que si cela était en rapport avec les grands idéaux si souvent débattus dans ce cercle; mais il méprisait trop l'humanité pour réaliser son idéal dans ses ouvrages. Il pensait qu'un idéal peut fort bien vivre dans un petit groupe d'élus, mais qu'il faut être sot pour espérer pouvoir porter de tels idéaux devant un public plus large. Avec son œuvre « La sage Catherine » il était justement en train de faire un essai en s'adressant à un public plus large. La pièce n'eut à Weimar qu'un succès d'estime. Cela renforça son opinion qu'il ne faut donner au public que ce qu'il réclame, et réserver ses préoccupations supérieures à de petits cercles d'élus capables de les comprendre.

Grete Olden partageait l'avis de son mari. Elle avait même un jugement plus sévère que lui. Elle était aussi sceptique qu'il est possible de l'être lorsqu'il s'agissait d'évaluer la disponibilité du public pour les valeurs spirituelles. Ses écrits étaient manifestement inspirés par un certain génie du mépris de l'homme.

Ce cercle, animé par Hans Olden et sa femme, vivait dans une atmosphère faite de sensibilité esthétique; on y discutait des problèmes les plus profonds, mais on ne dédaignait pas de recourir à l'humour pour alléger certains entretiens trop sérieux.

## CHAPITRE XVI

Les heures passées avec Gabriele Reuter, que j'eus le privilège de connaître dans ce milieu, font partie de mes plus beaux souvenirs. C'était une personnalité préoccupée par les plus graves problèmes de l'humanité; elle les abordait avec un certain radicalisme du cœur et du sentiment. Elle ressentait intensément la contradiction sociale entre les préjugés traditionnels et les exigences fondamentales de la nature humaine. Elle voyait que la femme, soumise par sa vie et son éducation aux anciens préjugés, souffrait d'entendre résonner au fond d'elle-même l'appel d'une « vérité » désirant s'exprimer dans l'existence. C'était un être remarquable qui savait transposer en images impressionnantes et en langage artistique, mais aussi avec beaucoup de calme et de sagesse, l'élan spontané qui animait son cœur. Les conversations que l'on pouvait avoir avec elle, tandis qu'elle travaillait à son livre « De bonne famille », étaient d'un charme inouï. Je nous vois encore tous deux au coin d'une rue, sous le soleil brûlant, en train de discuter pendant plus d'une heure des questions qui lui tenaient à cœur. Même quand il s'agissait de problèmes susceptibles d'exciter la plupart des gens, elle savait parler avec dignité et sans se départir un instant de son calme. Ses sentiments

connaissaient « l'allégresse divine et le chagrin mortel », mais elle en faisait son affaire et n'en soufflait mot. Gabriele Reuter accentuait fermement ce qu'elle avait à dire, moins par ses paroles que par sa tenue intérieure. Je crois même que cet art de maintenir le rythme calme de la conversation, tout en intensifiant l'articulation intérieure, lui était personnel. Sans doute cette particularité est-elle à l'origine du style si attrayant de ses ouvrages.

L'admiration dont Gabriele Reuter était l'objet chez les Olden et ses amis faisait plaisir à voir. Hans Olden me disait souvent: « Cette femme est grandiose », — puis il ajoutait, non sans une pointe de regret: « si seulement je pouvais comme elle trouver le courage de montrer au monde ce qui agite les profondeurs de mon âme ».

Ce cercle participait à sa manière à la mémoire de Goethe cultivée à Weimar. C'est avec une certaine ironie, jamais frivole, mais parfois teintée d'indignation esthétique, que le « présent » jugeait le « passé ». Après les assemblées de la Société Goethéenne, Olden passait de longues journées à sa machine à écrire pour rendre compte de ses impressions et exprimer l'opinion d'un « mondain » sur ces prophètes de Goethe.

On devait bientôt entendre la voix de cet autre « fils de l'époque »: Otto Erich Hartleben. Il ne manquait pratiquement aucune séance de la Société Goethéenne. J'avoue que je n'ai pas réussi tout d'abord à découvrir pourquoi il y venait.

Je fis la connaissance de Otto Erich Hartleben dans un groupe de journalistes, de gens de théâtre et d'écrivains qui, le soir, après les festivités goethéennes, se retrouvaient à l'hôtel Chemnitius, loin des « célébrités savantes ». Je compris vite pourquoi il était là. En participant à la conversation telle qu'elle se déroulait, il



Otto Erich Hartleben



Otto Harnack



Rudolf Steiner, Weimar 1896

était tout à fait dans son élément. Il ne parvenait guère à s'en arracher. Une fois nous avions tous deux passé la soirée ensemble avec d'autres amis. Le lendemain matin nous étions obligés de participer à l'assemblée de la Société. Seul Hartleben manquait. M'étant déjà beaucoup attaché à lui, son absence m'inquiéta. Aussitôt après l'assemblée je me rendis à son hôtel. Il dormait encore. Je le réveillai et lui appris que la réunion principale de la Société Gœthéenne était déjà terminée. Je ne comprenais pas pourquoi il avait choisi cette manière de célébrer la commémoration de Gœthe. Je compris d'après sa réponse qu'il ne voyait rien d'anormal dans le fait d'être venu à Weimar pour dormir pendant que se tenait l'assemblée de la Société Gœthéenne. Son besoin immodéré de sommeil lui fit manquer la plupart des manifestations qui avaient attiré tant de monde.

Des circonstances singulières me permirent d'établir des liens plus étroits avec Otto Erich Hartleben. A l'occasion d'un dîner on se mit à discuter au sujet de Schopenhauer: beaucoup de paroles d'admiration mais aussi de réprobation. Depuis un moment Hartleben ne disait rien. Tout à coup il jeta dans le feu de la conversation cette remarque: « on s'excite beaucoup à le lire, mais il est inutilisable pour la vie ». Il m'adressa un regard interrogateur, un regard d'enfant perdu; car ayant entendu dire que je m'occupais de Schopenhauer il souhaitait avoir mon avis. Je répondis: « je considère que Schopenhauer est un génie borné ». Les yeux de Hartleben étincelèrent, il s'agita, vida son verre et en commanda un autre. Dès cet instant il m'avait adopté et son amitié m'était acquise. « Génie borné » ! Cela lui plaisait. J'aurais tout aussi bien pu le dire d'une autre personne, peu lui importait. Ce qui l'intéressait avant tout c'était l'idée que même un génie pouvait être borné.

Ces assemblées, je l'avoue, étaient très éprouvantes, car la plupart des gens de Weimar ne s'intéressaient plus qu'à l'un ou l'autre des groupes, à celui des philologues qui appréciaient les discours et les banquets, ou à celui animé par Olden et Hartleben. Quant à moi, je devais aller aux deux, puisque tous deux me captivaient. Cela s'arrangeait bien, car l'un se réunissait le jour, l'autre la nuit. Je ne pouvais pas imiter le mode de vie de Hartleben. Je n'avais pas le droit de dormir pendant les réunions de jour. J'aimais les aspects variés de la vie et j'avais autant de plaisir à passer mes après-midi en compagnie de Suphan, que mes soirées avec Hartleben et ses amis. Suphan n'avait d'ailleurs jamais voulu faire la connaissance de Hartleben, parce que cela n'était pas convenable pour lui.

Le genre d'existence que je menais pendant mon séjour à Weimar facilitait les contacts directs. Toutes les occasions étaient bonnes pour nous entretenir de problèmes relatifs à la vie et à l'univers. J'eus ainsi l'occasion de connaître la conception du monde de toute une catégorie de personnes. Et Weimar attirait beaucoup de personnalités ouvertes à des conversations de cette sorte.

J'avais alors l'âge où l'âme a tendance à se tourner intensément vers la vie extérieure, où elle cherche à établir un solide point d'appui. Et toutes ces conceptions philosophiques devinrent pour moi autant de fragments du monde extérieur. Je pris conscience combien j'y avais peu vécu jusque là. Chaque fois que je me retirais de l'animation coutumière, je voyais clairement que seul le monde de l'esprit, perçu dans mon for intérieur, m'avait toujours été vraiment familier. Il m'était facile de communiquer avec ce monde de l'esprit. Souvent il m'arrivait de me rappeler les difficultés que j'avais eues à surmonter, durant mon enfance et mon adolescence,

pour me frayer, par les sens, un chemin vers le monde extérieur. Il m'a toujours été difficile de me souvenir des dates à retenir, par exemple dans le domaine des sciences. J'avais besoin de voir et de revoir un objet de la nature avant de parvenir à retenir son nom et sa classification scientifique. Il faut bien avouer que le monde sensible était pour moi du clair-obscur, une image nébuleuse. C'est en images que le monde défilait devant mon âme; le contact avec l'esprit, par contre, était pour moi d'une réalité absolue.

C'est surtout au début des années quatre-vingt-dix, à Weimar, que je ressentais cette situation. Je faisais alors les dernières retouches à ma « Philosophie de la Liberté ». J'avais l'impression d'y introduire toutes les pensées qui m'étaient venues du monde spirituel jusqu'à ma trentième année. Ce que le monde extérieur m'avait apporté, par contre, n'avait été pour moi que simple stimulation.

En discutant avec d'autres personnes, à Weimar, de problèmes philosophiques, je vivais nettement tout cela. J'avais à m'adapter à leur façon de penser et de sentir; eux, par contre, ne cherchaient nullement à comprendre mes expériences intérieures passées et présentes. Je participais intensivement à ce que d'autres voyaient et pensaient; mais je ne parvenais pas à concilier cette réalité vécue avec celle de l'esprit que je portais en moi. Je devais toujours contenir en moi-même mon être profond. Le monde où je vivais était vraiment séparé du monde extérieur par une cloison très fine.

L'intimité de mon âme s'exprimait dans un monde qui confinait à celui du sensible; mais chaque fois que j'avais à m'occuper du monde extérieur, je devais franchir une frontière. J'entretenais de nombreuses relations, mais chaque fois je devais pour ainsi dire passer par une porte. Quand je contactais le monde extérieur,

j'avais toujours l'impression de lui rendre visite. Cela ne m'empêchait pas de prendre à ces visites l'intérêt le plus vif, et de m'y sentir d'ailleurs tout à fait à l'aise.

Il en était ainsi à l'égard des hommes aussi bien que des opinions. J'aimais bien aller chez Suphan, et j'allais volontiers chez Hartleben. Suphan n'allait jamais chez Hartleben, ni Hartleben chez Suphan. Aucun des deux ne pouvait sympathiser avec les pensées et les sentiments de l'autre. Quant à moi, je me sentais immédiatement à l'aise tant chez Suphan que chez Hartleben, mais ni l'un, ni l'autre ne venaient, en réalité, chez moi. Même quand ils étaient chez moi, ils restaient au fond chez eux. Dans le monde de l'esprit où je vivais je n'ai jamais eu l'occasion de recevoir de visites.

Mon âme était confrontée avec les opinions les plus diverses: toutes les nuances de la conception scientifique du monde et de l'idéalisme. Je ressentais le besoin de m'en occuper, de me mouvoir en elles. Mais elles n'apportaient à vrai dire aucune lumière dans mon univers spirituel. Elles étaient pour moi de simples apparences extérieures, et non des réalités que j'aurais pu assimiler.

Telle était mon attitude intérieure quand le destin me confronta avec les opinions de Haeckel et de Nietzsche. Je ressentais leur vérité toute relative. Mais mes sentiments intimes ne me permettaient pas de dire: ceci est juste, ceci est faux. Pour le faire, j'aurais dû ressentir que la vie animant ces idées m'était étrangère; or ces opinions ne me semblaient pas plus étrangères l'une que l'autre. Véritablement à mon aise, je ne l'étais que dans la contemplation du monde de l'esprit; mais j'étais capable de me sentir « comme chez moi » également dans toute autre opinion.

A m'entendre relater cela, on pourrait croire qu'au

fond tout m'était indifférent. Ce n'était pas le cas. J'avais à ce sujet une toute autre impression. J'éprouvais la certitude d'entrer entièrement dans tout ce que je croisais, et rien ne me restait étranger, car je me gardais bien d'y introduire mon propre jugement et mon impression personnelle.

J'eus, par exemple, d'innombrables conversations avec Otto Harnack, le spirituel auteur du livre « Gœthe à l'apogée de son évolution ». Il venait souvent à Weimar pour y étudier les ouvrages d'esthétique de Gœthe. J'aimais cet homme qui, par la suite, allait connaître une existence tragique. Je pouvais entièrement m'identifier à Harnack quand je m'entretenais avec lui. J'acceptais ses pensées et, pour employer l'image utilisée plus haut, j'allais « en visite chez lui » où je me sentais « comme chez moi ». Je n'eus pas un instant l'idée de l'inviter chez moi. Il ne pouvait vivre que chez lui. Il était tellement pris par ses propres pensées que tout ce qui n'était pas sien lui semblait étranger. Il n'aurait vu dans mes propres pensées qu'une « chose en soi », selon l'expression de Kant, qu'une chose se situant « au-delà de la conscience ». Je me sentais par contre obligé de traiter son monde à lui, non pas à la manière de Kant, mais en y pénétrant en pleine lucidité.

Ma vie n'était donc pas exempte de dangers spirituels et de difficultés. Celui qui refuse tout ce qui ne se situe pas dans la ligne de sa pensée, ne risque pas d'être tourmenté par la part relative de vérité contenue dans les différentes conceptions du monde. Sans aucune contrainte il peut jouir de cette fascination qu'exerce sur lui une démarche de la pensée bien conduite. Ce côté attrayant de l'intellectualisme séduit bon nombre de gens. Ils viennent très vite à bout d'opinions qui leur sont contraires. Mais celui qui vit dans le monde de la

*contemplation*, comme doit être celui de l'esprit, voit en quoi les « points de vue » les plus différents sont justifiés, et il doit constamment, à l'intérieur de son âme, se défendre pour ne pas être trop attiré par l'un ou l'autre.

Mais on peut fort bien découvrir « l'essence du monde extérieur » quand on s'y adonne avec amour, alors même qu'on éprouve le besoin de se rattacher sans cesse à la source intime du monde de l'esprit. C'est l'occasion d'apprendre à vivre réellement dans le monde spirituel.

Les différents « points de vue » intellectuels se combattent. La contemplation spirituelle ne voit en eux que des « points de vue ». Suivant celui que l'on adopte, le monde change. Il en est comme d'une maison que l'on photographie de plusieurs côtés. Les images sont différentes, mais la maison est la même. Si l'on fait le tour de celle-ci, on en obtient une impression d'ensemble. A partir d'une vue vraiment spirituelle, on est en mesure d'accepter ce qu'il y a de juste dans chaque point de vue. On retient ce qu'une photographie, prise d'un certain angle, a de juste. On s'interroge alors simplement sur la valeur et l'importance du point de vue choisi.

C'est ainsi que je dus m'approcher, par exemple, de Nietzsche, mais aussi de Hegel. J'avais l'impression que le point de vue choisi par Nietzsche, pour photographier le monde, était celui d'une entité humaine profondément ancrée dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle; la contemplation de l'esprit se déroba à sa conscience, et cette personnalité ne pouvait se nourrir que du contenu spirituel de cette époque, alors même que dans le subconscient la volonté aspirait, avec une puissance peu commune, à l'expérience spirituelle. Voilà comment Nietzsche apparaissait à mon regard intérieur. Je voyais un être qui ne parvenait pas à la contemplation de

l'esprit, mais qui subissait inconsciemment la lutte menée par l'Esprit contre les opinions dépourvues de toute ouverture spirituelle.

## PROVENANCE DES ILLUSTRATIONS

- I Selon documents de la *Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung*
- II Selon documents du *Philosophisch-Anthroposophischen Verlag* (Photo Rietmann)
- III Selon documents de la *Nationalen Forschungs- und Gedenkstätten der klassischen deutschen Literatur, Weimar*
- IV Selon documents de l'*Archiv für Kunst und Geschichte, Berlin*
- V Selon documents du *Bild-Archiv der Oesterr. National-Bibliothek*
- VI Selon documents de l'*Archiv der Wiener Universität*
- VII Selon documents de l'*Archiv der Stadt Wiener-Neustadt*
- VII Selon documents du *Dr. Georg Hartmann, Dornach*
- VIII Selon documents de *Mr. Louis Hold, Weimar*
- IX Selon documents de *Charlotte Fremke, Bad Sachsa*
- X Selon documents de *Mr. Kurt Stober, Freiburg*